

Gilles Dostaler

Bernard Maris

CAPITALISME ET PULSION DE MORT

 **ALBIN MICHEL**

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

CAPITALISME ET PULSION DE MORT

Gilles Dostaler et Bernard Maris

CAPITALISME
ET PULSION DE MORT

Albin Michel

© Éditions Albin Michel, 2009

Avant-propos

« Fuite vers la liquidité », « soif inextinguible de liquidité », « désir morbide de liquidité », comment qualifier autrement la demande angoissée des banques et des institutions financières aujourd'hui, au milieu de la tempête boursière qu'elles ont déchaînée, parce qu'elles étaient mues par une cupidité insatiable, un désir d'argent infini ? Mais l'expression « désir morbide de liquidité » ne nous appartient pas, elle fut inventée par Keynes, et elle renvoie à la pulsion de mort découverte par Freud. Keynes pensait que les banques avaient joué un rôle majeur dans la genèse de la crise de 1929, qui conduisit l'humanité à un désastre. Et voilà que les choses recommencent. Certes, les hommes ont une mémoire et les banques centrales injectent aujourd'hui dans le monde des centaines et des centaines de milliards de dollars et d'euros pour revitaliser une économie mondiale menacée d'effondrement. Nous ne sommes pas encore à la chute de 50 % de la production industrielle américaine, comme dans les années trente. Mais, si nous tendons l'oreille, des bruits de bottes sinistres se font entendre en Russie, en Autriche, dans les ex-républiques soviétiques, dans les pays d'Europe même. À nouveau le capitalisme, par sa course effrénée au profit,

son désir toujours plus intense d'accumulation, a libéré ce qui est enfoui au plus profond de lui-même et le meut de toute son énergie : la pulsion de mort. Ce que nous croyions être la « mondialisation heureuse » n'était que la démesure de l'argent fou et sa pulsion destructrice.

Le capitalisme est un moment particulier de l'histoire humaine où la technique et la science sont dévoyées vers la surproductivité du travail, où la croissance de la production des marchandises supposée répondre aux besoins devient infinie, et où l'argent, ne servant qu'à accumuler plus d'argent, devient aussi une fin en soi. Il est donc un moment sans autre finalité que celle d'accumuler des biens matériels et d'économiser du temps – c'est le sens de l'augmentation de la productivité –, ce temps que l'on est censé dérober à la mort. Dans ce système, l'argent n'est pas le voile transparent, neutre et paisible posé sur les échanges, qu'ont imaginé la plupart des économistes. Il porte toutes les angoisses et les pulsions de l'humanité entraînée dans ce maelström de croissance, d'accumulation de biens et de déchets, de destruction de la nature. La recherche de la vitesse à tout prix répond à celle de l'argent, dans un monde où l'on sait, depuis Benjamin Franklin, que temps et argent sont équivalents.

Les comptes ne sont jamais soldés dans ce temps cumulatif, le temps du capitalisme. Jamais on ne s'arrête. Jamais l'équilibre ni la paix ne sont atteints. En laïcisant le temps, en en faisant cet objet de dilatation et d'accumulation à la fois, les hommes ont récupéré, monnayé et échangé ce qui n'appartenait qu'à Dieu, brisant l'interdiction religieuse du prêt à intérêt. Par la technique, ils pensent toucher au divin. Empiler, accumuler sans trêve pour s'approcher de Dieu est une définition du capitalisme que le Freud du *Malaise dans la culture* approuverait sûrement.

Ce qu'enseignent Freud et Keynes, nous espérons le montrer dans ce livre, c'est que ce désir d'équilibre qui appartient

au capitalisme, toujours présent, mais toujours repoussé dans la croissance, n'est autre qu'une pulsion de mort. Détruire, puis se détruire et mourir constituent aussi l'esprit du capitalisme. Sur les marchés circulent des marchandises cristallisant le temps de travail des hommes, mais aussi de la souffrance, de la culpabilité et de la haine. Le marché, cet adjuvant du capitalisme, est un terrible lieu d'égalité théorique et, partant, de mimétisme, de rancœurs, ainsi qu'un incroyable catalyseur de la pulsion de mort à l'œuvre dans l'accumulation. Or, le capitalisme est concomitant d'une explosion des inégalités entre les nations, entre les hommes dans les nations, du gonflement de bulles qui vampirisent l'énergie humaine puis explosent, de la formation de rentes (comme l'avaient parfaitement décrit les premiers grands penseurs de l'économie : Smith, Ricardo, Malthus, Mill, et bien sûr Marx) au détriment du travail. Le capitalisme n'existe que par les surplus infiniment accrus. Et le gaspillage, la «part maudite» décrite par Georges Bataille, de temps à autre, réclame son dû – par une crise boursière aujourd'hui, une guerre demain.

La grande ruse du capitalisme, nous le verrons, est de canaliser, de détourner les forces d'anéantissement, la pulsion de mort vers la croissance. En ce sens, Éros domine Thanatos, l'utilise, le soumet, notamment dans la mise à mal de la nature. Mais Thanatos habite Éros : le plaisir est dans la destruction – comme il est dans la consommation d'ailleurs, qui n'est qu'une destruction par opposition à l'investissement, lequel est un refus de consommation. La crise boursière contemporaine, qui se cumule avec une crise du climat sans précédent ; le vieillissement de la population des pays du Nord et leur refus de négocier leur niveau de vie (qui est encore une manifestation de la «part maudite», de la consommation inutile) ; l'émergence d'hyperpuissances capitalistes comme la Chine et son milliard trois cents millions

d'habitants, dont on peut imaginer que le destin sera celui, arrogant et belliqueux, – malgré elle peut-être – de toute hyperpuissance: tous les mauvais présages laissent augurer que la pulsion de mort ne demande qu'à déborder le capitalisme qui la contient. Jusqu'à quand?

Prologue

Morituri...

Il n'était pas seulement un génie, mais, contrairement à plusieurs génies, un homme extraordinairement aimable. [...] Il y avait quelque chose en lui comme dans un volcan à moitié éteint, quelque chose de sombre, de refoulé, de réservé. Il m'a donné une impression que bien peu de gens que j'ai rencontrés m'ont donnée, une impression de grande gentillesse, mais derrière la gentillesse, de grande force.

Leonard Woolf à propos de Sigmund Freud,
Downhill all the Way, 1967

L'esprit de Maynard était incroyablement rapide et souple, imaginatif et agité ; il avait toujours des pensées nouvelles et originales, particulièrement dans le champ des événements et du comportement humain et des relations entre les événements et les actions des hommes. Il avait le don très rare d'être aussi brillant et efficace en pratique qu'en théorie, de sorte qu'il pouvait l'emporter sur un banquier, un homme d'affaires ou un Premier ministre aussi rapidement et élégamment qu'il pouvait démolir un philosophe ou écraser un économiste.

Leonard Woolf à propos de John Maynard
Keynes, *Sowing*, 1960

En octobre 1929, la Bourse de New York s'est effondrée, provoquant la chute des autres places financières et des faillites en cascade. Les prix des actions auraient pourtant atteint, selon l'économiste américain le plus renommé de l'époque, Irving Fisher, « un haut plateau permanent ». Le capitalisme, qui semblait promis à une éternelle croissance, s'enfoncé partout dans une crise sans précédent. La production s'écroule et le chômage atteint, dans plusieurs pays, plus du quart de la population active. Des bruits sinistres sont perçus du côté de l'Allemagne. Quinze ans seulement après les massacres de la Somme, de Verdun et du Chemin des Dames, gronde à nouveau la colère des nations et s'affichent en Europe des idéologies diaboliques.

Un an plus tard paraissent deux textes remarquables. John Maynard Keynes publie « Perspectives économiques pour nos petits-enfants », réflexion plutôt optimiste sur le bond culturel que pourrait autoriser le capitalisme, et Sigmund Freud fait paraître *Le Malaise dans la culture*, un ouvrage profondément pessimiste sur la dialectique du bien et du mal, des forces de la mort et de la vie, où l'on découvre que la civilisation, force de vie et de maintien de l'espèce humaine, porte en elle une pulsion de mort contre laquelle elle lutte sans cesse. On ne peut qu'être frappé par les analyses que contient ce livre sur la mondialisation, la technique et la lutte des hommes contre la nature. Certes, le capitalisme, qui a émergé il y a quelques centaines d'années, ne doit pas être confondu avec la culture, qui plonge ses racines dans l'aube de l'humanité. Mais son langage, celui des marchés, des contrats, de l'accumulation, de l'argent, des besoins et de la mondialisation recouvre et modèle aujourd'hui la civilisation. Cette culture – c'est l'un des messages de Freud – contient la technique. En développant la technique, l'homme n'a pas accru son bonheur, mais libéré une force dont on ne sait où elle le mènera. Vers une nouvelle société

d'abondance, ayant enfin mis fin au problème économique – la rareté –, tournée vers les arts et l'amitié, comme la rêve Keynes dans ses « Perspectives » ? Vers la termitière, évoquée par Freud au terme de son livre, et l'abolition des volontés individuelles, souhaitée par les nazis ? Vers l'apocalypse ?

Plus probablement vers la termitière, qui signerait la mort de l'humanité. Nous serons tous surveillés, contrôlés, fichés ; nos empreintes génétiques, l'iris de nos yeux, les plaques d'immatriculation de nos voitures, tout sera soumis à un *Big Brother* informatique. Dans les rues de Londres, un individu peut désormais être photographié jusqu'à trois cents fois dans la même journée. Déjà des machines produisent des ultrasons sensibles aux seules oreilles des enfants, afin de les chasser de lieux où ils pourraient être nuisibles, comme les halls de supermarchés, où se presse la « foule innombrable des hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme¹ ». Au-dessus d'eux s'élève un « pouvoir immense et tutélaire ». Ce pouvoir « aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir », dit encore Tocqueville. Ce sont ces individus égoïstes, isolés, tournant sans cesse sur eux-mêmes, qui sont mis en scène par les économistes.

Le message de Freud dans *Le Malaise dans la culture* est inquiétant : la culture bride la pulsion de mort au sein de chacun, mais la pulsion de mort est en elle. D'où cette question : à l'instar de ces lemmings qui, se bousculant en trop grand nombre, tombent du haut des falaises, ou de ces caribous qui se jettent en masse dans des rivières déchaînées, l'humanité est-elle en train de se précipiter inconsciemment vers la mort, avec un grand plaisir ou au moins un grand désir de soulagement ?

1. Tocqueville (1840), p. 385.

Il y a quatre ans², Claude Lévi-Strauss, alors âgé de quatre-vingt-seize ans, rappelait que les démographes avaient prédit un pic de population pour les années 2050 : l'humanité atteindra alors les 9 milliards d'individus. Ensuite, elle décroîtra si rapidement qu'«à l'échelle de quelques siècles une menace pèsera sur la survie de notre espèce. De toute façon, elle aura exercé ses ravages sur la diversité non seulement culturelle, mais aussi biologique en faisant disparaître quantité d'espèces animales et végétales³». Ainsi l'humanité qui ravage la terre sera la cause de sa propre disparition :

Il n'est aucun, peut-être, des grands drames contemporains qui ne trouve son origine directe ou indirecte dans la difficulté croissante de vivre ensemble, inconsciemment ressentie par une humanité en proie à l'explosion démographique et qui – tels ces vers de farine qui s'empoisonnent à distance dans le sac qui les enferme bien avant que la nourriture commence à leur manquer – se mettrait à se haïr elle-même parce qu'une prescience secrète l'avertit qu'elle devient trop nombreuse pour que chacun de ses membres puisse librement jouir de ces biens essentiels que sont l'espace libre, l'eau pure, l'air non pollué⁴.

Après avoir détruit la nature, nous deviendrions nos propres victimes, au terme de la haine inconsciente que nous nous portons. N'a-t-on pas entendu un chef islamiste justifier les attentats et la victoire prochaine du *jihad* par cette phrase absurde : « Vous n'aimerez jamais autant la vie que nous aimons la mort » ? Le « Vive la mort ! » des fascistes espagnols paraît joyeux à côté de cette horrible sentence !

2. Dans son discours d'acceptation du Prix international Catalunya, le 13 mai 2005, à l'Académie française.

3. Lévi-Strauss (2005), p. 12.

4. *Ibid.*, p. 12.

L'humanité, en croissance indéfinie, accumule à l'infini pour satisfaire des besoins tout aussi infinis. À l'opposé sont les Indiens Caduveo étudiés par Claude Lévi-Strauss ou les Achuar de Philippe Descola, dont la culture, sans doute extrêmement élaborée, leur impose de vivre parcimonieusement et en symbiose avec la nature. Les Achuar, qui habitent l'Amazonie, près de la rivière Kapawi, à la frontière de l'Équateur et du Pérou, pensent que des catastrophes s'abattront sur eux s'ils tuent trop de singes laineux, au-delà de ce qui est nécessaire à leur nourriture, rompant ainsi le délicat équilibre les unissant à ceux qui sont, disent-ils, leur parentèle. Les sociétés de ce type « ignorent l'écriture, le centralisme politique et la vie urbaine⁵ ». Dépourvues d'« institutions spécialisées dans l'accumulation, l'objectivation et la transmission du savoir » (*ibid.*), elles n'ont pas de banques, de courtiers, de *hedge funds* ou de laboratoires de recherche spécialisés dans le dépôt de brevets. Et pourtant, Marshall Sahlins a expliqué en quoi ces peuples dits « primitifs » vivent dans l'abondance : « Ignorant cette obsession de la rareté qui caractérise les économies de marché, les économies de chasse et de cueillette peuvent miser systématiquement sur l'abondance⁶. » Ils sont dans un rapport de fraternité avec la nature, que traduit ce terme de « parentèle ». Le prix à payer pour sortir de cette fraternité fut l'exploitation de la nature et du travail. Besoins et besogne ont la même racine. Les Achuar sont sans besoin ni besogne. Mais on ne nous verra pas évoquer, dans ce livre, un utopique « retour à la nature ».

Pourquoi sommes-nous sortis de cet état de symbiose avec la nature ? Mystère du néolithique, de la sédentarisation, de l'agriculture et de l'élevage, de la constitution des

5. Descola (2005), p. 53.

6. Sahlins (1976), p. 38.

surplus. Le capitalisme est-il un stade nouveau, spécifique de l'évolution de l'humanité? Oui, il n'y a pas là de mystère. Il se définit comme le moment où l'invention et la technique sont détournées, canalisées et systématiquement appliquées à l'accumulation des biens. Certes, le grand commerce est né chez les Anciens, lesquels connaissaient les techniques de la comptabilité, de la banque, du crédit et de l'assurance, mais il relevait largement de la prédation et de la conquête. Nul besoin de relire Marx pour savoir qu'avec le capitalisme se développe le travail libre l'échange marchand, la classe des capitalistes et l'État moderne garant de la liberté des contrats. La révolution industrielle anglaise, en particulier, représente un saut quantitatif et qualitatif dans la production. Le capitalisme est jeune, à l'échelle de l'histoire de l'humanité. Il est possible qu'il ne fasse pas de vieux os. L'explosion de la productivité du travail le caractérise, avec l'utilisation intensive et extensive de plusieurs sources d'énergie, dont la dernière – le pétrole – a joué un rôle essentiel dans l'émergence du monde moderne. L'explosion démographique est à la mesure de l'utilisation effrénée d'une énergie fossile.

«Pourquoi le capitalisme est-il né en Europe?» est une question que nous laissons aux historiens⁷ et à laquelle ils répondent de façon satisfaisante. Celle que nous proposons au lecteur est différente: le capitalisme, en détournant la technique au profit de l'accumulation, n'a-t-il pas largement ouvert les vannes à une pulsion de mort enfouie au cœur de l'humanité? Si la réponse est oui, ce que l'on peut craindre, alors de mauvais moments attendent les humains, au sortir d'un siècle qui ne les a guère gâtés. L'implosion démographique, que prévoit Lévi-Strauss, et quelques catastrophes économiques, écologiques, politiques et sociales pourraient

7. On lira Fernand Braudel, David Landes, Max Weber et Paul Bairoch.

clure une histoire de plusieurs millions d'années, aussi grandiose que tragique, histoire au cours de laquelle, à ses débuts, si l'on en croit les paléontologues, l'espèce, trop peu nombreuse, a bien failli disparaître. La pulsion de mort mise à jour par Freud, associée à l'amour de l'argent et à l'accumulation du capital décrits par Keynes, a joué un rôle essentiel dans l'émergence et le développement du capitalisme.

Dans son histoire sociale et culturelle de la psychanalyse, Eli Zaretsky la décrit comme « une grande force d'émancipation », essentielle dans l'avènement du modernisme et dans celui de l'État providence⁸. Il ajoute toutefois que, après la Seconde Guerre mondiale, la psychanalyse, en particulier aux États-Unis, est devenue en grande partie une force de conservation et de normalisation. Cette dérive vers le statut de « théorie de l'adaptation », pour reprendre une expression d'Erich Fromm⁹, autre représentant de la gauche freudienne, liée, disait-il, à l'origine bourgeoise de la plus grande partie des psychanalystes et de leurs patients, a été combattue par plusieurs penseurs, tels Fromm, Brown et Marcuse – certains identifiés à un courant freudo-marxiste dont les pionniers sont Wilhelm Reich et Otto Fenichel. Parmi eux, Marcuse, avec *Éros et civilisation* (1955), et Brown, avec *Éros et Thanatos* (1959), développèrent la thèse, qui n'a jamais fait l'unanimité dans la famille freudienne, de la lutte entre les pulsions de vie et de mort. Brown est probablement le premier à souligner les convergences entre les idées de Freud et de Keynes sur l'argent, le capitalisme et la mort. Mais comme Keynes, Brown et Marcuse sont, en dépit de leur critique sévère des sociétés de leur temps, relativement optimistes en ce qui concerne le futur lointain.

8. Zaretsky (2008), p. 13.

9. Fromm (1980), p. 203-210.

Cinquante ans après, les choses ont considérablement évolué. La réalité économique d'aujourd'hui illustre crûment les analyses de Keynes et Freud, et l'optimisme n'est plus de mise. Marcuse et Brown croyaient sans doute la guerre derrière eux, alors qu'elle est toujours à l'horizon de l'humanité. L'équilibre de la terreur à deux joueurs a fait son temps. L'URSS a éclaté. Les guerres locales ou régionales se multiplient. Les épurations ethniques et les génocides n'ont pas cessé avec la Shoah. Les bombes se sont démocratisées, le terrorisme a fait son apparition, et une bombe écologico-climatique est prête à éclater, tandis que la marmite économique nous a mitonné une crise financière doublée d'une crise des matières premières.

De nouveaux monstres sont apparus : la Chine, qui marie, avec un discours schizophrénique digne d'Orwell, dictature et marché, capte 40 % des nouvelles ressources pétrolières découvertes chaque année, accapare les métaux, accumule les créances sur les États-Unis, appuie sans états d'âme des régimes dictatoriaux et génocidaires, détourne des fleuves, déplace des villes et des usines pour satisfaire sa volonté de puissance. Brown, Marcuse et plusieurs autres ne pouvaient pas prévoir le basculement de toutes les civilisations vers le capitalisme, la déréglementation et la mondialisation financière, l'emprise de la rareté économique au niveau de la planète. Or la rareté économique est étroitement liée à l'analyse freudienne du refoulement, du principe de réalité et de la pulsion de mort.

À l'instar de celle de Freud, l'œuvre de Keynes contient la pulsion de mort. On retrouve chez l'un et l'autre une conception similaire de l'argent. Il ne s'agit pas, comme chez la plupart des économistes, d'un instrument neutre inventé pour faciliter les échanges, mais d'une réalité qui renvoie à des pulsions profondément enfouies dans l'inconscient, à l'érotisme anal, à la mort, comme l'illustre le mythe de

Midas auquel leurs écrits font souvent référence. Ils ont enfin une conception identique du rapport entre l'individuel et le social, de la psychologie des foules – ou des masses – et des processus de mimétisme à l'œuvre aussi bien dans les soulèvements politiques que dans la spéculation financière. Au-delà de cette parenté, qui mériterait un ouvrage à elle seule, Keynes donne une autre clé que ne possédait pas Freud pour comprendre la dialectique d'Éros et de Thanatos, de la pulsion de vie et de la pulsion de mort. Bien que plus optimiste que le maître de Vienne, il a introduit un concept qui laissait présager d'une issue funeste pour l'humanité : la rente. Keynes a fait le lien entre la pulsion de mort, la préférence pour la liquidité et la tendance rentière des économies. Si la pulsion de mort a pour autre nom, à en croire Luther et Freud, Satan, « l'euthanasie du rentier », souhaitée par Keynes au terme de sa *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, est une réponse à apporter au Mal et au Malin. La mondialisation financière est une nouvelle étape, peut-être la dernière, de cette tendance rentière. L'humanité est désormais acculée, coincée contre le mur de la rareté.

Il est curieux que, dans les mythes fondateurs des religions, les hommes qui vivaient dans l'abondance et la profusion des biens offerts au paradis terrestre aient choisi la chute et ses conséquences : rareté, labeur, souffrance, faim, violence. On peut imaginer que « la connaissance du bien et du mal » qui les tenta et causa leur chute fut la tentation d'une autre abondance, d'une autre profusion : celle du savoir. Ils voulurent savoir et payèrent ce désir de leur entrée dans l'histoire et dans l'économie, c'est-à-dire, encore une fois, le manque, la rareté, le labeur, l'incertitude et le malheur. L'Économie naît avec la Chute.

Depuis qu'ils ont cessé d'être des chasseurs-cueilleurs, parasites d'autres espèces, l'abondance, la prise au tas sont interdites aux hommes. Et depuis qu'ils constituent des sur-

plus, depuis l'ère agricole, ils accumulent. La nouveauté, peut-être, est que l'homme devine que cette accumulation est devenue un danger pour lui-même, parce qu'il n'accumule pas seulement des « richesses », mais aussi et surtout des biens négatifs, des déchets – bref, parce qu'il détruit plus qu'il n'accumule¹⁰. Mais cette connaissance n'est-elle pas un drame ? Tel le scorpion qui ne peut s'empêcher de tuer la grenouille qui lui fait passer le fleuve et qui se noie avec elle, mais qui tue parce que, dit-il, « c'est sa nature », l'homme accepte de continuer sa course destructrice, sans doute « parce que c'est sa nature », et parce qu'il y a une grande jouissance à détruire et à jouer à la roulette russe.

Keynes imagine que, vers 2030, les hommes auront enfin mis un terme au problème de la rareté, reléguant l'économie à la place qui lui revient, l'arrière-plan, et qu'ils pourront se consacrer à la culture, à l'art de vivre, à la contemplation de la beauté, aux conversations avec les amis, aux relations amoureuses. On sait aujourd'hui que 2030 est à peu près la date du pic de Hubbert – le moment où la demande de pétrole dépassera son offre – et qu'il n'y aura rien d'irénique dans cette période. 2030, c'est demain. Quelques horreurs économiques se profilent à l'horizon. Les écarts se creusent, tant à l'intérieur des pays riches qu'entre les nations. Des sommes fabuleuses d'argent circulent à travers le monde¹¹, alors que plus de deux milliards d'individus vivent dans des conditions infra-humaines. Une infime minorité de prédateurs détruit allègrement, avec l'aide d'une main-d'œuvre malléable et corvéable, ce qui reste de

10. Incompris parmi les économistes, Nicholas Georgescu-Roegen est l'un des très rares à avoir sonné l'alerte sur cette impasse, dans son livre de 1971, longtemps avant qu'on ne commence à se préoccuper des problèmes de l'environnement.

11. Voir à ce sujet Morin (2006).

la planète, et s'isole loin d'une majorité de miséreux vivant dans des bidonvilles, tandis que quelques centaines de millions d'hommes, en Chine, en Inde ou au Brésil, accèdent au statut de consommateurs au prix d'une mutilation sans précédent de leur environnement. Pourquoi ces hommes qui en ont trop en veulent-ils toujours plus? Keynes répond à cette question. Pourquoi ces hommes jouissent-ils de ce saccage? c'est bien là le vrai problème: l'homme jouit de sa servitude et de la mort qu'il répand autour de lui, répond Freud. Leurs questionnements se rejoignent: l'accumulation inlassable du capital, le désir mortifère d'argent et la pulsion de mort sont intrinsèquement liés.

Keynes et Freud étaient exceptionnellement cultivés et érudits. Keynes était mathématicien, historien et philosophe avant d'être économiste. Il débattait avec George Moore, Bertrand Russell, Ludwig Wittgenstein et Frank Ramsay, ses amis. Passionné par Newton, dont il acheta les manuscrits consacrés à l'alchimie (et le masque mortuaire !), il l'était aussi par la théorie de la relativité et celle des quanta, et s'en entretint avec Planck et Einstein. Collectionneur de livres rares et de tableaux, il fut un intervenant majeur dans le monde de l'art en son pays. Freud, dont Einstein admirait l'œuvre, n'ignorait rien de l'anthropologie, de l'histoire, de la philosophie, de la mythologie, de la chimie et de la biologie. Il a traduit dans sa jeunesse des textes de John Stuart Mill et de Shakespeare. Le théâtre, la poésie et la sculpture – il collectionnait les statuettes antiques – le fascinaient sans doute plus que les travaux du professeur Julius Wagner-Jauregg, prix Nobel de médecine en 1927. Comme on faisait remarquer au professeur que Freud méritait ce prix, celui-ci répondit avec condescendance qu'il aurait sans doute un Nobel de littérature. Freud obtint le prix Goethe le 18 août 1930, et personne ne douterait aujourd'hui de la beauté de son écriture. Keynes fut

lui aussi un maître de la langue, et son style fit l'admiration de son amie Virginia Woolf. Pour lui, la rhétorique et la beauté de l'écriture étaient partie intégrante du message à transmettre, alors que l'économie commençait déjà à se caractériser, sur le plan de l'expression, par la lourdeur et une obscurité accentuée par une profusion d'équations. Keynes et Freud écrivaient pour être lus et pour convaincre, alors qu'on écrit aujourd'hui pour se conformer au modèle reçu et progresser dans sa carrière.

À l'instar de Condorcet, qui pensait que de la disparition de la noblesse naîtrait la liberté, l'éducation et le progrès, Keynes espérait que de la disparition du rentier naîtrait un monde débarrassé de l'amour de l'argent, qu'il considérait comme le principal problème moral de son temps. Il appartenait à ce qu'il nommait la « bourgeoisie intellectuelle », croyant au progrès de l'humanité. Elle a peu à voir avec la bourgeoisie contemporaine, prédatrice et cupide, vulgaire, plus stupide sans doute que cynique, qui n'est animée par aucun idéal et se contente de s'autocélébrer. Freud n'était pas un bourgeois, mais il avait conscience, comme Keynes, d'appartenir à une élite. Pour Keynes, contrairement à ce que crut Marx, avec lequel il entretint un rapport très freudien d'amour-haine, ce n'était pas des classes inférieures révoltées que viendrait le monde meilleur, mais de la classe supérieure, informée, sage et tempérée. La classe supérieure définit le mode de vie, car elle suscite l'envie. À elle de prôner la sagesse, la modération, l'amour des livres et des vins, à elle de faire l'éloge de l'amitié et de la beauté. Veblen disait que le train de vie de la classe supérieure définissait la norme d'honorabilité pour la société entière¹².

12. Veblen, dont la vision de la société et de l'économie a plus d'un point commun avec celle de Keynes, a lui aussi des atomes crochus avec Freud. Voir Schneider (1948).

Qui sont aujourd'hui nos Condorcet, nos Keynes, nos Freud? Au moment où le *Titanic* heurte l'iceberg, tous les passagers croient en la supériorité du bateau sur les éléments, sur la nature. Ils croient que la technique, la merveilleuse technique du bateau insubmersible, les sauvera. L'élite – l'architecte, le capitaine, l'armateur – découvre, éberluée, que l'imposant navire va couler. L'armateur saute dans le premier canot de sauvetage. L'armateur est notre bourgeoisie, dont la lâcheté suivra, n'en doutons pas, l'aveuglement. Pourquoi avoir poussé à fond les machines du bateau dans la mer couverte d'icebergs? Quelle inconscience arrogante et quel désir de catastrophe cachés animaient cette élite? Freud et Keynes les ont dévoilés¹³.

*
* *

Ce livre, qui évoque une rencontre entre Freud et Keynes, est né d'une autre rencontre. Gilles Dostaler et Bernard Maris, professeurs d'économie, se sont croisés il y a un peu plus de dix ans à Toulouse, où le premier était professeur invité et où le second enseignait. Ils ont, naturellement, parlé de Keynes, dont l'œuvre leur apparaissait comme un antidote aux errements et aux dérives de la pensée économique contemporaine, tant sur le plan pratique que théorique. Ils se sont aussi découvert un intérêt commun pour la pensée de Freud, qu'ils connaissaient depuis longtemps. Ils ont enfin constaté qu'ils partageaient la même opinion sur les

13. Après Norman Brown, dont nous avons mentionné le livre publié en 1959, il a fallu attendre plus de vingt ans avant que de rares chercheurs se penchent sur les liens entre Freud et Keynes. Le champ a été exploré dans une série de publications de Winslow (1986, 1990, 1992, 1995) et dans des textes de Bonadei (1994), Rebeyrol (1998) et Bormans (2002). Dans leurs livres sur Keynes, Mini (1994), Parsons (1997) et Skidelsky (1992) ont aussi abordé la question.

relations étroites entre la pensée de Freud et celle de Keynes et sur le fait que les influences entre les deux auteurs étaient des influences croisées. Les deux penseurs rêvaient d'une humanité cultivée. Pour Keynes et ses amis, la psychanalyse pouvait contribuer à cet accomplissement culturel, car elle permet de regarder les ténèbres et le mal.

Paris et Montréal, octobre 2008

1.

Freud et la pulsion de mort

Pourquoi ne suis-je pas mort dès le sein, n'ai-je péri aussitôt enfanté?

Pourquoi s'est-il trouvé deux genoux pour m'accueillir, deux mamelles pour m'allaiter?

Job, III, 11,12

S'il nous est permis d'admettre, comme une expérience ne connaissant pas d'exception, que tout ce qui est vivant meurt pour des raisons internes, faisant retour à l'inorganique, alors nous ne pouvons que dire : le but de toute vie est la mort et, en remontant en arrière, le sans-vie était là antérieurement au vivant.

Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, 1920

En juillet 1929, Freud, en vacances, achève un livre court, écrit au fil de la plume, sans doute l'un de ses plus beaux textes. Sinistre présage, il l'écrit non loin de Berchtesgaden, municipalité des Alpes bavaroises près de laquelle Hitler a fait construire son nid d'aigle. Dans ce texte, *Le Malaise dans la culture*, il évoque « l'humaine pulsion d'agression et

d'auto-anéantissement¹ ». Quelques mois plus tard, le mardi 29 octobre, « mardi noir », éclate la crise financière de 1929, prélude à une terrible crise économique accoucheuse du nazisme et de la guerre. Un an plus tard, dans la deuxième édition de son livre, Freud rajoute une phrase *in fine*, laissant entendre que dans le combat éternel d'Éros et de Thanatos, on ne sait qui finira par l'emporter. Avant la vie, il y a le non-vivant et, après la vie, il y a aussi la mort, qui est l'issue de toute vie. Entre les deux éditions du même ouvrage, sont survenues non seulement la crise, mais aussi l'entrée des nazis au Reichstag en septembre 1930.

C'est dans *Au-delà du principe de plaisir*, publié dix ans plus tôt, en 1920, que Freud introduit la notion de pulsion de mort². Max Schur, qui fut son médecin personnel de 1928 à 1939 – et administra la dose de morphine qui mit fin à ses souffrances –, a montré que Freud fut très tôt confronté au caractère inéluctable de la mort, qu'il aurait appris de sa mère, avant de vivre jeune l'expérience du suicide et de la mort de proches³. La correspondance avec son ami Wilhelm Fliess⁴ le montre obsédé par sa propre mort. Longtemps, il fut convaincu qu'il mourrait à cinquante et un ans, puis à soixante-deux ans. Il vécut pourtant jusqu'à quatre-vingt-trois ans.

1. Freud (1930), p. 89.

2. On peut traduire le mot allemand *Trieb* par « instinct », mais « pulsion » rend mieux l'idée de Freud.

3. Schur (1975).

4. Freud et Fliess (1858-1928) furent très proches l'un de l'autre et échangèrent des centaines de lettres entre 1887 et 1902. Seules celles de Freud ont été conservées et elles constituent un témoignage passionnant sur la naissance de la psychanalyse. Les relations entre les deux hommes ont été brutalement interrompues. Fliess accusa Freud d'avoir plagié ses thèses sur la bisexualité. Cette correspondance a été récemment publiée en français dans sa version intégrale : Freud (2006).

L'hypothèse émise dans *Au-delà du principe de plaisir* est que tout ce qui vit a le vouloir de mourir, tout ce qui est issu de la poussière aspire à redevenir poussière. L'espèce humaine est le lieu d'un conflit entre deux sortes de pulsions, «celles qui veulent conduire la vie à la mort et les autres, les pulsions sexuelles, qui sans cesse tendent vers le renouvellement de la vie et l'imposent⁵». C'est le combat entre Éros et Thanatos, qui se complique du fait que la pulsion sexuelle contient elle-même une composante sadique, en sorte que «le principe de plaisir semble être tout simplement au service des pulsions de mort» (p. 337).

Dix ans plus tard, dans *Le Malaise dans la culture*, Freud évoque sa propre difficulté à admettre l'idée de la pulsion de destruction, «combien de temps il me fallut pour y être réceptif⁶». Il est difficile d'accepter «l'existence indéniable du mal» (*ibid.*). La guerre a sans doute joué un rôle important dans cette prise de conscience⁷. Elle lui a inspiré les deux essais qui annoncent *Le Malaise dans la culture*: «Les désillusions causées par la guerre» et «Notre rapport à la mort», rédigés et publiés en 1915 sous le titre *Actuelles sur la guerre et la mort*. Les hommes, comme les États, ont commis, depuis le début des hostilités, «des actes de cruauté, de perfidie, de trahison et de brutalité, dont on aurait tenu la possibilité pour incompatible avec leur niveau culturel⁸». Cela provo-

5. Freud (1920), p. 318.

6. Freud (1930), p. 62.

7. Le premier biographe de Freud, Frank Wittels, et plusieurs à sa suite ont établi un lien entre l'introduction, dans *Au-delà du principe de plaisir*, de la pulsion de mort et le décès, le 25 janvier 1920, de sa fille Sophie qui l'a profondément affecté. Freud s'est lui-même opposé à cette interprétation, affirmant qu'il avait développé ses idées avant la mort de sa fille. D'autres, comme Jean-Bertrand Pontalis, considèrent que la Grande Guerre a joué un rôle crucial dans l'introduction de cette idée (Roudinesco et Plon, 2006, p. 69-70).

8. Freud (1915), p. 133.

que des désillusions justement parce que nous entretenons des idées fausses sur la nature de l'homme, illusions que la psychanalyse permet de mettre au jour. Ainsi nous a-t-elle appris que «le fait d'aimer avec force et haïr avec force se trouvent fréquemment réunis chez la même personne» (p. 134). Soumis à des pulsions contradictoires, l'homme n'est jamais totalement bon ou totalement mauvais. Ses pulsions mauvaises, égoïstes, sont combattues par l'érotisme, le besoin d'amour, l'éducation et la culture. Nous avons tendance à «surestimer l'ensemble de l'aptitude à la culture par rapport à la vie pulsionnelle restée primitive, c'est-à-dire que nous sommes entraînés à juger les hommes "meilleurs" qu'ils ne sont en réalité» (p. 136). Psychologiquement, la plupart sont forcés de vivre au-dessus de leurs moyens. La guerre met les choses à nu, supprime «les sédiments de culture récents et fait réapparaître en nous l'homme originaire» (p. 154).

L'être humain, convaincu de sa propre immortalité, s'efforce de mettre la mort de côté. En même temps, il souhaite inconsciemment la mort de ceux qui le gênent, et qui sont parfois ses proches, ceux-là même qu'il aime et l'humanité aurait disparu depuis longtemps si ces souhaits n'avaient pas été réprimés.

ÉROS ET THANATOS

La difficulté d'appréhender la pulsion de mort vient de ce qu'elle se cache derrière l'Éros avec lequel elle s'allie volontiers: «Nous ne la devinons derrière l'Éros que comme un reliquat⁹.» Et Freud de citer le *Faust* de Goethe, où le diable désigne clairement son ennemi: «pas le sacré, le bon, mais la force de procréation de la nature». La pulsion de mort est en

9. Freud (1930), p. 63.

quelque sorte « baptisée » par le diable. Elle relève d'une recherche de la paix, de la fin de la souffrance liée à la vie. Le retour à l'inanimé, à la « paix des cimetières », constitue un apaisement. « Pourquoi ne suis-je pas mort dès le sein ? » hurle Job. Même si nous ne savons rien d'elle, « la mort, dans la fiction poétique imaginée par Freud, constitue un objet de désir paradoxal et donc exemplaire : c'est l'objet de désir qui nous libère finalement du désir. C'est, aux deux sens du terme, la fin de notre souffrance¹⁰ ».

Au commencement est la souffrance. Naissance, souffrance, désir de restaurer ce moment où nous étions en fusion avec le monde maternel – le monde tout court –, moment où naît la séparation, et partant l'angoisse, désir de « réinstauration du narcissisme illimité¹¹ », le passé fusionnel, l'heureux autisme primitif, la baignade voluptueuse qui précède le choc de la naissance. Peut-être en percevons-nous un écho lointain à travers ce « sentiment océanique¹² », contigu à la souffrance et à la beauté, qui renvoie au sublime, à la poésie, à l'infini, au divin et qui nous serre parfois le cœur ? Vouloir nous désintégrer et désintégrer le monde est notre désir primordial et suicidaire. Mais avec l'amour de la mère, qui est là pour nous sauver, naît aussitôt une autre angoisse, celle de la séparation, de la perte d'objet. Et à cette angoisse de la perte répond encore l'amour conso-

10. Phillips (2005), p. 136.

11. Freud (1930), p. 14.

12. Freud avait envoyé à Romain Rolland une copie de *L'Avenir d'une illusion*. Ce dernier lui écrivit, le 5 décembre 1927 : « Votre analyse des religions est juste. Mais j'aurais aimé à vous voir faire l'analyse du *sentiment religieux* spontané ou, plus exactement, de la *sensation* religieuse [...]. J'entends par là [...] le fait simple et direct de la *sensation de l'éternel* (qui peut très bien n'être pas éternel, mais simplement sans bornes perceptibles, et comme océanique) » (OC, vol. 18, p. 143). Freud lui demande, le 14 juillet 1929, la permission d'utiliser sa notion de « sentiment océanique » dans *Le Malaise dans la culture*.

lant d'autrui. Petit à petit, dans cette dynamique infinie – car à plus de consolation répond plus d'angoisse –, se construit la contrainte à vivre, sous la forme de l'éducation et de la culture.

Dans son livre sur la psychanalyse des origines de la vie sexuelle, Sandor Ferenczi¹³ évoque « la *régression thalassale*, c'est-à-dire [...] l'idée d'un désir de retour vers l'océan abandonné dans les temps anciens¹⁴ », que Norman Brown interprète comme « le désir de retourner au sein de la mère, l'incapacité d'accepter l'individualité de la vie, l'instinct morbide de mort¹⁵ ». Marcuse et Norman Brown associent la pulsion de mort au Nirvana, cette « convergence terrible du plaisir et de la mort¹⁶ », ce plaisir du repos, du retour au statique à la fin de la tension. L'acheminement vers la mort est une fuite inconsciente pour échapper à la douleur et à la pénurie, ces constantes compagnes de l'homme dans tout son processus de civilisation.

Nous vivons donc, nous acceptons de vivre, sans que cette pulsion souterraine de mort ait disparu. Elle couve en nous, convertie en un penchant à la destruction et à l'agression. On n'aime pas mentionner, dit Freud, « le penchant inné de l'homme au “mal”, à l'agression, à la destruction et par là aussi à la cruauté¹⁷ » : « Le penchant à l'agression est une pulsion originelle et autonome de l'homme » (p. 64). Il est le fils de la pulsion de mort, et contre lui lutte la pulsion de vie, la culture, qui mène le combat vital de l'espèce humaine :

13. Membre du « comité secret » réunissant à partir de 1912 les disciples les plus fidèles de Freud, Ferenczi s'est éloigné de l'orthodoxie freudienne dans les années 1920.

14. Ferenczi (1924), p. 90.

15. Brown (1959), p. 358.

16. Marcuse (1955), p. 34.

17. Freud (1930), p. 62.

La part de réalité effective cachée derrière tout cela et volontiers déniée, c'est que l'homme n'est pas un être doux, en besoin d'amour, qui serait tout au plus en mesure de se défendre quand il est attaqué, mais qu'au contraire il compte aussi à juste titre parmi ses aptitudes pulsionnelles une très forte part de penchant à l'agression. En conséquence de quoi le prochain n'est pas seulement pour lui un aide et un objet sexuel possibles, mais aussi une tentation, celle de satisfaire sur lui son agression, d'exploiter sans dédommagement sa force de travail, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprié ce qu'il possède, de l'humilier, de lui causer des douleurs, de le martyriser et de le tuer¹⁸.

La grande intelligence, ou la grande force pourrait-on dire, de la pulsion de vie dans sa lutte contre celle de la mort, est de la détourner, d'en utiliser l'énergie pour exploiter et détruire la nature, au bénéfice de l'humanité – ce mot « détourner » renvoie, nous y reviendrons, au principe de l'investissement et de l'accumulation capitaliste. Mais s'il en est ainsi, nous sommes obligés d'admettre l'hypothèse selon laquelle un principe de mort est incorporé à la structure et à la substance même de tous les efforts humains constructifs. Pour cette raison, le « progrès » refoule et utilise des forces de plus en plus destructrices.

La pulsion de vie est dans l'individu, elle pousse les individus à s'unir à d'autres pour assurer la survie de l'espèce, et se situe d'emblée sur un autre plan, celui de la vie sociale, de la culture, de la collectivité. Elle participe du collectif. Elle se manifeste dans la loi, dans le: « Tu ne tueras point. » Tueur, je suis contré par la culture, apaisante et conciliatrice, laquelle me renvoie à l'amour, au devoir d'aimer. Individu (mort), collectivité (vie), tout irait pour le moins mal dans le pire des mondes, les forces de la vie s'opposeraient à celles de

18. *Ibid.*, p. 53-54.

la mort, et on pourrait penser que la collectivité, la loi, le surmoi triompheraient toujours des individus, mais, hélas, surgissent deux problèmes majeurs. Le premier est – nous l'avons évoqué en associant le principe de mort avec celui de Nirvana – que cette pulsion de mort et de destruction nous apaise et fait miroiter du bonheur. Avec son contenu sadique et érotique, elle nous procure d'extraordinaires satisfactions : « Mais même là où elle survient sans visée sexuelle, y compris dans la rage de destruction la plus aveugle, on ne peut méconnaître que sa satisfaction est connectée à une jouissance narcissique extraordinairement élevée, du fait qu'elle fait voir au moi ses anciens souhaits de toute-puissance accomplis¹⁹. » Le sadisme bien ancré dans la pulsion de mort est « un de ces alliages, particulièrement fort, celui de la tendance d'amour avec la pulsion de destruction » (p. 61). Le masochisme est un sadisme narcissique. Dans le masochisme, cet amour-destruction est tourné vers soi, vers l'intérieur de nous-même. Il y a donc une jouissance de la destruction. Souffrance et plaisir, provoqués ou subis, marchent de concert.

Le deuxième problème tient à la psychologie des masses, qui peut être tout à fait mortifère. Les hommes vivent ensemble « par peur de la nuit », pour chasser leur angoisse, mais leur collectivité n'est jamais pacifiée. C'est un mélange chimique instable, qui peut devenir destructeur. En fait, la pulsion de vie, collective, se doit de contenir perpétuellement les pulsions de mort, individuelles, qui peuvent aussi s'agréger en pulsion collective destructrice. Et c'est ici qu'interviennent le problème économique et le capitalisme.

19. *Ibid.*, p. 63-64.

REFOULEMENT ET PRINCIPE DE RÉALITÉ

Freud a fait siens deux concepts fondamentaux de l'économie : la rareté et le détournement. Ce ne sont du reste pas les seuls. De même que la psychologie est omniprésente dans l'œuvre de Keynes, l'économie occupe beaucoup de place dans celle de Freud. Il écrit par exemple : « Le bonheur, dans l'acception modérée où il est reconnu comme possible, est un problème d'économie libidinale individuelle. [...] Tout comme le commerçant prudent évite de mettre tout son capital en un seul placement, la sagesse de vie, elle aussi, conseillera peut-être de ne pas attendre toute satisfaction d'une unique tendance²⁰. » Besoins, rareté, nécessité, telle est l'équation que résolvent les économistes. La solution qu'ils proposent est dans la production, l'accumulation, la répartition et la consommation. Freud dit les choses un peu différemment. L'homme, qui sous la loi du principe de plaisir n'est qu'un faisceau de pulsions animales, se heurte à la nécessité, ou à l'extérieur. Il apprend à refouler le plaisir, dont le pur débordement le conduirait à la mort, et découvre l'utile et la raison. Il découvre le principe de réalité.

Une dizaine d'années avant l'élaboration de l'idée de pulsion de mort, Freud a mis à jour un autre couple de concepts : *Lustprinzip/Realitätprinzip*, « principe de plaisir/principe de réalité ». Le premier se manifeste dans « l'opiniâtreté avec laquelle on s'accroche aux sources de plaisir disponible et dans la difficulté avec laquelle on renonce à celles-ci²¹ ». Le principe de plaisir est immédiat, il règle automatiquement l'écoulement des processus psychiques. Il domine le comportement du nourrisson au sein de sa mère.

20. *Ibid.*, p. 26-27.

21. Freud (1911), p. 16.

Graduellement, entre autres par l'éducation, on apprend à le domestiquer, à le surmonter, en lui substituant le principe de réalité. En différant ou en inhibant le principe de satisfaction immédiate, ce principe permet de s'adapter à la réalité extérieure. Mais le principe de plaisir ne disparaît pas pour autant, même si l'on nous somme d'y renoncer. Le renoncement aux plaisirs terrestres qu'imposent les religions, par exemple, est lié à la promesse d'un bonheur éternel. En économie, le renoncement à la consommation immédiate permet de consommer plus dans le futur ; c'est la définition de l'investissement qui oblige à renoncer à une destruction immédiate, la consommation, et permet de différer un acte, une consommation future plus grande. Il s'agit bien de différer une destruction présente au profit d'une destruction future plus grande ; de limiter la pulsion de mort aujourd'hui, pour le laisser s'exprimer avec plus de force plus tard.

Freud écrit qu'on peut ramener cette « tendance générale de notre appareil animique » qu'est la relation entre les principes de plaisir et de réalité « au principe économique de l'épargne de dépense²² ». Le principe de réalité appliqué à l'économie est un principe de rationalisation, d'introduction du futur et de l'investissement dans la vie, de refus du présent au profit du futur : « C'est ainsi que ces cellules germinales travaillent en opposition au mourir de la substance vivante et s'entendent à conquérir pour elle ce qui doit nous apparaître comme immortalité potentielle, même si cela ne signifie peut-être qu'un allongement du chemin vers la mort²³. » L'allongement du chemin est le détour de production. Le détour de production est l'accumulation. Voilà

22. *Ibid.*, p. 16.

23. Freud (1920), p. 312.

donc les pulsions détournées de leurs objectifs. La civilisation commence quand l'objectif primaire, la satisfaction intégrale des besoins, est abandonné.

Cette homothétie entre psychanalyse et économie ne pouvait que fasciner Keynes. L'infinité du besoin – l'insatiabilité du principe de plaisir et des pulsions – confrontée à la rareté de la nature est déjà racontée par l'économie politique. Ce que l'économie dit en termes de rationalité et d'offre et de demande, la psychanalyse le dira en termes de refoulement et de dynamique perpétuelle entre le principe de plaisir et celui de réalité. La lutte éternelle pour l'existence est une lutte contre la pénurie. La pénurie interdit la satisfaction débridée des besoins (économie), des pulsions instinctuelles (psychanalyse) : « Le motif de la société humaine est, en dernier ressort, un motif économique ; comme elle n'a pas assez de vivres pour faire subsister ses membres sans qu'ils travaillent, elle doit limiter le nombre de ses membres et orienter leurs énergies de l'activité sexuelle vers le travail²⁴. » Au cœur de la vision de Freud se trouve une dynamique économique où les pulsions sont constamment refoulées par la gestion de la pénurie. Le principe de réalité doit être constamment rétabli. La société s'en charge. Naissent la culture et le droit. Sont-ils entachés par le meurtre du père raconté dans *Totem et Tabou*, ce qui ferait de la culture un immense processus de refoulement et de culpabilisation ? Sans doute. L'homme est réprimé depuis la petite enfance, et la croissance de la civilisation, de la horde primitive à la société actuelle, traîne avec elle la culpabilité. L'être humain refoule sa pulsion de mort, avec promesse de le satisfaire plus tard, de façon amplifiée.

24. Freud (1916-1917), p. 322.

Pour la plupart des économistes, épargner équivaut à s'abstenir de consommer, de satisfaire ses besoins, et investir signifie détourner le travail de la production immédiate de biens de consommation pour constituer du capital. Ainsi le refoulement du besoin, le refus de sa satisfaction immédiate, permet l'épargne, et le détour de production, l'utilisation de l'énergie et du travail à la constitution du capital, permet l'investissement. Le renforcement du détour de production, de la division du travail, de l'accumulation du capital, du progrès de la technique et de la production entraînent l'intensification de la destruction de la nature.

Pour Freud, il s'agit du détournement de la pulsion de mort. Le détournement de la destruction primaire du moi vers le monde extérieur nourrit le progrès technologique. Plus le refoulement de la pulsion de mort est important, plus la sublimation de la libido dans le travail est forte, plus la répression s'exerce sur les tendances morbides, plus la technique est puissante et plus l'accumulation est importante. Ce qui appelle deux remarques. L'homme attaque la nature²⁵ ; ou, pour le dire comme Marcuse : « Ainsi, par l'intermédiaire de la destruction technologique constructive, de la violation constructive de la nature, les instincts agiraient-ils encore dans le but de détruire la vie²⁶. »

La pulsion de mort poursuit son but, mais il est sans cesse retardé, détourné dans cette poursuite, par la pulsion de vie, et le détour devient de plus en plus grand. Ce détour de production, en économie, prend la forme de l'accumulation du capital. Plus le détour de production est allongé, plus le moment pour aboutir à la production finale est long, plus le temps passé dans le processus de production est important, plus nombreux sont les hommes et les machines exclus du

25. Freud (1930), p. 20.

26. Marcuse (1955), p. 83.

marché et de la consommation pour participer à l'investissement, plus l'accumulation est forte²⁷. De la même manière, le détour de la pulsion de mort permet une accumulation plus intense du capital. Pour retarder le moment fatal, nous accumulons. Nous accumulons pour aller le plus tard possible vers la mort²⁸. Mais toute cette énergie mortifère que nous contraignons et accumulons n'aspire qu'à une destinée : être libérée. Aujourd'hui, à l'époque de la mondialisation financière d'un capitalisme de plus en plus débridé et déréglementé, les restrictions perpétuelles imposées à Éros affaiblissent graduellement les pulsions de vie et libèrent, un peu comme une centrale atomique qui aurait des fuites, les forces mêmes contre lesquelles elles ont été appelées en renfort, les forces de destruction. Pour Marcuse, « les camps de concentration, les génocides, les guerres mondiales et les bombes atomiques ne sont pas des rechutes dans la barbarie, mais les résultats effrénés des conquêtes modernes de la technique et de la domination²⁹ » : « le fait que la destruction de la vie humaine et animale a progressé en même temps que la civilisation, que la cruauté, la haine et l'extermination scientifique des hommes se sont développées en même temps que les possibilités réelles d'éliminer l'oppression [...], ce fait aurait des racines instinctuelles qui perpétuent la destructivité au-delà de toute rationalité³⁰ ». Créé pendant la guerre des Boers

27. Ce sont des économistes rattachés à l'école autrichienne qui, de Böhm-Bawerk à Hayek, ont construit une théorie de l'investissement considéré comme « allongement du détour du processus de production ». Toutefois, pour Hayek, si l'investissement, stimulé par des taux d'intérêt trop bas, est trop important par rapport à la volonté d'épargner des agents, l'économie se dirige inéluctablement vers une crise, provoquée par le surinvestissement. Pour Keynes, c'est au contraire le sous-investissement qui est à l'origine de la crise. Voir Dostaler (2001).

28. Nous verrons, dans le chapitre qui suit, Keynes développer une conception strictement analogue de la pulsion à l'accumulation.

29. Marcuse (1955), p. 16.

30. *Ibid.*, p. 83-84.

grâce à l'invention du fil de fer barbelé, puis perfectionné et modelé sur l'usine, dans l'Allemagne hitlérienne et l'URSS stalinienne, le camp de concentration est ainsi un des résultats du progrès technique.

Le capitalisme est le moment de la civilisation humaine où le temps est systématiquement consacré à l'accroissement de la productivité et à l'accumulation, autrement dit où le temps humain est consacré à la « dilatation » du temps humain. Dans ce monde, Achille court après la tortue, mais tout est fait pour qu'il ne rattrape jamais la tortue. Rattraper la tortue signifierait la fin du temps capitaliste, le moment où la mort triomphe. La culture travaille à cette « dilatation » du temps. Elle retarde la mort, par l'allongement du chemin. Le souci de la perspective, du futur, de la dilatation du temps, sont le contraire du *carpe diem*, du temps que l'on prend. Prendre son temps, c'est ne pas l'accumuler.

Le capital est un détour temporel qui exclut la jouissance. La pulsion de mort, au contraire, est la jouissance immédiate de l'anéantissement. La pulsion de vie sera baptisée par un économiste « croissance », laquelle est la négation de la rareté. C'est parce que l'économie n'existe que par la rareté que les utopies, de celle de More à celle de Marx, promirent l'abondance pour dépasser enfin le problème économique. Dans « Perspectives économiques pour nos petits-enfants », Keynes explique comment le problème économique sera dépassé et rejoint ainsi l'utopie de ce Marx auquel il est pourtant allergique.

La pulsion de vie entraîne une lutte collective pour la survie, une lutte contre la rareté, appelant les notions de manque, d'angoisse, de perte et de souffrance. La première angoisse du manque naît de la fin progressive de la fusion avec la mère. La perte du sein maternel provoque en retour le problème économique. Voilà l'enfant plongé au cœur de la nature hostile et avare, hanté par l'angoisse et soumis à la

dure loi de la rareté. Et ce plongeon est la deuxième source de notre souffrance, dit Freud. Elle naît « du monde extérieur qui peut faire rage contre nous avec des forces surpuissantes, inexorables et destructrices³¹ ». La première était en provenance de nous-même, de notre simple existence, « du corps propre [...] voué à la déchéance et à la dissolution » (*ibid.*); elle créait notre désir de mort et de retour à l'inorganique. La troisième source de la souffrance, celle que nous ressentons peut-être le plus douloureusement, vient « des relations avec d'autres hommes » (*ibid.*). L'enfer, c'est les autres³². Mais c'est la seconde qui importe ici : le manque, la rareté, ont favorisé l'éclosion de la technique.

LA TECHNIQUE, OU COMMENT RESSEMBLER À DIEU

Contre la rareté, voici le feu, la maison, la viande salée, bref, la technique : « En tant que membre de la communauté humaine, on passe à l'attaque de la nature avec l'aide de la technique guidée par la science et on soumet cette nature à la volonté humaine³³. » Mais cet objectif ne pourra jamais être totalement atteint : « Nous ne dominerons jamais parfaitement la nature ; notre organisme, lui-même une part de cette nature, demeurera toujours une formation passagère, limitée dans son adaptation et ses performances » (p. 29). La technique fait reculer la rareté et tempère notre angoisse, mais à quel prix ! La culture nous brime, nous

31. Freud (1930), p. 19.

32. L'auteur de cette phrase célèbre, Jean-Paul Sartre, a consacré à Flaubert un ouvrage immense et vertigineux, dans lequel il utilise largement la notion freudienne de pulsion de mort : « La Mort, parasite de la vie, voilà ce qui convient à Flaubert » (1988, p. 227).

33. Freud (1930), p. 20.

menace, nous angoisse au nom de la lutte contre l'angoisse : « Nous nous heurtons à une affirmation qui est si surprenante que nous allons nous y arrêter. D'après elle, c'est ce que nous appelons notre culture qui pour une grande part porte la responsabilité de notre misère; nous serions plus heureux si nous l'abandonnions et retournions à des conditions primitives » (p. 29).

La technique est partie intégrante de la culture : « Pour remonter suffisamment loin, les premiers actes culturels furent l'usage d'outils, la domestication du feu, la construction d'habitations » (p. 33). L'homme a pu croire se libérer de ses angoisses par la technique. Il a accumulé de quoi vivre largement. Il vit plus longtemps, l'espérance de vie à la naissance augmentant. Les progrès de la médecine et de la réanimation lui offrent des années supplémentaires par rapport à ses parents. Certes, ces années ne s'insèrent pas entre vingt et vingt et un ans; elles s'ajoutent aux quatre-vingts ans d'une vie. Ce sont, pour beaucoup, des années difficiles, souvent les années les plus éprouvantes de la vie. La question du bonheur, elle, n'est pas résolue par le progrès technique : « On aimerait dire que le dessein que l'homme soit "heureux" n'est pas contenu dans le plan de la "création". [...] Ainsi donc nos possibilités de bonheur sont limitées déjà par notre constitution. Il y a beaucoup moins de difficultés à faire l'expérience du malheur » (p. 18-19)³⁴. Le bonheur n'est pas une idée neuve, et moins encore une idée collective.

34. La traduction de la première partie de ce passage, tirée des *Œuvres complètes* de Freud, est ambiguë. La traduction plus ancienne de Ch. et J. Odier, publiée en 1934 sous le titre *Malaise dans la civilisation* dans la *Revue française de psychanalyse* (vol. 7, n° 4) est plus claire : « on serait tenté de dire qu'il n'est point entré dans le plan de la "Création" que l'homme soit "heureux" » (p. 16 de la version numérique du site « Les classiques des sciences sociales », dirigé par Jean-Marie Tremblay).

Reste que l'homme accroît énormément sa productivité par la technique, laquelle répond à ses besoins et à ses souhaits de bonheur. Il semble aspiré dans une lutte éternelle du malheur et de la technique. Cette dernière est là, premièrement, pour satisfaire à notre principe de plaisir, qui nous impose de devenir heureux, en privilégiant « soit le contenu positif du but, le gain de plaisir, soit le contenu négatif, l'évitement de déplaisir³⁵ »; deuxièmement, pour nous aider dans la souffrance que nous procure notre propre corps, « la caducité de notre corps » (p. 29). Dans les économies modernes, les dépenses de santé et d'éducation absorbent une part très importante du produit intérieur brut. On peut dire que les dépenses majeures du capitalisme moderne sont les dépenses de soins, de réparation des corps, et d'entretien des personnes âgées. Troisièmement, la technique est là pour nous aider à lutter contre « la surpuissance de la nature » (p. 29), autre source de notre souffrance.

Nous ne dominerons jamais la nature, même si nous la transformons en déchets. Elle sera toujours là, même si nos progrès de productivité témoignent de notre inlassable lutte contre elle: « L'homme est pour ainsi dire devenu une sorte de dieu prothétique, vraiment grandiose quand il revêt tous ses organes adjutants [les organes de la technique] » (p. 34-35). Les grands progrès de l'humanité ont permis à l'homme de voler, de nager, de voir au-delà de la vue, de communiquer à distance, de conserver le son et les images du passé, et cela, dit Freud, ne s'arrêtera pas en 1930: « Dans le domaine de la culture, des temps lointains entraîneront de nouveaux progrès dont on ne peut vraisemblablement pas se représenter l'ampleur, augmentant encore plus la ressemblance avec Dieu » (p. 35). L'homme s'engage dans la voie du progrès

35. Freud (1930), p. 26.

pour perfectionner ses organes par des prothèses. Dans le monde du sport comme dans celui de la politique et sans doute dans plusieurs autres, adjouvants légaux et illégaux font disparaître les limites des performances. L'accumulation du capital est l'approche infiniment retardée de Dieu. Cette approche asymptotique de Dieu³⁶ recouvre notre désir d'éternité, ce désir de reculer la mort, qui a soumis les hommes au temps dans les sociétés occidentales d'une façon très particulière. Les hommes gagnent du temps. À l'opposé de la pulsion de mort, la culture et la technique répondent donc à leur désir d'éternité, « mais l'homme d'aujourd'hui ne se sent pas heureux dans sa ressemblance avec Dieu » (*ibid.*).

L'utilisation systématique de la technique comme vecteur du progrès distingue le capitalisme des autres moments de la civilisation. La propension à imposer un apport purement instrumental à la technique et à la science brouille le rapport à la vérité de la science. Freud ne pensait pas qu'il y eut de coupure essentielle entre la nouvelle société industrielle et l'ancienne, essentiellement rurale. La coupure se situerait entre les cueilleurs-chasseurs et les accumulateurs, agriculteurs, citadins et marchands, puis industriels. Les premiers vécurent dans l'abondance, les autres vivent dans la rareté. Il y a tout de même une différence entre la société rurale et la ville, d'où naquit le capitalisme : celle-ci ne peut exister que par les surplus. La révolution industrielle, permise par l'existence de forts surplus agricoles, inaugure un nouveau moment de croissance ininterrompue de la productivité humaine, où la science est sommée d'être techno-science.

36. Voir Maris (2006), p. 297-298.

MONDIALISATION ET ACCUMULATION

Pour Freud, l'individuel et le collectif sont deux notions étroitement liées. De même chez Keynes, qui s'inscrit en faux contre la majorité des économistes pour qui le collectif n'est que la somme des individus. L'individu de Freud comme celui de Keynes est un être d'emblée collectif, qui naît et grandit par le langage. Sans le langage, l'homme serait inférieur à son cousin, le singe. Mais en même temps il n'est pas que collectif, sinon la termitière serait son mode de fonctionnement. Il n'aurait pas plus d'autonomie que les fourmis ou les abeilles, lesquelles n'en ont pas plus que les cellules dans le corps de l'homme, même s'il n'est pas impossible que l'espèce humaine se dirige vers une organisation semblable à la termitière: «Quelques-uns d'entre eux [les animaux] les abeilles, les fourmis, les termites, ont très vraisemblablement lutté pendant des millénaires jusqu'à ce qu'ils aient trouvé cette répartition des fonctions, cette restriction des individualités que nous admirons aujourd'hui chez eux³⁷».

Le moi est angoissé, agressif, autodestructeur. Il se heurte au collectif qui le protège au nom de l'autorité. Mais le protégeant de l'angoisse, il l'angoisse plus encore. Les économistes connaissent bien ce phénomène de boule de neige, de bulle financière, de spéculation entretenue: on spéculait contre la spéculation (en s'assurant sur des marchés de couverture de risque, par exemple), et ce faisant on spéculait plus encore. L'angoisse génère plus d'angoisse. Dans la circulation du capital telle que la conçoit Marx, l'argent génère toujours plus d'argent. L'individu est emporté par cette dynamique, qui prend la forme de ce qu'on appelle maintenant la mondialisation.

37. Freud (1930), p. 65. Cette remarque de Freud rejoint la métaphore de la cage de fer de Weber ou *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley.

Le destin de l'espèce humaine est alors de créer des entités de plus en plus grandes : « l'une des tendances principales de la culture est d'agglomérer les hommes en de grandes unités³⁸ ». Ces grandes unités sont relativement stables, mais parfois elles se heurtent les unes aux autres. La tendance inéluctable de la technique est d'homogénéiser le monde³⁹, tendance maintenant portée à son paroxysme. Aujourd'hui, le moindre meurtre privé dans la plus petite famille du dernier village de Sicile peut susciter une émotion collective à Paris. Nous sommes totalement unis par l'information, qui est encore une manifestation inlassable de la raison, la raison faisant l'opinion et le sens du monde.

Pour le Freud de *Totem et tabou*, la formation de groupe recèle aussi des tendances morbides. Comme le dit Brown : « La sociabilité est une maladie [...]. L'histoire est faite, non par des individus, mais par des groupes [...]. Du point de vue psychanalytique, il est intrinsèque d'affirmer le caractère morbide de la sociabilité humaine⁴⁰. » Ce qui permet à Brown, avec un soupçon d'ironie, de nier l'individualité : « Si la mort donne l'individualité à la vie et si l'homme est l'organisme qui refoule la mort, alors l'homme est l'organisme qui refoule sa propre individualité » (p. 132). Notre orgueil en prend un coup : « Les lis des champs possèdent cette individualité parce qu'ils ne songent pas aux lendemains, mais nous en sommes dépourvus » (*ibid.*)⁴¹. Freud ne dit pas autre

38. Freud (1930), p. 46.

39. Homogénéisation, marchandisation, unification du monde, sont des thèmes très altermondialistes, mais il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Marx et Weber avaient déjà évoqué « la planète uniforme », et plus tard Polanyi et Keynes.

40. Brown (1959), p. 132-133.

41. Il n'est pas impossible que Brown ait emprunté cette description du lis des champs à Keynes qui l'évoque dans « Perspectives économiques pour nos petits-enfants », dans un sens semblable.

chose. « Ce remplacement de la puissance de l'individu par celle de la communauté est le pas culturel décisif. Son essence consiste en ce que les membres de la communauté se limitent dans leurs possibilités de satisfaction, alors que l'individu isolé ne connaissait pas de limite de ce genre. [...] La liberté individuelle n'est pas un bien de culture⁴². »

Ni Freud ni Keynes ne croient en l'autonomie de l'individu, fable dont se sont emparés les économistes. L'individu est immergé dans la foule, inquiète, frustrée, insatiable, sur laquelle pèse cette immense pression culturelle, ce mouvement illimité d'accumulation, qui se fait au détriment des pulsions⁴³. Le travail culturel oblige les hommes à des sublimations pulsionnelles, dit Freud, car ce que l'homme « consomme à des fins culturelles, c'est en grande partie aux femmes et à la vie sexuelle qu'il le retire⁴⁴ ». Il le retire « dans le fait d'être constamment avec des hommes⁴⁵ ». La culture « se plie à la contrainte de la nécessité économique, étant donné qu'il lui faut retirer à la sexualité un grand montant de l'énergie psychique qu'elle consomme elle-même. La culture se conduit ici envers la sexualité comme une tribu ou une couche de la population qui en a soumis une autre à son exploitation⁴⁶ ». Elle la transforme en du travail, duquel émerge parfois, c'est vrai, l'art et sa douceur – « la douce narcoïse dans laquelle nous plonge l'art » (p. 24). La pulsion de mort est donc étroitement associée au refoulement sexuel

42. Freud (1930), p. 38-39.

43. Après Freud, Reich, Fromm, Marcuse et Habermas sont parmi les principaux penseurs qui se pencheront sur les liens entre le progrès et le processus de répression sexuelle.

44. Freud (1914), p. 46.

45. Lia disait à l'Ange, dans *Sodome et Gomorrhe*, que « les hommes ont inventé la guerre pour y être sans nous et entre hommes » (Giraudoux 1951, p. 130).

46. Freud (1930), p. 47.

dans l'aventure de la civilisation. Ce mélange est évidemment explosif.

C'est une loi bien singulière que celle du capitalisme, qui pour tuer le feu des pulsions, y jette la paille des objets! L'incapacité de concevoir une limite, propre à l'infantilisme, est au cœur du capitalisme. Pourquoi désirons-nous tant d'objets? Pourquoi sommes-nous insatiables? Par libido narcissique: «le moi lui-même est investi de libido [...]. Cette libido narcissique se tourne vers les objets, devenant ainsi libido d'objet, et peut se retransformer en libido narcissique⁴⁷». Le capitalisme alimente de carburant le feu de cette libido. Inlassablement, il ajoute des objets aux objets, comme si la profusion des objets pouvait étouffer la violence.

À l'individu violent (l'adjectif est très souvent utilisé par Freud) est proposée la croissance qui, par définition, ne peut être qu'illimitée: «Accumulez, accumulez! C'est la loi et les prophètes. [...] Accumuler pour accumuler, produire pour produire, tel est le mot d'ordre de l'économie politique proclamant la mission historique de la période bourgeoise⁴⁸.» Mais cette accumulation capitaliste est particulièrement perverse. Elle prétend pacifier les hommes en satisfaisant leurs besoins et en même temps satisfait plus la pulsion brute de l'individu que la tempérance collective. Le capitalisme a transformé la culture, afin qu'elle s'adapte aux besoins des individus, les flatte, les exacerbe à un degré inouï. Publicité

47. Freud (1930), p. 60. Sur le narcissisme, voir Freud (1914), texte qui a déconcerté ses disciples et dont James Strachey a dit que Freud l'a écrit sous la pression d'une nécessité interne, dans le cadre de sa lutte contre les dissidences de Adler et Jung: «Le narcissisme, en ce sens, ne serait pas une perversion, mais le complément libidinal à l'égoïsme de la pulsion d'auto-conservation dont une portion est, à juste titre, attribuée à tout être vivant» (1914, p. 218). C'est dans le cadre d'une conférence prononcée à la Société psychanalytique de Vienne le 10 novembre 1909 qu'il a introduit pour la première fois le concept de narcissisme.

48. Marx (1867), t. 3, p. 35-36.

et média entretiennent le culte de l'insatiabilité et du nouveau. Jamais, depuis la transition des sociétés de pasteurs cueilleurs aux sociétés de paysans, la constitution de stocks, la domestication des animaux, l'accumulation de surplus et la technique destinées à lutter contre la rareté n'ont stabilisé les sociétés. Elles les ont au contraire entraînées dans une spirale, une frénésie accumulatrice, où les besoins sont de plus en plus grands et de plus en plus insatisfaits. D'où la frustration et l'immense désarroi des hommes d'aujourd'hui : « Une bonne part de la lutte de l'humanité se concentre sur une seule tâche, trouver un équilibre approprié, c'est-à-dire porteur de bonheur, entre ces revendications individuelles et les revendications culturelles de la masse ; l'un des problèmes qui engagent le destin de l'humanité est de savoir si cet équilibre peut être atteint par une configuration déterminée de la culture ou si le conflit exclut toute réconciliation⁴⁹. » Les sociétés « primitives » avaient leur équilibre. Leur mythologie était sans doute suffisamment élaborée pour le préserver. Ignoraient-elles le sadisme ? Evidemment non, les supplices l'attestent. La ritualisation du sadisme ne l'atténue pas. L'attention à l'environnement ne suffit pas à supprimer la violence qui doit s'exprimer dans la torture ou la guerre. Et le massacre de la nature par la société capitaliste ne supprime pas non plus la torture et la guerre.

DU NARCISSISME DES PETITES DIFFÉRENCES À LA SERVITUDE VOLONTAIRE

La loi de la collectivité nous procure une troisième souffrance, après celles liées à la caducité de notre corps et à l'affrontement de « l'invincible nature », la plus terrible. C'est la

49. Freud (1930), p. 39.

souffrance sociale, la souffrance due à la collectivité, et, partant, à autrui : « Celle-là, nous ne voulons absolument pas l'admettre, nous ne pouvons discerner pourquoi les dispositifs créés par nous-mêmes ne devraient pas être bien plutôt une protection et un bienfait pour nous tous⁵⁰. » L'enfer c'est l'envie, et l'envie c'est la vie. La vie en collectivité est soumise à la loi, mais la loi ne pourra jamais tuer l'envie. Les envieux se punissent eux-mêmes en portant la croix de l'envie. Paradoxe de cette loi capitaliste qui, pour créer de l'équilibre, de la paix, attise interminablement les envies !

Car la pulsion de mort, narcissique, pulsion d'autodestruction et de destruction d'autrui et de ce qui nous entoure, se manifeste aussi dans les aversions et les répulsions pour les autres. Lorsqu'ils chassent en meute, les hommes devenus loups se haïssent et restent des loups pour eux-mêmes, même si cette haine est provisoirement canalisée vers les victimes émissaires et voisines : « Dans les aversions et répulsions qui, de manière non dissimulée, se font jour à l'égard des étrangers qui sont à proximité, nous pouvons reconnaître l'expression d'un amour de soi, d'un narcissisme qui aspire à son auto-affirmation et se comporte comme si la présence d'un écart par rapport aux modalités de sa conformation individuelle entraînait une critique de ces dernières et une invitation à les reconfigurer⁵¹. » L'auto-affirmation peut aller jusqu'au meurtre. Ce qui est proche de moi et me ressemble, je le déteste. En vérité, je déteste mon prochain. C'est une haine du proche, du voisin. Parfois une détestation commune peut nous unir, nous souder dans une foule prête au lynchage ou à la guerre :

50. *Ibid.*, p. 29.

51. Freud (1921), p. 40.

Il n'est manifestement pas facile aux hommes de renoncer à satisfaire ce penchant à l'agression qui est le leur; ils ne s'en trouvent pas bien. L'avantage d'une sphère de culture plus petite – permettre à la pulsion de trouver une issue dans les hostilités envers ceux de l'extérieur – n'est pas à dédaigner. Il est toujours possible de lier les uns aux autres dans l'amour une assez grande foule d'hommes si seulement il en reste d'autres à qui manifester de l'agression⁵².

C'est ainsi que des peuples au fond assez proches, économiquement et culturellement, se combattent à mort. Les Allemands et les Français sont un bon exemple: «J'ai donné à ce phénomène le nom de narcissisme des petites "différences"» (*ibid.*). Le peuple juif a grandement «mérité» dit Freud avec son humour cynique, du narcissisme des petites différences⁵³. Quand un État prétend à l'universel, comment cimentera-t-il son peuple? Par la haine des autres, certes. Mais quand il aura dominé les autres? Il faudra bien qu'il trouve du ciment de mort quelque part: «le rêve d'une domination germanique sur le monde appela comme son complément l'antisémitisme» (*ibid.*, p. 57)⁵⁴. En Russie, la haine du bourgeois a cimenté la révolution, comme celle du noble cimenta la Révolution française: «On se demande seulement avec inquiétude ce que les Soviétiques entreprendront une fois qu'ils auront exterminé leur bourgeois» (*ibid.*). On connaît maintenant la réponse: ils ont exterminé leurs paysans baptisés «kou-laks», leurs médecins juifs, leurs intellectuels, pour finir par

52. Freud (1930), p. 56.

53. «Après que l'apôtre Paul eut fait de l'universel amour des hommes le fondement de sa communauté chrétienne, l'extrême intolérance du christianisme envers ceux qui étaient restés au dehors avait été une conséquence inévitable»: Freud (1930), p. 57.

54. Freud écrit cette phrase en 1929!

eux-mêmes. L'extermination des Juifs d'Europe, qui fut aussi un auto-anéantissement de l'Europe, illustre particulièrement bien la pulsion de mort. On peut se demander ce que fera le capitalisme lorsqu'il aura liquidé totalement la nature, les poissons, les oiseaux? Qui liquidera-t-il? La question fait froid dans le dos.

Le narcissisme des petites différences est la haine spéculaire du voisin, du proche, du collègue de bureau, du confrère, de l'homme qui fait la queue pour du pain ou pour des timbres comme moi et qui soudain prend ma place. René Girard parle de « rivalité mimétique⁵⁵ ». Girard, très critique de Freud, « mélange étonnant d'aveuglement et d'intuition⁵⁶ », voit le meilleur Freud dans ses œuvres les plus critiquées, ses incursions dans l'anthropologie, dans *L'Homme Moïse et le monothéisme* et, surtout, *Totem et tabou*, l'un et l'autre consacrés à la violence collective et publiés en prélude aux deux guerres mondiales.

Totem et tabou est « une première tentative de ma part pour appliquer les points de vue et les résultats de la psychanalyse à des problèmes non éclaircis de la psychologie des foules⁵⁷ ». S'appuyant sur une thèse avancée par Darwin dans *La Descendance de l'homme*, Freud émet l'hypothèse qu'à l'origine de l'humanité les hommes vivaient en petites hordes soumises au pouvoir despotique d'un mâle qui s'appropriait toutes les femmes. Les fils, un jour, se révoltèrent, tuèrent et mangèrent le père. Pris de remords, et pour éviter la reconduction de la violence collective, reniant leur crime, ils instituèrent l'interdiction du meurtre et de l'inceste, interdits à l'origine de l'ordre social, de la religion et du mono-

55. Les thèses de Girard sur la rivalité mimétique et le bouc émissaire ont été énoncées d'abord en 1972 dans *La Violence et le sacré*, puis développées dans de nombreux ouvrages.

56. Girard (2004), p. 118.

57. Freud (1913), p. 193.

théisme : « Les interdits coutumiers et moraux auxquels nous obéissons nous-mêmes pourraient avoir dans leur essence une parenté avec ce tabou primitif » (p. 224). Ils permettent de tenir en bride les désirs refoulés d'inceste et de meurtre du père. *Le Malaise dans la culture*, reprend cette idée : « Nous ne pouvons échapper à l'hypothèse que le sentiment de culpabilité de l'humanité est issu du complexe d'Œdipe et fut acquis lors de la mise à mort du père par l'union des frères⁵⁸. » C'est, dit René Girard, « une découverte formidable : il affirme, le premier, que toute pratique rituelle, toute signification mythique a son origine dans un meurtre réel⁵⁹ », et peut-être « la seule vraie découverte de Freud [...] toujours tenue pour nulle et non avenue » (p. 295). Derrière la rivalité mimétique, la rivalité envers le semblable, narcissique et spéculaire, se trouve la jalousie, l'envie, le désir d'accaparer ce que possède l'autre, le désir de l'autre tout simplement, pour le blesser, le mutiler et le tuer. La frustration et le sadisme sont au cœur de la rivalité mimétique.

D'un homme sortant de sa tanière et échangeant avec l'humanité, et, pour son malheur, l'affrontant, un économiste dirait : « Il exprime des besoins, et, dans un monde de rareté, cherche à les satisfaire. » Freud et Girard répondent : il désire ce que possèdent les autres, parce que les objets n'ont de valeur qu'en tant que possession des autres et que ce que font ou possèdent les autres lui paraît admirable, imitable, en tout cas rageusement enviable. L'individu n'est pas seul face à ses propres besoins, mais « dans la recherche volontaire d'une adversité dont on est soi-même l'artisan⁶⁰ ». En fait, cette personne va se confronter aux « obstacles humains les plus minables » (p. 209). C'est cruel. C'est la vie économi-

58. Freud (1930), p. 74.

59. Freud (1972), p. 294.

60. Girard (2002), p. 131.

que, la vie tout court. Ces gens que je juge admirables et dont je désire le salaire, le poste ou la voiture sont en fait « de parfaites nullités » (*ibid.*), et ce haut désir ou ces nobles besoins ne sont que « le souci morbide de l'autre » (*ibid.*).

Il faut s'arrêter ici sur deux mots chers à l'économiste. Le premier est « concurrence ». Étymologiquement, être en concurrence, c'est courir avec les autres vers le même point. On peut imaginer des moutons de Panurge⁶¹, courant vers un destin qu'ils ignorent (la noyade), et en même temps se poussant, se dépassant, se battant pour être les premiers devant la Faucheuse. C'est un peu le destin de l'homme puritain de Max Weber : travailler et accumuler toute sa vie pour être le premier, le plus riche du cimetière. La concurrence résume la rivalité mimétique, la foule des moutons courant vers la mort.

Le second est « compétition ». La compétition ressemble à la concurrence. Étymologiquement, elle signifie « demander ensemble », rechercher ensemble le même avantage. On a envie de dire : « quémander » ensemble. Il s'agit bien de rivalité mimétique : je veux ce que possède l'autre, et l'autre veut ce que je possède. Ensemble nous quémandons. La compétition possède un contenu infantile que n'avoue pas immédiatement la concurrence. Ce sont les indigents et les enfants qui quémandent et qui, d'ailleurs, demandent toujours plus et sont à jamais insatisfaits. Et là encore, nous touchons à cet aspect essentiel du capitalisme analysé par Keynes et Freud : un moment puéril, immature, inachevé, de l'humanité, une insatiabilité et une insatisfaction infantiles.

Le narcissisme des petites différences éclaire enfin l'un des grands mystères humains : la servitude volontaire. Elle n'est

61. Souvenons-nous des premières images du film *Les Temps modernes*, de Chaplin, où l'on voit d'abord les moutons, avant les ouvriers (bientôt au chômage), s'engouffrer dans le souterrain.

autre que celle des enfants vis-à-vis du père, castrateur et accapareur de femmes. Les enfants qui se révolteront un jour le tueront, le mangeront, et se noieront ensuite dans la culpabilité de leur crime, puis se battront entre eux puisqu'ils n'ont plus de maître, provoquant l'indifférenciation, le « tohu-bohu » et le cycle interminable des vendettas, des violences réciproques, jusqu'à ce qu'ils trouvent un nouveau bouc émissaire. Ils ont agi par mimétisme. Ils se déchirent par mimétisme. Ils sont coupables. Ils cherchent un nouveau père à tuer, et un nouveau patron à qui obéir! Rien de tel que la culpabilité pour «se» faire travailler; Marx dirait, pour suer de la plus-value. Passant du moi, égoïste et éclairé, à la foule, mimétique et aveugle, l'individu abandonne sa raison pour l'imitation et, au passage, entre dans la servitude volontaire. Il répète jour après jour des actes qui l'avalissent et l'asservissent au nom de la production et de l'entreprise. Les obsédés du travail, que la langue anglaise a appelés *workaholics*, relèvent de cette servitude: « Ce sont des obséquieux, de *obsequium*, l'obéissance à l'impératif de travail et du pouvoir. Ils sacrifient leur désir actuel, pour, à terme, être enfin reconnus⁶². » Les obsédés sont organisés, répétitifs, tayloriens, car le taylorisme n'est que l'organisation répétitive scandée et maniaque des actes de travail, et il possède ce « caractère de contrainte de répétition qui nous a d'abord mis sur la piste des pulsions de mort⁶³ ». Après le taylorisme, nous sommes passés au « toyotisme », au travail responsable. Le toyotisme fait appel à l'autocontrôle. Est-il meilleur exploiteur que soi-même? Répétant les mêmes gestes, nous abolissons le temps: notre attitude est celle du moine répétant les mêmes actions et les mêmes prières, jour après jour, dans une ascèse destinée à le faire sortir du monde. Abolissant le temps, nous cessons de

62. Marie (2005), p. 67.

63. Freud (1920), p. 330.

vivre. Si le travail est la mort dans la vie, reconnaissons que la pulsion de mort est puissante.

À la répétition du travail répond celle de la consommation. L'hystérie dans la consommation est une autre forme d'asservissement. L'hystérique ne consomme ou n'accumule pas des objets pour jouir, évidemment, mais pour plaire à autrui. Aussitôt qu'il possède, le doute le ronge: « Le doute est la machinerie qui vise l'annulation de l'éclat de l'objet désiré. Qu'un objet vienne susciter le désir et aussitôt, avec une obstination sans pareille, l'obsédé s'emploie à dénoncer la valeur de l'objet désiré⁶⁴. » L'éclat de l'objet, cette apparence de vie qui existerait dans l'objet, et qui serait le pendant de l'éclat de l'œil du vivant, voilà que la consommation le ternit aussitôt, comme la mort ternit l'œil de l'homme ou de l'animal. Désirer et ne jamais être satisfait, et toujours et toujours quémander, dans la foule des « compétiteurs ». Le capitalisme promet aux individus une « jouissance narcissique extraordinairement élevée⁶⁵ » par la consommation des objets. Hélas, cette jouissance n'est pas le plaisir, mais une manifestation de la pulsion de mort, qui a ainsi intégré un lieu où elle ne devait pas rentrer, investissant la publicité, l'appel à la consommation exacerbée, au gaspillage⁶⁶. Ici entre en scène l'argent.

ARGENT ET ANALITÉ

L'argent occupe dans la pensée de Freud, une place éminente⁶⁷. Il tint du reste une place importante dans sa vie. À la

64. Marie (2005), p. 78.

65. Freud (1930), p. 63-64.

66. Voir Maris (2006), p. 307.

67. Voir à ce sujet Borneman (1978), Viderman (1992), Reiss-Schimmel (1993) et Assoun (2004).

suite de la faillite de son père, intervenue alors qu'il avait trois ans, Freud a longtemps vécu pauvrement et n'a atteint une certaine aisance financière que tard dans sa vie, tout en ayant des soucis d'argent et en redoutant la pauvreté jusqu'à la fin⁶⁸. Keynes est au contraire né avec une cuiller d'argent dans la bouche. Il a frôlé la faillite à quelques reprises à la suite de spéculations imprudentes, mais il a toujours vécu très confortablement et laissé une somme importante à ses héritiers.

L'argent de Freud et de la psychanalyse est un objet beaucoup plus complexe que l'instrument neutre des économistes dont nous parlerons au chapitre suivant. Il a une dimension symbolique. C'est une réalité associée au pouvoir, à la sexualité et à la mort. Pourquoi les hommes s'intéressent-ils à l'argent? Qu'est-ce qui les pousse à accumuler cet objet qui, en soi, ne sert à rien? À cette question qui préoccupait Keynes au plus haut point, Freud a donné une réponse surprenante, sinon choquante. En 1908, trois ans après avoir publié ses *Trois essais sur la vie sexuelle*, dans lesquels l'affirmation d'une sexualité infantile avait fait scandale, Freud publie un court essai intitulé «Caractère et érotisme anal». Il écrit à son disciple et ami Karl Abraham le 16 février 1908 que cette «petite nouveauté [...] essaie de s'aventurer dans un nouveau domaine et déconcertera pas mal⁶⁹».

68. Freud écrivait à Wilhelm Fliess, le 21 septembre 1899: «L'argent est pour moi un gaz hilarant. J'ai appris dans ma jeunesse que les chevaux sauvages des pampas, une fois qu'ils ont été attrapés au lasso, gardent leur vie durant quelque chose d'anxieux. C'est que j'ai eu à connaître la pauvreté sans recours et que je la redoute sans cesse» (2006, p. 475). Il écrit à Karl Abraham le 18 février 1909: «Vous savez bien que, neuf mois et demi durant, je suis l'esclave de l'argent, qu'il me faut gagner par petites portions» (Freud et Abraham 2006, p. 121); au même, le 18 décembre 1910: «Je discuterais avec vous encore une fois bien volontiers de toutes ces choses, mais la compulsion à gagner de l'argent ne connaît pas de répit» (*ibid.*, p. 166). Zaretsky considère que la correspondance de Freud témoigne d'une «peur névrotique de la pauvreté» (2008, p. 239).

69. Freud et Abraham (2006), p. 59.

Abraham, après avoir lu le texte, lui écrit le 26 février : « L'érotisme anal fera l'effet d'une bombe » (*ibid.*, p. 61).

Freud avait commencé à formuler ces idées plus de dix années avant son essai de 1908. Il écrit ainsi à Fliess, le 22 décembre 1897 : « C'est à peine si je peux faire le détail de tout ce qui se résout pour moi (nouveau Midas!) en... merde. Cela concorde tout à fait avec la doctrine de la puanteur interne. Et tout d'abord l'argent lui-même. Je crois que cela passe par le mot "*schmutzig*" [sordide] mis à la place de "*geizig*" [avare]⁷⁰ ». Le 24 janvier, il avait dit à son ami avoir « lu un jour que l'argent donné par le diable à ses victimes se transforme régulièrement en excrément » (p. 288). Le diable est un personnage important dans cette histoire :

En vérité, partout où le mode de la pensée archaïque a été dominant ou l'est resté, dans les cultures antiques, dans le mythe, le conte, la superstition, dans la pensée inconsciente, dans le rêve et dans la névrose, l'argent est placé dans les relations les plus intimes avec la merde. On sait que l'or dont le diable fait cadeau à ses favoris se transforme, après son départ, en merde, et le diable n'est très certainement rien d'autre que la personnification de la vie pulsionnelle inconsciente refoulée. On connaît en outre la superstition qui rapproche la découverte de trésors et la défécation, et chacun est familiarisé avec la figure du « chieur de ducats ». Déjà, en effet, dans la doctrine de l'ancienne Babylone, l'or est l'excrément de l'enfer⁷¹.

Dans un article sur les rêves dans le folklore, publié trois ans plus tard, Freud fait état de « la corrélation entre la

70. Freud (2006), p. 366-367.

71. Freud (1908), p. 193. Le chieur de ducats est déjà présent dans la lettre à Fliess du 24 janvier 1897, dans laquelle Freud se demande par ailleurs « pourquoi le sperme du diable est toujours qualifié de "froid" dans les confessions des sorcières » : Freud (2006), p. 288.

poussée défécatoire et l'angoisse de mort⁷² ». L'excrément étant le premier cadeau qu'offre l'enfant à ceux qu'il aime, « l'intérêt pour l'excrément est donc pour une part perpétué en tant qu'intérêt pour l'argent⁷³ ». L'enfant apprend le don, l'échange, la valeur, le prix, la richesse, l'épargne, bref l'économie politique, dans ses rapports d'échanges coprophiliques avec ses parents. Les quatre moments de la vie nutritive – l'ingestion, la digestion, la rétention et l'expulsion de la nourriture – peuvent être ainsi mis en correspondance avec l'acquisition, l'investissement, l'épargne/thésaurisation et la vente.

Le caractère fécal de l'argent se manifeste à profusion dans le langage ou les contes populaires: « la poule aux œufs d'or », « l'âne qui fait des ducats », « faire sa grosse commission ». La phrase « l'argent n'a pas d'odeur » est attribuée à l'inventeur des urinoirs, l'empereur romain Vespasien (9-79). Au moment où naissait le capitalisme, Thomas More racontait que dans l'île d'Utopie l'or et l'argent sont utilisés dans la confection « des vases de nuit et des récipients destinés aux usages les plus malpropres⁷⁴ ». On rappellera la signification populaire du trône et le fait que « l'enfant sur son trône est souverain⁷⁵ », le souverain étant une pièce de monnaie. Pour Freud, qui associe, comme nous l'avons vu, la culture et le refoulement sexuel, la « forme originaire » de la propriété est anale⁷⁶. Le refoulement sexuel et la sublimation de la libido sont eux-mêmes associés au refoulement olfactif et à la sublimation

72. Freud (1911a), p. 71.

73. Freud (1917), p. 59.

74. More (1516), p. 166.

75. Grunberger (1971), p. 178.

76. Freud (1930), p. 56.

de l'érotisme anal (p. 48-49). Freud revient à plusieurs reprises, jusqu'à la fin de sa vie, sur ce thème⁷⁷.

Le plaisir de l'argent contient donc un important élément irrationnel, qui caractérise finalement le capitalisme. Sandor Ferenczi a développé cet aspect : « le caractère libidinal et irrationnel du capitalisme, irréductible à une pure finalité pratique, se trahit également dès cette étape : collectionner est pour l'enfant une fin en soi, un acte qui lui procure une joie sans mélange⁷⁸ ». Pour lui, « la pulsion capitaliste contient donc [...] une composante égoïste et une composante anale érotique » (*ibid.*, p. 88).

Il n'est pas étonnant que l'argent joue un rôle important dans la cure psychanalytique : il doit renvoyer au principe de réalité. En payant régulièrement, et si possible en liquide, l'analysant retrouve la terre ferme. Freud explique qu'un traitement bon marché ou gratuit se révélera inefficace, les résistances du patient étant alors accrues. Keynes, comme nous allons le voir, n'ignorait rien de la théorie psychanalytique de l'argent.

77. Il en est question dans les histoires de l'homme aux rats et de l'homme aux loups. Voir aussi, dans les *Œuvres complètes*, les passages suivants : vol. 12, p. 49 et 71 ; vol. 13, p. 69 et 71 ; vol. 14, p. 325 ; vol. 19, p. 183-184. Ces idées sont développées entre autres par Ferenczi (1914, 1916), Fromm (1932), Jones (1916, 1919), Harnick (1919, 1925) et Roheim (1923).

78. Ferenczi (1914), p. 99.

2.

Keynes et le désir d'argent

Le bonheur est l'accomplissement après coup d'un souhait préhistorique. C'est pourquoi la richesse rend si peu heureux ; l'argent n'a pas été un souhait d'enfance.

Freud, lettre à Wilhelm Fliess, 16 janvier 1898

L'amour de l'argent comme objet de possession – distinct de l'amour de l'argent comme moyen de goûter aux plaisirs et aux réalités de la vie – sera reconnu pour ce qu'il est, une passion morbide plutôt répugnante, une de ces inclinations à moitié criminelles, à moitié pathologiques, dont on confie le soin en frissonnant aux spécialistes des maladies mentales.

Keynes, « Perspectives économiques pour nos petits-enfants », 1930

La réceptivité de Keynes aux thèses de Freud ne saurait surprendre. Les idées de ces deux penseurs émergent dans un contexte qui rend compte en partie de leur parenté. C'est, pour Freud, la Vienne fin de siècle¹, pour Keynes, l'Angleterre

1. Voir Schorske (1983) et Didier-Weill (2004).

post-victorienne. Fer de lance de la lutte contre la morale victorienne comme de la définition de nouveaux canons esthétiques, le groupe d'amis et d'amants connus sous l'appellation de Bloomsbury, dont Keynes faisait partie, a aussi constitué une porte d'entrée pour la psychanalyse en Grande-Bretagne². Avant même l'émergence, vers 1905, du groupe de Bloomsbury, Keynes avait, dans des travaux de jeunesse, développé des idées qui convergeaient vers celles que Freud formulait au même moment à Vienne. Entre autres, il était passé très tôt maître dans l'art du portrait psychologique, qu'il poussera à la perfection dans *Les Conséquences économiques de la paix* (1919) et ses *Essays in Biography* (1933)³. Voici, par exemple, un passage très freudien que Keynes a renoncé à publier dans *Les Conséquences*, mais qu'il a finalement rendu public dans ses *Essays*. Il n'avait probablement pas encore lu Freud lorsqu'il l'a écrit :

Le Président, le Tigre et la Sorcière galloise furent enfermés ensemble dans une pièce durant six mois et il en est ressorti le Traité. Oui, la *sorcière* galloise – car le Premier Ministre britannique contribuait à titre d'élément féminin à cette intrigue triangulaire. J'ai dit de M. Wilson qu'il était un pasteur non-conformiste. Laissons le lecteur s'imaginer M. Lloyd George en *femme fatale* [en français dans le texte]. Un vieil homme du monde, une *femme fatale*, et un pasteur non-conformiste – voilà les personnages de notre drame. [...] Clemenceau était beaucoup trop cynique, beaucoup trop expérimenté et trop bien éduqué pour se laisser ensorceler, à son âge, par la dame de Galles. [...] Le caractère très masculin du Président a totalement succombé aux attraits féminins, à la finesse, à la vivacité, à la sympathie du Premier Ministre⁴.

2. Voir l'annexe.

3. Voir à ce sujet Dostaler (2005), chapitre 3.

4. Keynes (1933a), p. 22-25.

Tout semble pourtant opposer le père tranquille et plutôt conservateur qu'était Sigmund Freud, qui se tenait éloigné de la politique, à l'esthète hédoniste à la fois membre du cercle de Bloomsbury et proche du pouvoir économique et politique, multipliant les liaisons homosexuelles avant d'épouser une danseuse des célèbres Ballets russes de Diaghilev. Ils ont cependant des points communs. Politiquement, Keynes se considérait comme un libéral radical, dont les positions se situaient quelque part entre celles de l'aile gauche du Parti libéral et celles de l'aile droite du Parti travailliste. Il lui arrivait aussi de déclarer : « Je suis certain d'être moins conservateur au niveau de mes tendances que l'électeur travailliste moyen [...]. La république de mon imagination se situe à l'extrême gauche de l'espace céleste⁵. » Mais il professait en même temps, comme ses amis de Bloomsbury, un élitisme teinté de mépris pour ce qu'ils appelaient les « classes inférieures » – parmi lesquelles ils recrutaient par ailleurs leurs domestiques. Du *Capital* de Marx, auquel il a pourtant emprunté des idées importantes, il a écrit : « Comment pourrais-je faire mien un credo qui, préférant la vase aux poissons, exalte le prolétariat grossier au-dessus des bourgeois et de l'intelligentsia qui, quelles que soient leurs fautes, incarnent le bien-vivre et portent en eux les germes des progrès futurs de l'humanité⁶ ? » Freud n'était pas en reste. Ses sympathies politiques rejoignaient celles de Keynes, bien qu'il se tînt beaucoup plus éloigné du champ de bataille, à la suite de la montée de l'antisémitisme dans la Vienne de la fin du XIX^e siècle. En écrivant à sa fiancée Martha Bernays, il oppose « cette habitude de réprimer constamment nos pulsions naturelles qui fait de nous des

5. Keynes (1926a), p. 309.

6. Keynes (1925), p. 39.

être raffinés» à la «psychologie de l'homme du commun» qui «donne libre cours à ses appétits⁷».

Lorsqu'on compare ces deux auteurs à leur œuvres, on se trouve face à un paradoxe. Ces hommes à certains égards conservateurs, plutôt attachés aux traditions, hostiles aux sursauts révolutionnaires, méfiants face aux classes populaires, sont en même temps les auteurs de théories radicales qui remettent en question l'ordre établi, sur le plan de la morale, de l'économie, de la politique, qui appellent à s'affranchir des préjugés et des autorités politiques, religieuses et militaires. Autre paradoxe: la plupart de leurs héritiers tenteront d'atténuer la nature révolutionnaire des œuvres fondatrices. Nous l'avons souligné dans le prologue en ce qui concerne Freud. Les idées de Keynes se verront, avant même son décès, «normalisées» par plusieurs disciples dans le cadre de ce qu'on a appelé la «synthèse néoclassique», syncrétisme plutôt que synthèse entre la microéconomie classique que Keynes critiquait et une macroéconomie keynésienne délestée de ses composantes les plus novatrices⁸. Parmi ces dernières, figure une conception de la monnaie qui rompt radicalement avec celle de l'économie classique et la relie à la pulsion de mort.

L'ARGENT ET LA MORT

Du début à la fin de sa carrière, la monnaie occupe une place centrale dans la vision économique de Keynes. Les mots «monnaie» et «monétaire» figurent dans les titres de ses trois principaux ouvrages économiques: *La Réforme monétaire* (1923), *A Treatise on Money* (1930) et *La Théorie*

7. Lettre du 29 août 1883, in Freud (1979), p. 60-61.

8. Voir à ce sujet Beaud et Dostaler (1993), chapitre 5.

générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie (1936). Cela, tous les économistes le savent. Ce que la plupart ignorent par contre, c'est que la monnaie de Keynes est radicalement différente de la monnaie des manuels orthodoxes. Elle est objet de désir et fraye avec la mort. Théoricien de l'économie, Keynes fut avant tout, comme Freud, un penseur de l'homme et de la société, de l'incertitude, de l'angoisse et de la psychologie des foules, du mimétisme d'une « société faite d'individus qui, tous, cherchent mutuellement à s'imiter⁹ ».

L'argent n'est pas un simple stock de métaux précieux, de billets ou d'écritures qui circulent sur des comptes, mais une réalité troublante à double titre. Il introduit le temps dans la vie des hommes – ce temps que la division du travail, évoquée par Adam Smith, dilate. Il brise le troc, la simultanéité de l'échange, permet de réviser les plans, jette un brouillard d'incertitude sur toutes les actions humaines. L'argent est un objet étrange qui à la fois calme l'angoisse – vous disposez d'un stock de précaution – et l'accroît. Il permet de changer d'avis, d'être irrationnel. L'argent dépersonnalise les relations humaines, liquide la vieille société faite d'autorité, de servitude, de vassalité et d'adoubement. Il joue un rôle dominant dans les sociétés où les rapports de domination sont plus anonymes, il permet de ne plus regarder les hommes dans les yeux, pour paraphraser Georg Simmel¹⁰.

La pulsion de mort prend chez Keynes la forme de l'amour de l'argent « agissant à travers la poursuite du profit comme un adjuvant de la sélection naturelle¹¹ ». L'amour de l'argent, qui se manifeste entre autres dans l'épargne et le phénomène des intérêts composés, de l'argent qui fait des

9. Keynes (1937), p. 250.

10. Voir le livre remarquable de Georg Simmel, *Philosophie de l'argent* (1900), dont les idées sur l'argent rejoignent celles de Freud et de Keynes.

11. Keynes (1926), p. 74.

petits, qui crée de l'argent à partir de lui-même, constitue « le problème moral de notre temps¹² ». Dans la concurrence et l'amour de l'argent gisent les causes de la violence sociale. Cette guerre interminable de tous contre tous à travers la concurrence, qui ne se termine jamais et où nul ne sait exactement ce qu'il cherche ni pour qui il se bat, est un des ferments de la vraie guerre. Au début des *Conséquences économiques de la paix*, Keynes cite ces vers des *Dynastes* de Thomas Hardy :

Remarque que toute vue large et tout empire sur soi-même
Ont abandonné ces foules conduites à présent à la folie
Par la Négligence Immanente.

Rien ici ne subsiste que l'esprit de vengeance parmi les forts
et parmi les faibles qu'une impuissante rage¹³.

Les deux causes du conflit entre les nations, qu'il appelle la « guerre civile » de l'Europe, sont d'abord la compétition des nations, au terme de l'accumulation, pendant un siècle, d'une richesse qu'on n'est pas parvenu à consommer et qu'il faut détruire, et ensuite la lutte des classes, l'envie des classes inférieures qui ne peuvent espérer que des miettes d'un gâteau, ce gâteau qui gonfle mais qu'elles ne consommeront jamais. Le ressentiment des exclus exacerbe les nationalismes et prépare les guerres. Le caractère destructeur du désir d'argent, qui s'exprime dans le calcul financier, menace la survie de la nature autant que celle de l'homme : « La même règle autodestructrice du calcul financier régit tous les aspects de l'existence. Nous détruisons la beauté des campagnes parce que les splendeurs de la nature, n'étant la propriété de personne, n'ont aucune valeur économique. Nous serions capa-

12. Keynes (1925), p. 51.

13. Keynes (1919), p. 20.

bles d'éteindre le soleil et les étoiles parce qu'ils ne rapportent aucun dividende¹⁴.» Le pire est que nous le faisons. Nous ne voyons plus le soleil à cause des fumées, et les étoiles à cause des pollutions lumineuses.

L'économie est une discipline curieuse. Elle a longtemps prétendu et prétend encore que l'argent n'est qu'un voile posé sur les échanges. Les économistes ont construit une théorie de la vie en société, où l'argent n'a pas de place. Ils ont élaboré une théorie de l'échange, de la production, de l'investissement, dans laquelle l'argent est « neutre », selon leurs termes. C'est ce qu'on a appelé la « théorie quantitative de la monnaie », d'où dérive l'expression « monétarisme¹⁵ ». Selon cette théorie, une variation de la masse monétaire provoque un mouvement de même ampleur et dans le même sens du niveau général des prix, à condition toutefois que la vitesse de circulation de la monnaie et la proportion de dettes que les banques conservent sous forme liquide ne varient pas. Or, souligne Keynes, ces facteurs varient fréquemment, en fonction d'événements imprévus. La théorie quantitative n'est donc valable qu'à long terme, lorsque tous les ajustements ont été effectués et que tout est stable. Or, c'est là une de ses phrases les plus célèbres: « À la longue, nous serons tous morts. Les économistes se donnent une tâche trop facile et trop inutile si, dans une période orageuse, ils se contentent de nous dire que lorsque la tempête est passée l'océan redevient calme¹⁶. » L'analyse développée dans la *Théorie*

14. Keynes (1933b), p. 207.

15. Il s'agit d'une des plus anciennes théories économiques, formulée pour la première fois par le philosophe et juriste Jean Bodin en 1568. Elle a été reprise et développée, entre autres, par David Hume, David Ricardo, Alfred Marshall, Irving Fisher et, plus près de nous, Milton Friedman en fut le principal avocat.

16. Keynes (1923), p. 100. La traduction française de 1924, que nous citons, rend mal le texte anglais, comme c'est souvent le cas des traductions de Keynes. Le texte anglais se lit : « In the long run, *we are all dead* » (JMK 4, p. 65).

générale, explique Keynes dans la préface de l'édition française, «montre comment nous avons fini par échapper aux confusions de la Théorie Quantitative, qui nous avait autrefois induit en erreur¹⁷». À cette théorie est étroitement associée la loi des débouchés, «les doctrines associées au nom de Jean-Baptiste Say [qui] ont dominé partout la science économique beaucoup plus qu'on ne l'a cru¹⁸». Dans une économie telle que la décrit Say, où la monnaie n'est que la «voiture de la valeur», on ne peut expliquer crises, booms et dépressions: «J'affirme que les booms et les dépressions sont des phénomènes propres à une économie dans laquelle – en un sens que je ne cherche pas à définir de façon précise ici – la monnaie n'est pas neutre¹⁹.»

AURI SACRA FAMES: MIDAS

Ici encore la mythologie vous donnera le courage de croire à la psychanalyse.

Freud, «La question de l'analyse profane», 1926

Pour Keynes, l'amour irrationnel de l'argent constitue le moteur du capitalisme. Beaucoup aiment l'argent, certains au

17. Keynes (1936), p. 8.

18. *Ibid.* La loi des débouchés formulée en 1803 par Jean-Baptiste Say affirme que, dans une économie, à l'échelle globale, l'offre crée sa demande, de sorte qu'il ne peut y avoir de problèmes de débouchés, de surproduction générale et ce que Keynes appellera le chômage involontaire. Elle découle de la théorie quantitative de la monnaie. On produit et on vend pour acheter et non pour accumuler de l'argent. Rejetée par Keynes, cette loi a connu une seconde jeunesse à partir des années 1970 avec les «économistes de l'offre» qui ont, entre autres, recommandé au gouvernement des États-Unis des baisses d'impôt massives, accompagnées de réductions des dépenses sociales, de manière à stimuler l'épargne automatiquement transformée en investissements en vertu de la loi de Say.

19. Keynes (1933), p. 411.

point de transgresser toutes les règles morales pour s'en emparer. Comme Freud, Keynes évoque à plusieurs reprises le mythe de Midas. On connaît l'expression « riche comme Crésus ». Crésus régna entre 561 et 546 av. J.-C. sur la Lydie, ancienne contrée d'Asie Mineure où l'on aurait frappé monnaie pour la première fois au début du VII^e siècle avant notre ère. La richesse de Crésus provenait des sables aurifères du fleuve Chrysorrhoas, ou « fleuve d'or », qui prit le nom de Pactole parce que le dieu du même nom se serait suicidé dans ses eaux. Midas est un personnage historique qui a régné au VIII^e siècle av. J.-C. sur la Phrygie, territoire voisin de la Lydie possédant d'importantes mines d'or. Selon la légende, Midas aurait recueilli Silène, le précepteur de Dionysos. Ivre, Silène s'était égaré sur le territoire de la Phrygie. Pour le récompenser d'avoir pris soin de son vieux précepteur, Dionysos offrit à Midas d'exaucer un vœu. Or Midas souffrait, selon l'expression de Virgile, d'une « *auri sacra fames* », « maudite soif de l'or » (*Énéide*, III, 57). Il demanda le pouvoir de transformer en or tout ce qu'il touchait, ce qui lui fut accordé. Il se rendit bientôt compte avec effroi que ce qu'il cherchait à boire et à manger se transformait en or avant qu'il ait pu apaiser sa soif et sa faim. Voyant de son tas d'or approcher la mort, il supplia Dionysos de le libérer de son vœu. Le dieu lui dit de se laver dans les eaux du Pactole pour être délivré de cette malédiction. De là viendraient les paillettes d'or de ce fleuve, aujourd'hui un torrent, qui coulait sur les territoire de la Phrygie et de la Lydie. « Pactole » est d'ailleurs devenu dans le langage courant synonyme d'une importante somme d'argent.

Keynes a consacré beaucoup de temps, entre 1920 et 1926, à étudier l'histoire des monnaies anciennes. Il s'est intéressé aux réformes monétaires de Solon, élu archonte d'Athènes en 594 av. J.-C., qui aurait été le premier homme d'État à utiliser la loi pour modifier la valeur de la monnaie. Il avait exonéré de leurs dettes les paysans dépossédés de

leurs terres et menacés d'esclavage. Solon écrivait des poèmes pour justifier ses réformes, dénonçant par exemple, dans *Aux Muses*, ces « citoyens insensés [qui] veulent détruire eux-mêmes cette cité superbe par leur amour insatiable de l'or [...]. Leur immense avidité n'a aucune borne ». Solon pourrait écrire la même chose aujourd'hui ! Keynes considère que Solon est le premier d'une lignée de grands hommes d'État qui ont compris que l'intérêt de la société exigeait l'allègement du poids des dettes sur les travailleurs et les éléments actifs de la société : « Le sage qui le premier a dévalué la monnaie pour le bien des citoyens a été choisi de manière appropriée par la légende pour réprimander Crésus à cause de ses richesses accumulées. Solon représente le génie de l'Europe aussi définitivement que Midas les propensions thésaurisatrices de l'Asie²⁰. » Toute la question extraordinairement contemporaine du conflit entre l'entreprise et la finance, entre la production et la thésaurisation, entre l'industriel et le rentier, entre ceux qui font de l'argent en produisant et ceux qui en font en dormant, entre les pôles actif et passif de l'économie, qui court à travers toute l'œuvre de Keynes, prend ici la figure du conflit entre Solon et Midas.

Plus de deux siècles après Solon, Aristote, évoque lui aussi la figure de Midas pour rendre compte des ravages que l'amour irraisonné de l'argent peut provoquer²¹. Keynes admirait le Stagirite. Il écrit à Lytton Strachey, le 23 janvier 1906, à propos de l'*Éthique* du « superbe Aristote » : « On n'a jamais parlé de si bon sens – avant ou après. » Dans la décadence de l'empire athénien, Aristote considère que la corrosion de la société par l'argent a joué un rôle majeur, même si l'argent reste une invention utile, qui permet de faciliter les échanges. De son émergence, il donne une description saisiss-

20. JMK 28, p. 227.

21. Sur Aristote et l'argent, voir Berthoud (2004).

sante, reprise par Adam Smith, puis par Marx. Aristote expose de manière lumineuse les fonctions de l'argent, telles qu'elles continuent à être décrites jusqu'à ce jour dans les manuels : mesure de valeur, moyen d'échange, moyen de paiement et réserve de valeur. C'est cette dernière fonction qui ouvre la voie au désordre et à la perversion. Aristote oppose à l'économique, manière naturelle de subvenir à ses besoins, la chrématistique (de *chrêmata*, « l'argent », « la richesse »), qui est l'accumulation de richesse monétaire. Alors que la consommation est nécessairement limitée, il n'y a pas de limite à l'accumulation de richesses.

Invention dangereuse, l'argent porte en germe les pires excès lorsque, d'intermédiaire dans les échanges, il se transforme en finalité de l'activité humaine²². Il n'y a plus de limite à la quantité d'argent qu'une personne peut détenir. Le signe du succès, de la puissance, de la notoriété devient une somme d'argent. Aristote, généralement pondéré dans ses propos, condamne impitoyablement ceux qui se livrent à l'accumulation pour l'accumulation. Le commerce qui consiste à acheter pour vendre plus cher est une « profession qui roule tout entière sur l'argent, qui ne rêve qu'à lui, qui n'a ni d'autre élément ni d'autre fin, qui n'a point de terme où puisse s'arrêter la cupidité²³ ». Pire que le commerce, il y a le prêt à intérêt qui permet d'obtenir, d'une somme d'argent, une somme supérieure par le simple fait de s'en départir quelque temps. C'est là un gain contre-nature. Thomas d'Aquin reprendra les idées d'Aristote pour condamner l'intérêt, qu'il appelle l'usure, car l'intérêt est le prix du temps

22. L'argent est un intermédiaire et les marchands sont des intermédiaires. Ils sont dans l'intérêt, étymologiquement « entre les êtres ». Lorsque l'argent devient une fin et non plus un moyen, les marchands deviennent à leur tour la classe dominante, ayant comme fin de s'enrichir. Karl Polanyi (1944) a décrit magistralement cette évolution.

23. Keynes (1971), p. 32.

qui n'appartient qu'à Dieu. Le taux d'intérêt est le loyer de l'argent qui ne peut, par sa nature, être loué. Pour Keynes aussi, l'intérêt est le loyer de l'argent, alors que dans la vision classique, il récompense l'abstinence. Des thèses monétaires des penseurs scolastiques, il écrit que «cette doctrine [...] mérite d'être réhabilitée et considérée avec égards²⁴», car ils avaient compris que les intérêts des rentiers constituaient un frein pour l'entreprise.

On a souvent fait le parallèle entre le christianisme primitif et le communisme. Après avoir visité l'URSS durant son voyage de noces en 1925 – Lydia Lopokova, son épouse, était originaire de Russie, où ses parents vivaient toujours –, Keynes, par ailleurs très critique sur l'absence de liberté qu'il y constate, reconnaît au bolchevisme, qu'il décrit comme une combinaison de religion, d'idéalisme et de pragmatisme, une vertu : celle d'avoir déplacé l'amour de l'argent de la position centrale qu'il occupe dans le capitalisme. On peut se représenter les communistes soviétiques «sous les traits de premiers chrétiens qui, menés par Attila, disposeraient de la puissance logistique de la Sainte Inquisition et des missions jésuites pour imposer une économie conforme au Nouveau Testament²⁵». En Russie, les motifs d'ordre pécuniaire cessent d'être les principaux leviers de l'action sociale : «dans la Russie du futur, consacrer sa vie à amasser de l'argent ne constituera tout simplement pas, pour un jeune homme respectable, une voie d'accomplissement plus envisageable que le choix d'une carrière de *gentleman* cambrioleur, de faussaire ou d'escroc» (p. 41). Cela constitue «une extraordinaire nouveauté» (p. 42), alors que «le capitalisme moderne est absolument irréligieux ; dénué de solidarité interne, et sans beaucoup de civisme, ce n'est souvent qu'un simple agglo-

24. Keynes (1936), p. 346.

25. Keynes (1925), p. 37.

mérait de nantis et de démunis impatients de le devenir » (p. 50). En serait-il le témoin aujourd'hui, Keynes considérerait sans doute que le passage à la nouvelle Russie des oligarques constitue une tragique régression.

L'année du voyage des Keynes en URSS est aussi celle du retour à l'étalon-or en Angleterre, à la parité d'avant-guerre, retour contre lequel Keynes avait mené un combat acharné depuis le début des années vingt²⁶. Le système d'étalon-or, en vertu duquel les monnaies nationales sont définies par un poids fixe d'or et les soldes des balances de paiement réglés par des transferts du métal précieux, avait fini par s'imposer dans la plupart des pays du monde dans le dernier quart du XIX^e siècle. La Première Guerre mondiale entraîne la suspension de ce système, les États-Unis étant seuls en mesure de maintenir la parité entre leur monnaie nationale et l'or. Estimant que cet événement ouvre des perspectives intéressantes, l'or perdant « enfin son autorité despotique²⁷ », Keynes critique la tendance généralisée à thésauriser l'or, qui doit au contraire circuler et être utilisé, pour soutenir le cours du change et pour acheter à l'étranger. Les banquiers, dit-il, se conduisent comme des maharadjahs. À la manière des Hébreux fondant le veau d'or, on « devrait fondre la réserve d'or et en faire une statue représentant le caissier en chef, qu'on dresserait sur un socle suffisamment élevé pour ne plus pouvoir la descendre » (*ibid.*, p. 313-314). Il suffirait de jeter un regard sur la statue pour se rassurer sur la stabilité financière du pays. Si l'on demeurait tout de même inquiet, cela signifierait que la statue n'est pas assez grosse.

La commission Cunliffe mise sur pied en Grande-Bretagne en 1918, suivie par la conférence de Gênes regroupant 39 pays en 1922, propose le retour à l'étalon-or. Cela

26. Voir Dostaler (2005), chapitre 7.

27. Keynes (1914), p. 320.

entraîne une réévaluation de 7 % de la livre sterling, et donc la nécessité de baisser les salaires du même pourcentage pour maintenir la compétitivité britannique sur le marché mondial. L'étalon-or sacrifie le plein emploi et la stabilité des prix à celle du taux de change et lie le sort économique de la Grande-Bretagne à celui du pays qui, désormais, occupe le premier rang dans l'économie mondiale : les États-Unis. Keynes se bat avec acharnement contre la décision suicidaire qui sera finalement annoncée par le chancelier de l'Échiquier Winston Churchill, le 29 avril 1925. Comme il l'avait prévu, cet événement déclenche de graves troubles sociaux. Les mineurs de charbon refusant les baisses de salaire et l'augmentation des heures de travail qu'on veut leur imposer sont soumis à un *lock-out* qui provoque à son tour une grève générale le 3 mai 1926. Cette funeste décision fait partie, selon Keynes, des causes de la Seconde Guerre mondiale, au même titre que les clauses du Traité de Versailles imposant à l'Allemagne des paiements de réparation exagérés.

L'or, dit-il, est une « relique barbare²⁸ », un « fétiche²⁹ », un objet de superstition qui « jouit encore du prestige de son parfum et de sa couleur³⁰ ». Il lui consacre un chapitre dans son *Treatise on Money*, publié l'année suivante, et il se réfère à Freud :

Le Dr Freud rapporte que certaines raisons profondément enracinées dans notre subconscient veulent que l'or, et non point une autre matière, satisfasse des instincts puissants et serve de symbole. Ces propriétés magiques dont le clergé de l'ancienne Égypte dotait le métal jaune ne se sont jamais complètement évanouies. [...] Depuis quelques années, notre *auri sacra fames* a cherché à se draper dans les plis d'une res-

28. Keynes (1923), p. 198.

29. Keynes (1929), p. 776.

30. Keynes (1923), p. 190.

pectabilité aussi épaisse que la respectabilité la plus épaisse qu'on ait vue jusqu'ici, y compris dans les domaines du sexe et de la religion. Que cet accoutrement moralisateur ait d'abord joué le rôle d'une armure nécessaire à remporter la dure victoire sur le bimétallisme et qu'il ait été conservé par la suite en raison des vertus prophylactiques dont seul l'or, à en croire ses partisans, serait doté contre le danger des monnaies à cours forcé, ou que ce soit un déguisement sournois comme Freud nous en a fait connaître, point n'est besoin d'avoir la curiosité d'y regarder de si près³¹.

Keynes connaissait les liens que Freud avait établis entre l'érotisme anal et la propension à la thésaurisation, et l'identification inconsciente entre l'argent et l'excrément. Dans la *Théorie générale*, il fera un rapprochement entre argent et immondice, en comparant l'activité consistant « à creuser dans le sol des trous connus sous le nom de mines d'or » à celle où la Trésorerie serait « disposée à emplir de billets de banque des vieilles bouteilles, à les enfouir à des profondeurs convenables dans des mines désaffectées qui seraient ensuite comblées avec des détritiques urbains ». On pourrait ensuite « autoriser l'entreprise privée à extraire de nouveau les billets suivant les principes du laissez-faire³² ».

L'or, le veau d'or des Hébreux, Mammon – l'une des dénominations du démon – ont de tout temps exercé une fascination qui est tout simplement celle du mal. Dans une note au passage que nous venons de citer, Keynes renvoie le lecteur aux textes suivants : Freud (1908), Ferenczi (1914) et Jones (1916, 1919). Il cite en particulier ce remarquable passage d'Ernest Jones : « Si donc les idées de possession et de richesse s'attachent obstinément à l'idée de "monnaie" et d'or, il y a à cela des raisons psychologiques définies. Cette

31. Keynes (1930), vol. 2, p. 258-259.

32. Keynes (1936), p. 145.

attitude superstitieuse à l'égard d'une erreur économique consistant à confondre l'argent avec la richesse vaudra probablement à tous les pays, et plus particulièrement à l'Angleterre, plus d'un sacrifice après la guerre lorsqu'on voudra à tout prix revenir à l'étalon-or³³. »

La Grande-Bretagne sera finalement forcée d'abandonner l'étalon-or en 1931, au grand bonheur de Keynes, qui prédit que la « malédiction de Midas » s'abattra sur les rares États demeurés fidèles au veau d'or, au premier rang desquels la France et les États-Unis : « S'il en est bien ainsi, notre pays et tous ceux qui suivent notre exemple vont bénéficier de prix plus élevés. Mais aucun de nous ne pourra s'assurer d'avantage aux dépens des autres. Ainsi les inconvénients de la concurrence vont-ils se concentrer sur les pays demeurés fidèles à l'étalon-or. C'est sur eux que va s'abattre la malédiction de Midas³⁴. »

Dans le mythe de Midas nichent la pulsion de mort et l'érotisme anal. Midas révèle le caractère infantile et auto-phagique du capitalisme, le capitalisme qui dévore sa pro-

33. Jones (1916), p. 117-118.

34. Freud (1931a), p. 113. Keynes était un homme de paradoxes. Il s'enrichit par la spéculation qu'il condamnait par ailleurs. Dénonçant le fétichisme de l'or, il était fasciné par l'alchimie, comme Newton, qu'il admirait beaucoup et dont il avait acheté les manuscrits consacrés à cette question. En avril 1930, son ami Reginald McKenna, politicien et banquier, lui révèle, en l'enjoignant de respecter le plus grand secret, l'existence d'un nouveau procédé permettant de fabriquer de l'or en quantité illimitée pour 1 shilling l'once. On a trouvé dans les archives de Keynes, en 1979, une enveloppe cachetée contenant 19 pages manuscrites intitulées « New Process ». Disant n'avoir rien compris au procédé en question, Keynes semblait tout de même manifester une certaine fascination pour une découverte qui mettrait définitivement fin au règne de la « relique barbare » et permettrait de régler la dette de la Grande-Bretagne envers les États-Unis, comme de mettre fin au problème des réparations allemandes, et grâce à laquelle Londres pourrait de nouveau arracher le *leadership* financier mondial à New York. « Ce sera un merveilleux dernier chapitre à la longue histoire de la domination de l'or sur nos esprits avides » : Freud (1930b), p. 164.

duction : plus le temps passe, plus il produit de déchets et les dévore, et l'industrie des déchets et de la pollution devient l'industrie majeure. Midas, c'est aussi le diable, qui est un autre nom de la pulsion de mort. Baudelaire, dans les *Fleurs du Mal*, débusque ainsi le Malin :

Hermès inconnu qui m'assistes
Et qui toujours m'intimidas,
Tu me rends l'égal de Midas,
Le plus triste des alchimistes.

(« Alchimie de la douleur »)

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste
Qui berce longuement notre esprit enchanté,
Et le riche métal de notre volonté
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

(« Au lecteur »)

Le diable est l'héritier du « Fourbe », Hermès Trismégiste (« le trois fois grand »), dieu des voyageurs, des voleurs, des menteurs et des marchands, le diable dont Brown relève « le caractère anal persistant³⁵ ». Hermès devient « Satan Trismégiste » sous la plume du grand poète français, qui a écrit : « Le plus beau tour que nous joue le diable, c'est de nous persuader qu'il n'existe pas. » De très nombreux écrits de Luther, dont plusieurs sont cités et commentés dans le chapitre 14 (« L'ère protestante ») du livre de Brown, font référence au prince de ce monde, promoteur de la civilisation – et véritable esprit du capitalisme. Parmi d'autres perversions, la spéculation est une invention du diable : « L'argent est le verbe du diable, au moyen duquel il crée toute chose, à la manière dont Dieu a créé par le moyen du

35. Brown (1959), p. 259.

verbe véritable» (p. 276). Condamnant la vente des indulgences, Luther écrit que : «Le diable a créé un marché des âmes» (p. 285). Le pape est pour lui l'incarnation du démon, dont les paroles «sont des mensonges, c'est-à-dire des vents qui sont transformés en pièces de monnaie» (p. 286). D'après Brown, «du point de vue psychanalytique, si le diable est la mort et le capitalisme le diable, alors l'alliance du protestantisme avec le capitalisme implique son complet asservissement à l'instinct de mort» (p. 279).

Comment concilier la vision «satanique» de Luther avec l'esprit du capitalisme de Max Weber, où l'accumulation des richesses est un signe de l'élection divine? Cela peut paraître difficile, quand on se souvient que Luther condamna fermement le prêt à intérêt. Mais le travail, la vocation, le métier, le refus de la contemplation et la nécessité d'agir, bref l'esprit du capitalisme existent chez Luther. Et son acceptation du corps, de la matière, du monde avec tout ce qu'il contient d'excrémentiel et d'infâme démontre qu'il nous faut nous résigner à notre condition souffrante et laborieuse, qu'il est vain de vouloir s'élever au-dessus du corps, ce corps qui porte le fardeau de la souffrance et du travail. Alors le diable lui-même et tout ce qui dépend de lui «servira de fumier pour ma vigne bien-aimée», dit Luther (p. 282). Le monde est celui du diable, mais notre travail, notre labeur, permet d'utiliser notre condition d'esclaves du démon pour nous affranchir : «La conception luthérienne de la domination de la mort dans la vie est corrélative à l'espoir eschatologique de la transformation de la vie sur la terre et de la transformation du corps humain, la résurrection du corps sous une forme délivrée, comme dit Luther, de la mort et de l'ordure» (p. 290). C'est encore le détournement de la pulsion de mort et l'utilisation de l'énergie du diable qui fait la civilisation et donne des appâts aux objets répugnants, comme l'écrit Baudelaire dans l'admirable adresse au lecteur qui ouvre *Les Fleurs du mal*:

C'est le diable qui tient les fils qui nous remuent !
Aux objets répugnants nous trouvons des appâts ;
Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

L'ARGENT OU L'ART COMME ASSURANCE
CONTRE LA MORT ?

Même si l'or est destitué, le problème de l'argent, de l'amour de l'argent, demeure entier. S'il est un désir morbide, pourquoi ce désir ? Keynes, comme Freud, relie la libido et la sublimation. La civilisation progresse, entre autres, parce que les êtres humains subliment leurs pulsions dans le travail, et pour certains dans des œuvres littéraires et artistiques. Tous n'ont pas de capacités scientifiques ou de talents artistiques. C'est le cas, en particulier, des hommes d'affaires, êtres, la plupart du temps, dotés d'une énergie considérable. Mais ils n'ont pas les capacités morales et intellectuelles suffisantes pour s'élever au-dessus des pulsions primaires et cherchent l'argent plutôt que l'amour, la beauté et la vérité :

À moins qu'ils aient la chance d'être des hommes de science ou des artistes, ils se replient sur le grand substitut, sur l'ersatz par excellence, sur le baume pour ceux qui, en fait, ne veulent rien du tout – l'argent. [...] Clissold et son frère Dickson, le spécialiste en publicité, virevoltent un peu partout, à la recherche d'un ancrage pour leur forte libido. Sans succès. Ils aimeraient tellement être des apôtres. Mais ils ne le peuvent pas. Ils restent des hommes d'affaires³⁶.

36. Keynes (1927), p. 319-320.

Il faut accepter cette réalité, d'autant plus que la libido peut s'exprimer, chez certains, par des penchants beaucoup plus dangereux, des pulsions agressives et sadiques qui poussent les uns à transformer les autres en objets, à les utiliser, à les humilier, à les blesser et à les tuer, comme disait Freud. La poursuite de l'argent est un moyen de canaliser ces pulsions :

La possibilité de gagner de l'argent et de constituer une fortune peut canaliser certains penchants dangereux de la nature humaine dans une voie où ils sont relativement inoffensifs. Faute de pouvoir se satisfaire de cette façon, ces penchants pourraient trouver une issue dans la cruauté, dans la poursuite effrénée du pouvoir personnel et de l'autorité et dans les autres formes de l'ambition personnelle. Il vaut mieux que l'homme exerce son despotisme sur son compte en banque que sur ses concitoyens³⁷.

La quête d'argent comme substitut aux pulsions sadiques rejoint le caractère irrationnel et pathologique de la thésaurisation, de la pulsion à l'accumulation de l'argent, « une passion morbide plutôt répugnante, une de ces inclinations à moitié criminelles, à moitié pathologiques, dont on confie le soin en frissonnant aux spécialistes des maladies mentales³⁸ », et qui sert à conjurer la peur de la mort. Le capitalisme, forme de société qui n'a pas su traiter la question de la mort, ne peut survivre que dans l'accumulation : « De même que l'homme valide chasse la pensée de la mort, c'est le dynamisme des pionniers qui leur fait oublier l'idée de la ruine finale qui les attend souvent³⁹. »

37. Keynes (1936), p. 367-368.

38. Keynes (1930a), p. 115.

39. Keynes (1936), p. 174.

Curieuse espèce que l'humanité, qui a découvert la mort et, ne voulant mourir, est incapable de vivre. La négation de la vie est le refoulement. Oublier le présent, ne vivre que pour le futur ou le passé, établir l'empire de la mort sur la vie tout en refusant de vieillir dans un combat dérisoire, particulièrement exacerbé aujourd'hui. Les récents développements de la génétique moléculaire en sont aussi le signe. Et si des manipulations d'ADN (à travers les gènes appelés « gardiens du génome ») permettaient de repousser aux calendes grecques le moment fatal? Mais tandis que l'homme d'affaires ou le « thésauriseur » croit accéder à une immortalité illusoire en mourant sur son tas d'or, l'artiste peut prétendre à cette immortalité. Son œuvre est une assurance contre la mort disait déjà Horace, en 22 av. J.-C., dans le livre III de ses *Odes* :

J'ai achevé un monument plus durable que le bronze, plus haut que la décrépitude des royales pyramides, et que ne saurait détruire ni la pluie rongeuse, ni l'Aquilon emporté, ni la chaîne innombrable des ans, ni la fuite des âges. Je ne mourrai pas tout entier, et une bonne partie de mon être sera soustraite à Libitine⁴⁰.

Mais la mort est-elle vaincue par les pyramides construites au prix de milliers de vies sacrifiées à cette œuvre morte et immortelle?

Keynes, qui place les artistes au sommet de l'humanité, bien au-dessus des hommes d'affaires, aurait approuvé Horace, qu'il a peut-être lu : « J'estime que l'homme de science devrait occuper une position intermédiaire en ce monde. Il est clair qu'il utilise son temps bien mieux que ne

40. Horace, *Odes*, III, 30, 1-6; trad. Fr. Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1997. Libitine est la déesse romaine des funérailles.

le fait l'homme d'affaires. [...] Mais n'est-il pas aussi probable que l'artiste de talent se situe par rapport à l'homme de science comme l'homme de science par rapport au courtier en valeurs⁴¹ ? » Conscient de son intelligence scientifique et politique, il déplorait néanmoins son absence de talents artistiques, ce qui ne l'a pourtant pas empêché de faire quelques excursions dans le domaine de la réflexion esthétique⁴².

CONFITURE ET LIQUIDITÉ

Oublions l'artiste et son œuvre éternelle qui ne l'a pas retenu de retourner, lui, au néant. S'il n'est pas sûr que les artistes survivent, les hommes d'argent, c'est certain, meurent. L'argent est un « procédé subtil permettant de relier le présent au futur⁴³ », et les intérêts composés, la dynamique même du capital, l'argent qui fait des petits, un moyen de refuser de vivre :

L'homme « intentionnel » tente toujours d'assurer à ses actions une immortalité factice et illusoire en projetant dans l'avenir l'intérêt qu'il leur porte. Il n'aime pas son chat, mais les petits de son chat ; à vrai dire, non pas les petits de son chat, mais les petits de ses petits, et ainsi de suite jusqu'à l'extinction de la gente féline. La confiture n'est pour lui de la confiture que s'il envisage d'en faire demain, jamais le jour même. Ainsi, en remettant sans cesse à plus tard, s'efforce-t-il d'assurer de l'immortalité à l'acte de la faire bouillir⁴⁴.

41. Keynes (1909), p. 1.

42. Voir Dostaler (2005), chapitre 8.

43. Keynes (1936), p. 295.

44. Keynes (1930a), p. 115.

Norman Brown rapproche la critique de l'intentionnalité de Keynes des thèses de Nietzsche pour qui « la fuite devant la mort est sous-jacente, tant dans la religion de l'immortalité que dans l'institution économique de la propriété héréditaire⁴⁵ ». Zarathoustra disait, comme l'homme intentionnel de Keynes : « Je veux des héritiers, ainsi parle tout ce qui souffre, je veux des enfants, *moi-même* je ne me veux⁴⁶. »

L'accumulation d'argent, la thésaurisation et l'avarice sont liées au report de la consommation dans le futur, à l'abstinence, au refus de la jouissance. L'économie rejoint ici le puritanisme et la morale victorienne contre lesquels Keynes et ses amis de Bloomsbury menaient le combat depuis le début du siècle. Keynes associe d'ailleurs au puritanisme la valorisation de l'épargne :

Ainsi, ce système remarquable reposait pour se développer sur une double supercherie. [...] Le devoir d'« épargner » représenta bientôt les neuf dixièmes de la vertu, et l'agrandissement du gâteau l'objet de la vraie religion. Autour de la non-consommation du gâteau s'épanouirent tous les instincts d'un puritanisme qui, en d'autres temps, s'était retiré du monde et avait négligé aussi bien l'art de produire que celui de se distraire⁴⁷.

L'esprit de Midas, qui habite le rentier et l'avare, les empêche de vivre et menace la société à laquelle il refuse la circulation de son argent. Le thésauriseur pervertit tous les échanges dans la communauté des hommes. Il est le trou noir qui engloutit les énergies détournées du plaisir et toutes celles qui sont liées à la pulsion de mort. Ici Keynes est proche d'un penseur qu'il n'aime guère, Marx, hostile, comme

45. Brown (1959), p. 139.

46. Nietzsche (1883-1885), p. 412.

47. Keynes (1919), p. 32-33.

lui, au thésauriseur, mais plus indulgent, comme lui encore, envers l'entrepreneur capitaliste :

Notre thésauriseur apparaît comme le martyr de la valeur d'échange, saint ascète juché sur sa colonne de métal. Il n'a d'intérêt que pour la richesse sous sa forme sociale, et c'est pourquoi dans la terre il la met hors d'atteinte de la société. Il veut la marchandise sous la forme qui la rend constamment apte à la circulation, et c'est pourquoi il la retire de la circulation. Il rêve de valeur d'échange, et c'est pourquoi il ne fait pas d'échange. La forme fluide de la richesse et sa forme pétrifiée, élixir de vie et pierre philosophale, s'entremêlent dans la fantasmagorie d'une folle alchimie. Dans sa soif de jouissance chimérique et sans bornes, il renonce à toute jouissance. Pour vouloir satisfaire tous les besoins sociaux, c'est à peine s'il satisfait ses besoins de première nécessité. En retenant la richesse sous la réalité corporelle de métal, il la volatilise en une pure chimère⁴⁸.

Certes le « thésauriseur » n'est pas l'entrepreneur. Pour Keynes, comme pour Schumpeter, la plupart des entrepreneurs, en tout cas ceux qui réussissent le mieux, ne font pas partie de la classe des gens normaux. Ce sont des « individus de tempérament sanguin et d'esprit constructif qui s'embarqu[ent] dans les affaires pour occuper leur existence sans chercher réellement à s'appuyer sur un calcul précis de profit escompté⁴⁹ », des individus un peu excentriques qui satisfont leur « besoin inné d'activité » en effaçant souvent le calcul rationnel « devant les impulsions dues au caprice, au sentiment ou à la chance » (p. 175). Ils sont mus par des « esprits

48. Marx (1859), p. 98. Sur les rapports, théoriques mais aussi psychologiques, de Marx à l'argent, voir Gardaz (1987) qui mobilise lui aussi les thèmes freudiens de pulsion de mort et d'érotisme anal. Sur les rapports entre Freud et Marx, voir aussi Goux (1973).

49. Keynes (1936), p. 162.

animaux⁵⁰ » : « Lorsqu'on évalue les perspectives de l'investissement, il faut donc tenir compte des nerfs et des humeurs, des digestions même et des réactions au climat des personnes dont l'activité spontanée les gouverne en grande partie » (p. 173-174). Mais à côté de ces aventuriers, de Sinbad le marin marchand de Bassora ou de Drake prospecteur de pétrole, se trouvent les autres, la majorité, pour qui le futur n'est qu'angoisse. Ceux-là veulent absolument « rester liquides », comme on dit en Bourse, jouer sans prendre de risques, et surtout pouvoir sortir du jeu à tout moment.

Quelle terrible angoisse habite le thésauriseur ! À travers la préférence pour la liquidité, Keynes fait le lien entre l'angoisse, la pulsion de mort et le taux d'intérêt. La préférence pour la liquidité traduit notre peur de l'avenir et de l'incertain, de la précarité de toute chose : « La possession d'argent liquide apaise notre inquiétude ; et celle-ci se mesure à la prime que nous exigeons pour nous séparer de cet argent⁵¹. » Cette prime est le taux d'intérêt, véritable indice de la peur. Angoisse et incertitude radicale sont toujours tapies sous la conscience : « De nouvelles peurs et de nouveaux espoirs prennent sans délai le contrôle du comportement humain [...]. Les obscures terreurs et les espoirs, tout aussi confus et déraisonnables, ne s'évanouissent jamais tout à fait, ils sont, en quelque sorte, toujours tapies sous la surface » (p. 250-251). L'argent est la baguette magique qui chasse ces terreurs et entretient ces espoirs. Avec notre bouclier d'or nous pouvons avancer dans la vie menaçante, et que de temps allons-nous consacrer à construire ce bouclier d'or !

50. Dans la traduction de Jean de Largentaye, *animal spirits* devient « dynamisme naturel » (1936, p. 173).

51. Keynes (1937), p. 252.

Notre désir de posséder de la monnaie en tant que réserve de richesse, qui a des fondements en partie raisonnables et en partie instinctifs, constitue un baromètre de la méfiance que nous éprouvons envers nos propres conjectures et conventions touchant l'avenir. Ce sentiment à l'égard de la monnaie est lui-même conventionnel et instinctif, mais il opère en quelque sorte à un niveau de conscience plus profond. Il devient le guide de notre conduite à partir du moment où les conventions les plus élaborées, qui sont aussi les plus précaires, se sont affaiblies⁵².

Est-il besoin de préciser que Keynes s'attaque ici encore à l'économie classique⁵³? Celle-ci prétend que le taux d'intérêt est la récompense de l'abstinence. Il serait fixé par la rencontre de l'offre et de la demande de capital, découlant des préférences intertemporelles des agents et de la productivité du capital. Keynes affirme qu'il mesure la renonciation à la liquidité. Il n'a aucune valeur objective ou naturelle: «Phénomène hautement psychologique, il doit nécessairement dépendre de nos attentes quant au taux d'intérêt futur⁵⁴.» Il reste un fantasme mesurant une angoisse collective autant qu'individuelle. La psychologie des foules est au cœur du phénomène de l'intérêt, comme de tous les phénomènes économiques.

LA THÉORIE DU MARCHÉ-FOULE

La psychologie des foules apparaît dans le chapitre 12 de la *Théorie générale*, consacré aux anticipations à long terme

52. Keynes (1937), p. 252.

53. Après la publication de la *Théorie générale*, alors que des commentateurs cherchaient à montrer la parenté entre les théories classique et keynésienne de l'intérêt, Keynes a consacré plusieurs articles à montrer au contraire le gouffre entre sa conception et celle des classiques.

54. Keynes (1935), p. 212.

et à la spéculation. Faisant appel aux ressorts de l'inconscient, ce chapitre est le plus prophétique du livre: il décrit le monde actuel où triomphent la finance et la spéculation. Keynes y met en garde contre «le risque d'une prédominance de la spéculation» qui «tend à grandir à mesure que l'organisation des marchés financiers progresse»⁵⁵. Sa lecture, au moment où le monde est plongé dans une crise financière sans précédent, est saisissante.

Pour Freud, nous l'avons vu, il n'y a pas d'opposition entre la psychologie individuelle et la psychologie des masses: «la psychologie individuelle est aussi, d'emblée, psychologie sociale»⁵⁶. Si tous les individus se comportent comme Midas, avec une soif inextinguible d'argent, la société court à sa perte. L'homothétie entre comportement individuel et collectif ne pose guère plus de problème à Keynes, car la vie collective possède une psychologie, «la psychologie d'une société faite d'individus qui, tous, cherchent mutuellement à s'imiter»⁵⁷. La psychologie de masse est celle d'«un grand nombre d'individus ignorants»⁵⁸, impuissants comme les hommes le sont face à leur inconscient⁵⁹.

Dans *Psychologie des masses et analyse du moi*, Freud évoque deux comportements, le mimétisme et la contagion, que

55. Keynes (1936), p. 170-171.

56. Freud (1921), p. 5.

57. Keynes (1937), p. 250.

58. Keynes (1936), p. 166.

59. La société est bien sûr une entité plus globale et plus complexe que la foule ou la masse. Une société donnée peut être composée de plusieurs masses, de nature différente. Freud distingue ainsi les masses spontanées, sans meneurs, des masses organisées, qu'il appelle aussi artificielles, avec meneurs, comme par exemple l'armée et l'Église. Il ne faut pas confondre psychologie des masses et psychologie des nations, cette dernière notion, qu'on trouve par exemple chez Jung, n'existant pas pour Freud. Jung a ainsi été amené à distinguer entre l'inconscient collectif aryen et l'inconscient collectif juif, le premier étant supérieur au second.

l'on retrouve au cœur des phénomènes boursiers. Dans une phrase magnifique de *Totem et tabou*, il décrit l'homme comme un être contagieux : « L'homme qui a transgressé un tabou devient lui-même tabou, parce qu'il a la dangereuse aptitude à en tenter d'autres pour qu'ils suivent son exemple. [...] Il est donc réellement contagieux⁶⁰. » Avec cet « homme contagieux » apparaît une vision du marché opposée à celle des économistes classiques, formalisée par Walras et ses successeurs⁶¹, pour qui le marché est le lieu de rencontre propre à l'*homo oeconomicus*, atome doté de préférences fixes d'où émergent des courbes d'offre et de demande. Le marché keynésien est un objet collectif en soi. Il ne résulte pas de l'interaction entre des individus autonomes. Il est la foule, aveugle, moutonnaire, ignorante, stupide, sujette à la panique et sensible à tous les mouvements qu'elle-même provoque, à toutes les folles rumeurs. Encore une fois, la crise financière actuelle et les soubresauts de la Bourse qu'elle provoque illustrent merveilleusement cette vision.

Pour caractériser ce « marché-foule », Keynes invente un concours de beauté, qui décrit un système perpétuellement mouvant, sans équilibre, où chacun cherche « à découvrir ce que l'opinion moyenne croit être l'opinion moyenne⁶² ». Imaginons un concours dans lequel il s'agit de choisir, parmi cent photographies, les six plus jolis visages. Le gagnant est celui dont le choix se rapproche le plus de la moyenne de tous les autres choix des participants. Ce qui importe est de deviner ce que les autres vont penser, les plus habiles à ce jeu devinant au troisième ou au quatrième degré de prévisions réciproques : je sais ce que les autres vont faire ; mais les autres savent ce que les autres et moi feront ; donc je sais

60. Freud (1913), p. 235.

61. Voir Maris (1995).

62. Keynes (1936), p. 168.

sachant ce que les autres savent sachant ce que je sais, etc., à l'infini. Jeu *spéculaire*, jeu de miroirs, *spéculation*. Face à l'incertitude radicale, celle de l'homme aveugle, face au destin, immergé dans la foule, il ne nous reste qu'un expédient : « Conscients du peu de valeur de notre propre jugement individuel, nous veillons à l'aligner sur le jugement de tous les autres, sans doute mieux informés. Cela signifie que nous cherchons à nous conformer à l'attitude de la majorité, ou de la moyenne⁶³. » Ainsi se fixe le prix d'une action sur un marché boursier, ou encore le taux d'intérêt, en cherchant à deviner la direction d'une foule alors que nous sommes nous-mêmes égarés au milieu d'elle.

La foule de Freud et de Keynes est un enfant, égaré, apeuré, perdant toute raison, capable de se suicider dans une secte, de lyncher ou de faire tomber une bastille, et qui ne demande qu'un maître ou un leader : « Il est manifestement dangereux de se mettre en contradiction avec elle [la masse], et l'on est en sécurité lorsqu'on suit l'exemple qui s'offre partout à la ronde, donc éventuellement même lorsqu'on "hurle avec les loups"⁶⁴. » Pour Keynes aussi, l'individu abandonne son idéal du moi contre l'idéal de la foule. Il vaut mieux avoir tort avec la foule que raison contre elle : « La sagesse universelle enseigne qu'il est préférable pour sa réputation d'échouer avec les conventions que de réussir contre elles⁶⁵. » Dans la meute, il faut hurler avec les loups. Lieu de l'opinion moyenne, du mimétisme et des mécanismes autoréférentiels, tel est le marché boursier, le « marché-foule ».

Le capitalisme a évidemment besoin pour fonctionner de guides, de signaux, de repères. La plupart des économistes

63. Keynes (1937), p. 250.

64. Freud (1921), p. 23.

65. Keynes (1936), p. 170.

prétendent que les prix sont les guides de l'action⁶⁶. Keynes pense que le marché est aveugle. Il ne voit rien, il ne prévoit rien. À quoi se raccroche la foule, la masse, fuyant l'angoisse et la mort dans l'incertitude radicale de son avenir? À l'opinion, à la foule elle-même certes, dans un processus mimétique et autoréférentiel, mais aussi – c'est sa seule lueur – à l'idée que l'état des choses va à peu près se perpétuer. Que demain le soleil se lèvera. Qu'il y aura encore de la croissance. Que le taux de croissance ou le taux d'intérêt d'aujourd'hui seront à peu près le taux de croissance de demain, que les choses vont continuer, bref que le temps n'existe pas. Voilà ce qu'exprime un concept mis en avant par Keynes, toujours dans ce fameux chapitre 12, la « convention » : « Cette convention consiste essentiellement – encore que, bien entendu, elle ne joue pas toujours sous une forme aussi simple – dans l'hypothèse que l'état actuel des affaires continuera indéfiniment à moins qu'on ait des raisons définies d'attendre un changement⁶⁷. » Face à l'incertitude radicale, les spéculateurs et les hommes d'affaires sont forcés d'adopter la seule attitude possible : faire comme si le passé se répétait, comme si l'« état des affaires » allait se perpétuer. Mais ne retrouvons-nous point là l'attitude de refus du futur?

Dans un phénomène de foule, dès lors qu'il y a unanimité des choix, les prévisions s'autoréalisent. Ainsi du taux d'intérêt : « sa valeur effective dépend dans une large mesure de sa valeur future telle que l'opinion dominante estime qu'on la prévoit. Un taux d'intérêt *quelconque* que l'on accepte avec une foi suffisante en ses *chances* de durer *durera* effective-

66. Hayek est sans doute celui qui a développé avec le plus de cohérence cette vision et ce qu'elle implique, la non-intervention dans une société décrite comme un « ordre spontané ». Voir Dostaler (2001).

67. Keynes (1936), p. 164. Cette approche a donné naissance, en France, à « l'économie des conventions », qui s'est penchée entre autres sur les rapports entre mimétisme et marchés financiers. Voir Orléan (1994) et (1999).

ment» (p. 212). Mais un phénomène de foule n'est qu'un phénomène d'ignorance généralisée. L'évaluation conventionnelle des marchés est une pseudo-certitude issue de l'interaction entre une masse d'ignorants. Voilà pourquoi gagner en Bourse signifie anticiper le changement de convention. Il est payant pour «les plus malins d'anticiper la psychologie de la foule plutôt que la tendance réelle des événements et de singer préventivement la déraison⁶⁸». Ainsi le taux d'intérêt, ce phénomène hautement psychologique, déterminé par sa valeur future et la psychologie de masse, est-il un phénomène conventionnel et autoréférent. Il dépend du rapport psychologique au temps des individus, du taux d'intérêt futur. Mais le taux futur dépend de la convention. Or la convention repose sur la répétition du présent, c'est-à-dire l'abolition du temps.

Comme l'enfant, la foule abolit le temps. Elle a besoin d'être dominée par une autorité «que l'on puisse admirer, devant laquelle on s'incline, par laquelle on est dominé et même éventuellement maltraité⁶⁹». Quelle autorité peut rassurer le spéculateur face au destin? Une figure du père, un chef d'État, un président de Banque centrale par exemple, parlant de la confiance, de la stabilité du présent (s'il est bon), assurant que demain ne sera pas un autre jour mais le même, paisible, ou un autre meilleur, et que cette paix que l'on sent très provisoire va durer: c'est la convention de stabilité, la «confiance» dont parlent les hommes d'État, la confiance au cœur de la monnaie «fiduciaire».

La convention peut être reliée à la pulsion de mort: «Les manifestations d'une contrainte de répétition, que nous

68. Keynes (1930), vol. 6, p. 323.

69. Freud (1939), p. 207. Sur le thème du pouvoir en économie, en référence à Freud, voir Dupuy et Maris (1996). L'État n'est évidemment pas seulement un lieu d'autorité et de répression.

avons décrites dans les activités précoces de la vie d'âme infantine ainsi que dans les expériences vécues de la cure psychanalytique, font voir à un haut degré le caractère pulsionnel et [...] démoniaque⁷⁰.» Nous avons vu à quoi renvoie le qualificatif «démoniaque» chez Freud, qui est encore plus précis lorsqu'il s'interroge sur la nature de la relation entre le pulsionnel et la compulsion de répétition : «une pulsion serait une poussée inhérente à l'organique doué de vie en vue de la réinstauration d'un état antérieur [...] ou, si l'on veut, la manifestation de l'inertie dans la vie organique» (p. 308)⁷¹. Soulignant que «la thèse des pulsions d'autoconservation, pulsions que nous attribuons à tout être vivant, s'oppose singulièrement à la présupposition selon laquelle la totalité de la vie pulsionnelle sert à faire venir la mort» (p. 311), Freud ajoute toutefois que «même ces gardiens de la mort ont été à l'origine des acolytes de la mort. D'où ce paradoxe que l'organisme se rebelle de toute son énergie contre des actions (dangers) qui pourraient l'aider à atteindre son but de vie par un chemin court» (*ibid.*).

Chaque organisme choisit sa voie, sa lenteur, son détour. Il se raidit contre des phénomènes extérieurs qui pourraient lui permettre d'atteindre «son but de vie par un chemin court (un court-circuit pour ainsi dire)», mais un tel comportement ne relève en rien de l'intelligence ou de la raison, mais de la pulsion. L'éternel retour du même (la compulsion de répétition) est le moyen utilisé par les moines pour abolir le temps et accepter la vie contemplative ; c'est aussi le

70. Freud (1920), p. 306.

71. Freud donne à la suite de ce passage deux exemples de la vie animale «qui semblent confirmer la conditionnalité historique des pulsions» (p. 308) : les poissons et les oiseaux migrateurs. Il connaissait le long périple que font les saumons pour revenir du milieu de l'océan à leur rivière d'origine, ou celui des oies blanches qui, au printemps, parcourent en vol des milliers de kilomètres, du Sud aux terres arctiques, pour rejoindre leur lieu de nidification.

moyen pour les philosophes d'accepter la mort dans la vie, autrement dit d'accepter la vie. On peut alors penser que la lutte effrénée contre la mort menée par le capitalisme n'est que le moyen d'accélérer la disparition de l'espèce. La substitution de l'accumulation à la lutte pour la subsistance ne serait qu'une ruse de la raison. En croyant aller plus tard vers le néant, on s'y précipiterait en réalité plus rapidement.

L'ARGENT BOUC ÉMISSAIRE

Ainsi l'homme est un animal qui peut devenir contagieux : « Les interdits sont nécessaires parce que certaines personnes et choses ont en propre une force dangereuse qui se transfère, par contact avec l'objet ainsi chargé, presque comme une contagion⁷². » Cette contagion se manifeste dans le narcissisme des petites différences, la compétition, la concurrence. Dans certaines circonstances, dont le XX^e siècle a eu plus que sa part, l'être humain se dévoile même comme une « bête sauvage, à qui est étrangère l'idée de ménager sa propre espèce⁷³ ». « Par suite de cette hostilité primaire des hommes les uns envers les autres, la société de la culture est constamment menacée de désagrégation » (*ibid.*). Il faut donc sans cesse souder les hommes. L'excitation du narcissisme des petites différences – l'appel à la haine de l'autre, la recherche de boucs émissaires – est un bon moyen. Le travail aussi est un mode de fusion et d'interdépendance, et la division du travail – dont le corollaire est la complexité des marchés – réalise cette interdépendance. L'accumulation d'argent est le corollaire de l'amplification de la division du travail et du marché.

72. Freud (1913), p. 223.

73. Freud (1930), p. 54.

L'argent joue un rôle essentiel comme canaliseur de la violence des hommes⁷⁴. Le mimétisme, à l'œuvre dans le narcissisme des petites différences, relève d'un manque d'être qui pousse l'homme à chercher en autrui les réponses à ses manques. Envieux, imitateur et fondamentalement violent, il est conduit à refonder éternellement la société pacifique par le meurtre collectif du bouc émissaire. Ce meurtre ré-institue la société à nouveau apaisée. Le bouc émissaire est un objet sur lequel convergent toutes les passions et les désirs. Il peut être un homme lynché, un peuple exterminé. Il peut être aussi plus quotidiennement un substitut et un objet unanimement désiré, l'or, la monnaie, qui peut se substituer à la victime de chair. La monnaie agit comme un leurre qui canalise tous les désirs et les pulsions de violence. Accumuler pour accumuler permet de repousser aussi longtemps que l'on veut le moment de consommer (de détruire) et de tuer. Dans cette course mimétique vers le bouc émissaire entrent la compétition et la concurrence, le fait de demander et de courir ensemble.

Cette théorie de l'argent bouc émissaire nous fournit une interprétation du mouvement perpétuel A-M-A' (argent-marchandise-plus d'argent) formulé par Marx, repris par Keynes dans ses premières ébauches de la *Théorie générale*, mais déjà pressenti par Aristote, comme le premier l'a du reste reconnu⁷⁵. Je désire les objets d'autrui. Je désire autrui d'ailleurs, tout simplement, et sans doute pas pour son bien. La monnaie, cet équivalent absolu de toute richesse et de tout objet, me permet de détourner vers elle ce désir *a priori* violent. Valorisant tout, elle est en soi sans valeur, avec ce merveilleux pouvoir de croître indéfiniment.

74. Voir Aglietta et Orléan (1982).

75. Il le décrit comme le « grand penseur qui a analysé le premier la forme valeur, ainsi que tant d'autres formes, soit de la pensée, soit de la société, soit de la nature » : Marx (1867), t. 1, p. 59.

Elle me permet de m'enrichir, sans que d'autres s'appauvrissent. C'est même tout le sens de l'économie capitaliste: la taille du gâteau augmente sans cesse, et cet accroissement retarde les moments de partage brutal, où l'on pille, capture, razzie ce qui appartient aux autres. La rivalité entre les acteurs marchands trouve à se réguler au travers de l'élection d'un signe unanimement reconnu par tous comme représentant la richesse sociale. L'argent joue ce rôle, pour le plus grand bien des boucs émissaires de chair et d'os.

Les anthropologues remarquent qu'on ne sacrifie jamais un animal sauvage, mais toujours un animal domestique: mouton, chèvre, poulet, buffle, cheval, porc, rarement un chien. Il n'y a pas de sacrifice chez les chasseurs-cueilleurs. Celui-ci apparaît lorsque la vie est domestiquée, sélectionnée, contrôlée et reproduite par les hommes, lesquels paraissent conscients d'avoir capté une part du domaine divin. Marcel Hénaff, par exemple (2002), lie l'émergence du phénomène sacrificiel à l'apparition d'une maîtrise technique sur le monde par la domestication. Est alors capté le pouvoir même de reproduire la vie, la capacité d'accroître la quantité de vivants disponibles. Par le sacrifice, on fait accepter aux dieux ce pouvoir, on montre qu'on y renonce symboliquement, on leur restitue un contrôle ultime sur la nature. Le sacrifice rétablit l'équilibre entre cosmos et terre, la relation entre le monde donné et le monde transformé. Il restitue ce qui a été conquis sur le monde naturel, met ou remet en place l'ordre des choses. Il participe de la régulation nature/culture et répond au désenchantement du monde. Les fonctions multiples du sacrifice ont été prises en charge par les savoirs rationnels et les techniques de transformation. Avec lui les hommes n'ont plus à s'excuser. On sacrifie du bétail: *pecunia*. On sacrifie de l'argent. On paye. Qu'est-ce que le sacrifice de l'argent, sinon sa destruction perpétuellement dépassée pour recommencer à l'infini l'accumulation,

pour rétablir l'équilibre social toujours remis en cause et dépassé? Le travail soude les hommes dans l'accumulation, la dépense les soude dans la destruction. Mais, de temps en temps, le leurre de l'argent apparaît pour ce qu'il est: un leurre sur la chair et le sang, sur la violence. Et la violence charnelle, et non virtuelle, renaît.

Les thèses de Georges Bataille sur la guerre et la dépense somptuaire prennent ici tout leur sens⁷⁶. Lecteur de Freud, Bataille, qui s'est intéressé à toutes les disciplines pour cerner des notions comme l'érotisme, la violence, la transgression et le sacré, le fut aussi de Keynes. Après avoir publié, en 1933, dans *La Critique sociale*, «La notion de dépense», il a consacré beaucoup de temps et d'énergie à la rédaction de ce qu'il décrit lui-même comme «un ouvrage d'économie politique», dans lequel il cherche à «mieux donner généralement les raisons qui rendent compte du mystère des bouteilles de Keynes, prolongeant les détours épuisants de l'exubérance à travers la manducation, la mort, la reproduction sexuée⁷⁷». Les bouteilles de Keynes, rappelons-le, sont celles qu'on remplit de billets de banque pour les enfouir dans un champ d'ordures⁷⁸. La «part maudite», c'est la dépense improductive, la destruction des surplus, qui a joué dans toutes les civilisations un rôle vital pour la survie des sociétés. Le drame du capitalisme est d'avoir exclu la dépense improductive, exclusion rationalisée par le calvinisme, d'une part, et l'économie classique, de l'autre, qui ne peut envisager une activité économique destinée, non pas à la satisfaction des besoins et à l'accumulation du capital, mais à la jouissance

76. Sur Bataille et la dépense, voir Marie (2005), p. 107.

77. Keynes (1949), p. 53.

78. Bataille connaissait la théorie freudienne de l'argent: «Dans l'inconscient, les bijoux comme les excréments sont des matières maudites qui coulent d'une blessure, des parties de soi-même destinées à un sacrifice ostensible (ils servent en fait à des cadeaux somptueux chargés d'amour sexuel)» (p. 29).

gratuite aussi bien qu'à la destruction et à la perte : « La haine de la dépense est la raison d'être et la justification de la bourgeoisie : elle est en même temps le principe de son effroyable hypocrisie » (p. 38). Contrairement aux aristocrates qui affichent une consommation inutile et ostentatoire, les bourgeois dissimulent leurs dépenses.

Bataille estime que, même dans le monde moderne, et en particulier aux États-Unis, la croissance exige une « part maudite », une création de marchandises sans contrepartie, la construction de pyramides. Ce sont, bien évidemment, les dépenses militaires et les guerres qui jouent en grande partie ce rôle : « À ce point se préparent d'immenses dilapidations : après un siècle de peuplement et de paix industrielle, la limite provisoire du développement étant rencontrée, les deux guerres mondiales ont ordonné les plus grandes orgies de richesse – et d'êtres humains – qu'eût enregistrées l'histoire » (p. 75). Ce n'est pas toujours le cas, heureusement. Il y a des périodes dans l'histoire « où la vie somptuaire accrue et l'activité belliqueuse réduite donnent à l'excédent son issue la plus humaine » (p. 143). C'est le cas dans la période d'après-guerre (Bataille publie en 1949), alors que la mise en place des systèmes de sécurité sociale fait en sorte qu'il y ait « une part de richesse plus grande vouée à la dépense improductive » (p. 188). Certes, il existe d'autres moyens que la violence pour dépasser le leurre de l'argent : le dépenser en voyages et en belles choses, en dons aux amis. Mais la recherche de la beauté n'est pas donnée à tous les hommes, et le marché de l'art a contaminé ce qui était somptuaire : la thésaurisation se niche dans les tableaux de maître.

Reste qu'au-delà du leurre se trouve la vraie violence, sanglante, destructrice. Que se passera-t-il lorsque l'économie sera entièrement soumise à la loi du marché, jusque dans les moindres détails de la vie ? Quels peuples, quelles classes, quelles ethnies serviront de boucs émissaires ?

Accumuler, c'est repousser la violence ; vient un temps où celle-ci ne peut plus être contenue et s'exprime⁷⁹. Elle est celle de la foule, aveugle, déchaînée, des marchés boursiers ou des émeutiers. Dans les grands moments, l'argent apparaît comme ce qu'il est, un simple voile, non de l'échange paisible, comme le croient les économistes, mais de la violence et de la mort : en 1914, en 1929, en 1940.

LA DETTE DE VIE :
LE CAPITALISME ET LA CULPABILITÉ

Un homme ne peut mourir qu'une fois. Nous devons une dette à Dieu [...]. Celui qui meurt cette année est quitte pour l'année prochaine.

Shakespeare, *Henri IV*, 2^e partie, III, 2

Dostoïevski disait, dans *Souvenirs de la maison des morts*, que « l'argent est une liberté sonnante et trébuchante ». Il a un pouvoir libérateur, au sens où il permet de se libérer des dettes. Et la première des dettes, la dette originelle, celle qui engendre toute notre culpabilité disent les chrétiens, est la dette de vie, car, désormais, nous devons quelque chose à ce qui nous a mis au monde : « L'humanité a également reçu en partage, avec l'héritage des divinités de la race et de la tribu, celui de la pression des dettes encore impayées et du désir de les liquider⁸⁰. » Pour le philosophe, « la notion morale fondamentale de "faute" a tiré son origine de la notion très matérielle de "dette" » (p. 73). En laïcisant l'argent, l'humanité a

79. « Le marché contient la panique », écrit Jean-Pierre Dupuy (1992, p. 318), en jouant sur le sens du verbe contenir. Dans ce livre, l'auteur montre de façon convaincante le mimétisme et l'envie à l'œuvre, non seulement dans les propositions de Keynes, c'est évident, mais dans celles de Smith et de Hayek.

80. Nietzsche (1887), p. 103.

recupéré le temps qui n'appartient qu'à Dieu. Elle a récupéré ce qui était imprescriptible, la dette de vie. La laïcisation du temps – contre laquelle ont tellement lutté les chrétiens, parmi lesquels Thomas d'Aquin et Luther – est une grande avancée conceptuelle qui a contribué à l'émergence du capitalisme⁸¹. Le puritain de Weber, par son effort, par son travail accumulé, rend ce qui lui a été prêté par Dieu : le temps qui est de l'argent, et l'argent qui est la dette de vie.

Nous devons à qui nous a fait naître, Dieu, la nature : « Chacun d'entre nous est en dette d'une mort envers la nature et doit être préparé à payer cette dette⁸². » Nous assumons cet emprunt, cette « obligation », dont nous sommes quittes à notre mort. Nous remboursons par notre travail, fait d'une « forte proportion de composantes libidinales, narcissiques et érotiques », qui justifient notre existence sociale. Comment l'État a-t-il pu abolir la violence des hommes les uns contre les autres, la violence des frères déchaînée par le meurtre du père, la violence réciproque de la vendetta ? En prenant sur lui la dette. Ce faisant, il a garanti notre vie, acquis le monopole de la violence et, en échange, offre les titres de crédit – les signes monétaires – qui nous permettent de vivre et de travailler en société : « Ce transfert de la dette de vie sur l'institution souveraine [...] est bien [...] l'origine régaliennne du droit de grâce⁸³. » L'État devient la caution de la vie des hommes. Pour prix, il émet des titres monétaires. Plus la violence des hommes ressurgit, plus il émet de signes monétaires : l'accumulation capitaliste – l'accumulation d'argent, de dettes circulantes – correspond bien à une contention de plus en plus forte de la violence. Car le gâteau s'accroît. Et avec lui la violence contenue.

81. Nous renvoyons à ce sujet à Maris (2006).

82. Freud (1915), p. 142.

83. Hénaff (2002), p. 314.

D'où vient, dès lors, la liberté économique des hommes, la liberté du marché? De la possibilité qu'ils ont de se libérer des dettes qu'ils avaient contractées auprès des puissances féodales, dettes personnelles de vassal à suzerain ou de serf à maître. L'abstraction de la dette rendue possible par la généralisation de la monnaie libère les hommes des liens personnels. La dette devient transférable, peut circuler, c'est l'essence même de l'économie monétaire. Le capitalisme invente un système égalitaire où de plus en plus d'individus ne doivent rien à personne. Le marché est donc un extraordinaire système d'abstraction, de transférabilité et de liquidation de la dette. C'est un système absolument laïc, athée a-t-on envie de dire, où les dettes sont quantifiables, visibles, impersonnelles, car portant sur les choses: «On peut se demander si tout l'énorme mouvement de l'économie moderne [...] n'est pas en définitive le dernier et le plus radical moyen d'en finir avec les dieux, d'en finir avec le don, d'en finir avec la dette⁸⁴.» Dans ce système, «le lien est fondé sur l'importance des choses, des biens qui circulent, alors que les prestations de Mauss sont fondées sur l'importance des relations. Le système économique moderne a transféré la dépendance des personnes aux choses⁸⁵». Marx ne dit pas autre chose à propos de la «réification».

Dettes, violence, culpabilité. Le commerce est né de la culpabilité, «du péché à partager», dit Norman Brown: l'homme primitif donne pour se débarrasser du fardeau du péché et en partager le poids. De même fait l'homme moderne entrer dans l'organisation sociale pour partager la culpabilité, qui n'est, encore une fois, qu'une manifestation du démon: «Comme le dit Luther, le diable (la culpabilité) est le seigneur de ce monde⁸⁶.» Bien entendu, la souffrance

84. Hénaff (2002), p. 33.

85. Godbout (2007), p. 161.

86. Brown (1959), p. 336.

accompagne la culpabilité, et au premier rang de ses manifestations se trouve le travail sans plaisir, simple culture du sentiment de culpabilité; la division du travail est une organisation de la culpabilité partagée. Dans le temps cumulatif, le temps du capitalisme, les comptes ne sont jamais soldés, et l'excédent économique ne peut jamais être la preuve de l'expiation, puisque cet excédent est condamné à croître. Mais en accumulant des biens, l'individu charge sur ses épaules sa propre culpabilité, et la vision de ce fardeau est sans doute agréable à l'œil de Dieu : dans le protestantisme, l'accumulation des biens peut être le signe extérieur de la grâce⁸⁷. C'est pourquoi, sur les marchés, circulent de la souffrance et de la culpabilité.

Pour le psychanalyste, la névrose est souvent définie comme une dette impayable. L'existence d'une dette originaire, qui est la conscience coupable, qui empêche l'homme de se libérer du passé, et fait que l'homme du présent paye des intérêts pour le passé, marque une culpabilité qui relève d'une dette ne pouvant jamais être acquittée. Le christianisme perpétue cette culpabilité: « L'avènement du Dieu chrétien, comme le plus grand des dieux jusqu'ici atteints, a fait également naître pour cette raison le plus grand degré de sentiment de culpabilité sur terre⁸⁸. » Il oblige et culpabilise⁸⁹,

87. Brown, citant *Les Blessures symboliques* (1954) de Bruno Bettelheim (p. 346), fait remarquer que la psychologie du don est féminine, celle de l'échange marchand (où l'on échange de la propriété) est masculine. Ainsi le don détruirait la culpabilité au moyen de l'identification avec la mère, tandis que la possession, identifiée au père, transforme la culpabilité en agression. Celle-ci se manifeste par la manipulation agressive de la nature par les inventions techniques. On renverra ici à la substitution des mythologies patriarcales (destructrices) aux mythologies matriarcales (protectrices). Voir par exemple l'introduction de Robert Graves à son bel ouvrage, *Les Mythes grecs* (1955).

88. Nietzsche (1887), p. 104.

89. Songeons au grand dragon « étincelant d'or, bête écailleuse et sur chacune des écailles en lettres d'or brille "Tu dois!" » (Nietzsche, 1883-1885, p. 39). « Tu dois » aux deux sens du terme.

il est « l'expédient paradoxal et affreux, qui a offert à l'humanité martyre un soulagement temporaire, ce coup de génie du christianisme: Dieu lui-même se sacrifiant pour la dette de l'homme, Dieu se payant sur lui-même, Dieu comme le seul qui puisse racheter à l'homme ce que l'homme même ne peut plus racheter – le créancier se sacrifiant pour son débiteur, par amour (le croira-t-on?) –, par amour pour son débiteur » (p. 105). C'est le fondement de l'homme éternellement coupable.

Il faut ici évoquer l'athéisme de Keynes et de Freud⁹⁰. Certes, la mort annule les dettes, mais il en est de même de l'athéisme. L'athéisme peut affranchir l'humanité de tout sentiment d'être en dette envers son origine, envers sa *causa prima*. L'athéisme va de pair avec une sorte de seconde innocence, comme le dit Nietzsche. Sinon la culpabilité restera le ressort de la culture (Freud) ou du capitalisme (Keynes). La

90. C'est ici que leurs chemins, comme celui de Nietzsche, s'éloignent de la voie qui s'est révélée à René Girard, pour qui les psychanalystes, dans leur interprétation erronée des Écritures, « ont derrière eux les autorités les plus certaines, tous les Marx, tous les Nietzsche et tous les Freud pour une fois d'accord, d'accord sur ce point-là seulement qu'il convient d'accabler les Évangiles » (Girard 1999, p. 164). Dans ce livre au titre étonnant, *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Girard écrit: « Les évangélistes, nous le voyons, font preuve d'une connaissance proprement vertigineuse, d'un pouvoir très sûr de distinguer les résurrections mythiques de la Résurrection évangélique. Les incroyants, en revanche, confondent les deux phénomènes » (*ibid.*, p. 180). Pour Girard, la Bible contient l'antidote à la violence: « Reconnaître le Christ comme Dieu, c'est reconnaître en lui le seul être capable de transcender cette violence qui jusqu'alors avait transcendé l'homme absolument » (Girard, 1978, p. 300). Cette position n'est évidemment pas conciliable avec celle de Freud, pour qui la religion est une illusion, « la névrose de contrainte universelle de l'humanité » (Freud 1927, p. 184), dont elle devra se libérer pour que « la vie devienne supportable pour tous et que la culture n'opprime plus personne » (*ibid.*, p. 191). Keynes écrit à Lytton Strachey, le 8 mars 1906, à propos de l'autobiographie de Sidgwick: « Qu'avaient-ils tous à s'en faire à propos de Dieu, alors qu'il est tout à fait évident qu'ils ont toujours très bien su qu'une telle personne n'existe pas? »

dette de vie est impayable, parce qu'illimitée. L'homme rembourse de génération en génération et transmet un capital qui gonfle: «Quels que puissent être nos efforts, la plus longue vie bien employée ne nous permettra jamais de rendre qu'une portion imperceptible de ce que nous avons reçu⁹¹.» La culpabilité vient alors de l'obsession d'une dette que l'on ne peut payer et à laquelle on ne peut se soustraire, et le capitalisme aime la culpabilité. Il aime que les hommes cherchent du travail alors même qu'il n'a pas d'emplois à leur proposer. La dette que transmettent les puritains de Max Weber dans *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* est du travail accumulé, du capital autrement dit. Les hommes travaillent dur toute leur vie, sont fiers de leur métier, de leur activité, et ils accumulent autant qu'ils sont détachés du monde. Les Quakers, les Mennonites sont aussi riches que peu matérialistes. L'accumulation est une fin en soi, le protestant répondant, si on le questionne «sur le "sens" d'une activité sans relâche [...] : "Je travaille pour mes enfants et mes petits-enfants"⁹²». La dette se transmet de génération en génération, comme un refus héréditaire de la vie. Chrétien, coupable, avare, condamné à accumuler de l'argent pour prix de sa culpabilité, pour racheter éternellement celle-ci. Mais comment racheter à Dieu, à l'Infini, sans racheter encore et encore?

Le Père Grandet de Balzac⁹³ n'est pas l'homme des coups, le joueur, le prédateur, le spéculateur que fut Keynes. Il est laborieux, il a «le devoir de conquérir dans la lutte quotidienne la certitude subjective de sa propre élection et de sa justification⁹⁴». C'est un saint. Il fait partie de «ces

91. Comte (1841), p. 238.

92. Weber (1904-1905), p. 72-73.

93. Le dernier livre que lut Freud fut un roman de Balzac, *La Peau de chagrin*. Il déclara à son médecin après avoir fini: «C'était juste le livre qu'il me fallait; il parle du rétrécissement et de la mort par inanition» (Schur 1975, p. 621).

94. Weber (1904-1905), p. 127-128.

marchands puritains à la trempe d'acier des temps héroïques du capitalisme» (*ibid.*). Ce refus de vivre lui apporte la réalisation et la confiance en soi, en même temps que la certitude de la grâce. Le capitaliste ne vit pas, mais l'argent vit pour lui, il engendre, il fait des petits. Dans ses « Conseils à un jeune marchand » (1748), Benjamin Franklin dit : « Souviens-toi que l'argent est, par nature, *générateur* et *proliférique*. L'argent engendre l'argent, ses rejetons peuvent en engendrer davantage, et ainsi de suite⁹⁵. » *Tokos* signifie à la fois « enfant » ou « petit » et « intérêt », *tokoi tokôn*, « intérêts des intérêts » ou les « petits qui font des petits » à leur tour : voilà ce que révere le capitaliste de Weber et ce que déteste Keynes après Aristote⁹⁶, ce que déplore Freud, et qu'il considère comme « une phase névrotique » (1927, p. 194), seule qualification à apporter à tout phénomène religieux, en particulier de la religion du travail comme paiement de la dette de vie et rachat de la culpabilité chrétienne. « Celles-ci [les représentations religieuses], qui se donnent comme des dogmes, ne sont pas des précipités de l'expérience ou des résultats ultimes de la pensée, ce sont des illusions, accomplissements des souhaits les plus anciens, les plus forts et les plus pressants de l'humanité; le secret de leur force, c'est la force de ces souhaits » (p. 170).

LA CONCURRENCE ET LA MORT

La concurrence de Keynes n'est pas celle du « doux » commerce de Montesquieu, auteur pour lequel au demeurant il a

95. Cité in *ibid.*, p. 45.

96. « Quoi de plus odieux, surtout, que le trafic de l'argent qui consiste à donner pour avoir plus, et par là détourne la monnaie de sa destination primitive » (Aristote 1971, p. 34-35).

la plus grande estime⁹⁷, mais celle qui fait faussement référence à Darwin, pour lequel il professe encore plus d'admiration. Cette concurrence est la « loi de la jungle », le darwinisme sans Darwin, autrement dit le darwinisme revisité par Spencer⁹⁸, le « darwinisme social », la sélection des plus forts par l'agressivité. Dans le darwinisme, le vrai, l'instinct collectif de survie des espèces dépasse la pulsion de mort ancrée dans les individus, et adjuvant de la sélection naturelle. La compétition de Keynes est, bien avant Girard, celle du mimétisme et de l'envie⁹⁹, ce poison des sociétés modernes, uniformisées, indifférenciées. L'envie est fille de l'égalité : « En proclamant l'égalité de tous, on a promulgué la déclaration des droits de l'Envie¹⁰⁰. » On retrouve cette crainte chez de nombreux auteurs du XIX^e siècle qui voient surgir la démocratie, les masses et leur gouvernement. La foule, les masses semblent être les nouveaux personnages de la société moderne, aptes à être manipulés, trompés, exaltés, voire massacrés. La guerre de 1914-1918, première guerre de masse, fut un énorme choc, et pour Freud et pour Keynes¹⁰¹. L'accumulation et les inégalités préparaient la guerre : « Il n'était pas naturel qu'une population dont si peu de membres jouissaient des commodités de l'existence eût autant accumulé. La guerre a dévoilé à tous les possibilités de la

97. Voir sa préface à l'édition française de la *Théorie générale*.

98. Keynes (1926), p. 73.

99. « Cette espèce de tristesse mêlée de haine qui vient de ce qu'on voit arriver du bien à ceux qu'on pense en être indignes » : Descartes (1649), troisième partie, article 182.

100. Balzac (1839), p. 412.

101. Comme la plupart de ses amis de Bloomsbury, Keynes se déclara objecteur de conscience lorsque le gouvernement britannique décréta la conscription pendant la Première Guerre mondiale. Déjà, à l'époque de la guerre des Boers, il avait manifesté son profond dégoût pour les sentiments guerriers. Voir à ce sujet Dostaler (2005), chapitre 4.

consommation et à beaucoup l'inanité de l'abstinence¹⁰². » Qu'est-ce que l'abstinence devant les champs de cadavres de la Somme, où fut sacrifiée la jeunesse britannique ?

À propos de la crise de 1929, Keynes écrit : « Que les banquiers du monde soient décidés au suicide, c'est ce qu'on peut deviner d'après les signes d'aujourd'hui¹⁰³. » Les banquiers, suivant l'instinct du profit à court terme, au lieu de lâcher les freins monétaires, incitent à l'épargne en période de dépression. Les nations se ferment. Elles se raccrochent à l'épargne et à l'or¹⁰⁴. L'implosion menace. Le « suicide » des banquiers nous parle, aujourd'hui, en pleine crise des *sub-primes*, ces crédits immobiliers pour les pauvres.

Les hommes ont-ils le choix ? Sont-ils pris dans la machinerie, l'engrenage de la croissance ? La croissance a libéré les hommes de la pression naturelle qu'exigeait la survie immédiate, « mais alors, c'est de leur libérateur qu'ils ne sont pas libérés¹⁰⁵ ». À l'asservissement de la pression naturelle a succédé celui de la technique et de la croissance. Keynes est parfaitement conscient que la croissance est une forme d'asservissement, qui répond à la violence de la concurrence. Pour cette raison, il est hostile à l'idéologie du laissez-faire et se méfie de cette notion de liberté brandie à tout bout de champ par les libéraux : « Il n'est *pas* vrai que les individus possèdent à titre prescriptif une "liberté naturelle" dans leurs activités économiques¹⁰⁶ », phrase qui répond à celle de Freud : « la liberté individuelle n'est pas un bien de culture¹⁰⁷ ». Pour cela, Keynes réclame l'« euthanasie du ren-

102. Keynes (1919), p. 34.

103. Keynes (1932), p. 78.

104. À plusieurs reprises, Keynes vitupéra l'attitude de la Banque de France et des Français, assis sur des tas d'or qu'ils répugnaient à faire circuler.

105. Debord (1992), p. 38.

106. Keynes (1926), p. 78.

107. Keynes (1930), p. 39.

tier» et applaudit la proposition faite par Silvio Gesell de « monnaies fondantes », ne servant qu'à l'échange, impropres à l'accumulation.

La croissance fait partie du plan de l'humanité, peut-être de son plan naturel : « Ainsi la nature nous a fait précisément évoluer – avec toutes nos impulsions et nos instincts les plus profonds – à dessein de résoudre le problème économique. Si celui-ci est résolu, l'humanité se verra privée de sa finalité traditionnelle¹⁰⁸. » Bientôt, nos besoins seront assouvis, la lutte contre la rareté n'aura plus de sens ; l'envie et la jalousie, moteurs de la haine et de la concurrence¹⁰⁹, du désir d'être au-dessus de nos semblables, n'auront plus d'énergie à brûler. Mais le « plan naturel » de l'humanité n'est-il pas plutôt de disparaître ?

108. Keynes (1930a), p. 112.

109. Sur la concurrence et la mort, voir Thureau-Dangin (1985).

3.

Freud et Keynes aujourd'hui

Ainsi l'histoire originaire de l'humanité est-elle remplie par le meurtre. Aujourd'hui encore, ce que nos enfants apprennent à l'école sous le nom d'histoire mondiale est pour l'essentiel une suite de meurtres entre peuples.

Freud, *Actuelles sur la guerre et la mort*, 1915

Le capitalisme décadent, international mais individualiste, entre les mains duquel nous nous sommes retrouvés après la Guerre, n'est pas un succès. Il n'est pas intelligent, il n'est pas beau, il n'est pas juste, il n'est pas vertueux – et il ne livre pas la marchandise. En bref, nous ne l'aimons pas et nous commençons à le mépriser.

Keynes, «L'autosuffisance nationale», 1933

Freud décrit une dialectique de la violence et de la paix dans un monde marqué par la rareté, la concurrence, l'incertitude et l'angoisse. Keynes reconnaît que «la possession d'argent liquide apaise notre inquiétude¹», mais c'est un anesthésiant

1. Keynes (1937), p. 252.

dont les effets secondaires sont potentiellement mortels, comme on le constate encore une fois au moment où l'accumulation de prodigieuses sommes d'argent à travers le monde est sur le point de provoquer une grave récession économique, qui se traduira par une détérioration accrue des conditions d'existence de centaines de millions d'êtres humains. On estime, à l'heure où ces lignes sont écrites, que plus de 900 millions d'individus souffrent de la faim dans le monde. Le 20 octobre 2008, à la suite du déclenchement de la pire crise financière mondiale depuis 1929, le Bureau international du Travail prédisait que cette crise pourrait faire passer le nombre de chômeurs dans le monde de 190 millions en 2007 à 210 millions à la fin de 2009 : angoisse et souffrances accrues pour 20 millions de personnes, alors que les responsables de la débâcle financières s'en tirent avec des parachutes dorés. Toujours selon le BIT, le nombre de travailleurs pauvres, gagnant moins d'un dollar américain par jour, devrait s'accroître de 40 millions et celui des personnes gagnant moins de deux dollars de 100 millions durant la même période. Relativement épargnées jusqu'à maintenant, celles qu'on appelle les « classes moyennes » devraient aussi écoper.

Keynes disait néanmoins que, pour sortir du règne de la rareté, il faudrait continuer pendant un certain temps à jouer avec le feu, à adorer le Veau d'or et à accumuler : « Pendant au moins cent autres années nous devons prétendre à nous-mêmes et à quiconque que le juste est insensé et que l'insensé est le juste, car l'insensé est utile et le juste ne l'est pas. L'avarice, l'usure et la prévoyance devront être nos dieux pour un petit moment encore. Car elles seules nous guideront hors du tunnel de la nécessité économique vers la lumière du jour². » À un lecteur choqué par cette phrase cynique, et qui le fit savoir dans les colonnes de la revue

2. Keynes (1930a), p. 117.

*Nation and Athaeneum*³, Keynes répondit le 24 octobre : « Je pose des questions à la fois *num* et *nonne*. » Ce qui signifie que la réponse peut être négative ou positive.

De son côté, Freud conclut le manuscrit du *Malaise dans la culture*, déposé chez l'imprimeur en novembre 1929, une semaine après le krach de Wall Street, en formulant l'espoir que « l'Éros éternel, fasse un effort pour s'affirmer dans le combat contre son adversaire tout aussi immortel⁴ ». Dans la deuxième édition, parue en 1931, il ajoute : « Mais qui peut présumer du succès ou de l'issue ? » Son pessimisme allait croissant. Les événements à venir l'ont sans doute amené à penser que Thanatos allait vaincre. Il a vu les nazis à l'œuvre, qui révéraient l'État totalitaire et à travers lui le mythe de la « termitière », où les consciences des individus sont abolies au profit du « tout », un tout terrestre et démoniaque, le « tout-État » incarné dans le Führer. On a brûlé ses livres. Il a dû s'exiler à Londres où il est arrivé le 6 juin 1938 et, le 23 septembre 1939, tout juste après le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, il est décédé après avoir demandé une injection de morphine pour mettre fin aux souffrances de plus en plus intolérables que lui faisait endurer un cancer de la mâchoire détecté en 1923. Le jour de Pâques 1946, Keynes est victime d'une crise cardiaque sans doute liée aux efforts énormes qu'il avait déployés, pendant la guerre, pour contribuer à la construction d'un monde meilleur, apaisé. Jetant sur le monde un regard plus optimiste que Freud, il n'en était pas moins, dans les dernières années de sa vie, à la suite de ses échecs répétés dans les négociations avec les États-Unis, de

3. C'est dans cette revue politico-littéraire, dont Keynes dirigeait le conseil d'administration, que fut publié en deux parties, les 11 et 18 octobre 1930, « Perspectives économiques pour nos petits-enfants ». Diverses versions de cet essai avaient été présentées verbalement par Keynes depuis février 1928.

4. Freud (1930), p. 89.

plus en plus désillusionné quant à la possibilité de l'avènement d'un monde meilleur.

Les deux penseurs laissent en définitive un message troublant : l'humanité veut se détruire, même quand elle paraît construire. Il ne s'agit pas simplement d'une dialectique du bien et du mal, Freud retrouvant « les anciennes mythologies et métaphysiques orientales qui plaçaient la lutte entre l'amour et la haine aux origines de l'univers⁵ ». Le bien utilise le mal qui est en lui, et inversement. Kant, philosophe admiré par Freud, élabore dans *La Religion dans les limites de la simple raison*, une théorie du mal radical : « il existe dans l'homme un penchant naturel au mal : et ce penchant lui-même [...] doit finalement être cherché dans le libre arbitre⁶ ». Le mal est radical parce qu'il manifeste l'impuissance humaine à ériger en lois universelles ses maximes ; il est consubstantiel de la liberté de l'homme.

Dans le capitalisme, les pulsions agressives fournissent l'énergie nécessaire à la transformation, à la maîtrise et à l'exploitation permanente de la nature au bénéfice de l'humanité ; et à la destructivité socialement canalisée s'ajoute la libido socialement canalisée. Éros est à l'œuvre, et l'humanité progresse. Il arrive qu'Éros, croyant dominer Thanatos, lui soit soumis, et que la violence se déchaîne sous toutes les formes dans lesquelles l'homme excelle. Mais le mal est, bon gré mal gré, renfourné dans sa bauge. Des violences autrefois tolérées sont criminalisées. Les auteurs de crimes contre l'humanité sont poursuivis. La violence est partout présente mais la démocratie l'institutionnalise. La démocratie est là pour éviter que la violence devienne système, comme sous la Terreur ou dans les régimes totalitaires. Mais elle affronte la déliquescence des rapports humains, uniquement mus par le

5. Delumeau (1978), p. 18.

6. Kant (1793), p. 58.

marché, l'appât du gain, la possession et par voie de conséquence le ressentiment. Flirtant sans cesse avec la violence, elle invente de nouveaux concepts, comme celui de « guerre propre » – on sait que la propreté, chez Freud, est l'un des indices de la civilisation. Ces guerres propres contiennent, sous le silence des écrans radars et les pixels des frappes « chirurgicales », toute la perversion dont la technique est capable. Pourtant, aux États-Unis même, on invente de nouvelles manières de torturer et de mettre à mort.

Jusqu'au XVIII^e siècle, les conditions de production agricole ne changent guère, malgré toutes les inventions. C'est avec le capitalisme que la croissance se met véritablement en marche. La raison se met au service de l'accumulation. À une société essentiellement tournée vers la subsistance – mais contenant toujours en son sein une « classe de loisir » – a succédé une société vouée à l'accumulation pour l'accumulation, qui prétend repousser le plus loin possible la rencontre avec la mort, avec le néant. La science se transforme en techno-science. Pour Bachelard, l'un des rares philosophes des sciences qui utilise la psychanalyse, « il semble bien qu'avec le XX^e siècle commence une pensée scientifique *contre* les sensations [...]. Désormais le cerveau n'est plus absolument l'instrument adéquat de la pensée scientifique, autant dire que le cerveau est l'*obstacle* à la pensée scientifique⁷ ». Brown, qui cite une partie de ce passage de Bachelard, le met en regard d'une caractérisation plus brutale par Ferenczi : « *L'intelligence pure* serait donc un produit du processus de l'imminence de la mort ou du moins de l'installation de l'insensibilité psychique, mais elle est aussi fondamentalement *une maladie mentale dont les symptômes peuvent devenir utilisables sur le plan pratique*⁸. » Pour Whitehead, qui fut membre du jury de dissertation de

7. Bachelard (1938), p. 299.

8. Ferenczi (1931), p. 287.

Keynes, avec la philosophie scientifique qui se développe à la fin du XVII^e siècle, «la nature est une triste [*dull*] affaire, muette, sans parfum, sans couleur: rien que le cours précipité de la matière, sans fin ni signification⁹».

La civilisation n'éteint jamais la pulsion de mort. Elle la refoule, la détourne vers l'extérieur, la dirige contre la nature, mais elle persiste, toujours plus puissante. Elle pourra un jour arriver à ses fins et venir à bout de la civilisation et de l'humanité. Le progrès contient la régression, de la même manière qu'en économie la croissance génère la crise, comme Marx et, à sa suite, Schumpeter l'avaient compris. Marx était un optimiste, comme Mill ou Keynes. Il croyait que, lorsque le prolétariat aurait liquidé la bourgeoisie, la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme, autrement dit la souffrance, cesserait. La frustration disparaîtrait, tout comme la notion même de besoin, à laquelle se substituerait le plaisir de travailler quelques heures par jour entre les heures consacrées à la chasse, à la pêche, au jardinage et à la réflexion philosophique. L'homme serait heureux dans son paradis matériel. L'abondance prendrait la place de la nécessité et de la rareté: «Dans une phase supérieure de la société communiste [...] quand, avec l'épanouissement universel des individus, les forces productives se seront accrues, et que toutes les sources de la richesse coopérative jailliront avec abondance – alors seulement on pourra s'évader une bonne fois de l'étroit horizon du droit bourgeois, et la société pourra écrire sur ses bannières: “De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins”¹⁰.» Ce Nirvana ne pourra peut-être jamais voir le jour avant l'anéantissement de l'humanité sous une montagne d'objets ou, ce qui revient finalement au même, de déchets.

9. Whitehead (1925), p. 57.

10. Marx (1875), p. 1420.

Quels indices peuvent laisser croire que les thèses de Freud et de Keynes sont justes? Comment peuvent-elle nous aider à appréhender notre temps? Oublions l'apocalypse et imaginons Keynes et Freud témoins de notre temps. Trois événements contemporains témoignent de la justesse de leur vision.

LA MONDIALISATION

La civilisation conduit l'humanité à former des masses de plus en plus grandes. À l'étape actuelle de la mondialisation, tout est soumis à la loi du capital, à la loi marchande. Plus le moindre morceau du globe n'échappe à la loi de l'accumulation. Même l'Afrique, réputée « hors du temps », sans histoire, condamnée à mourir, est en croissance. Sa population explose, comme sa violence, comme le pillage de ses matières premières par d'autres pays, dont la Chine. Ses côtes sont ravagées par les pêcheurs japonais, ses forêts détruites, ses populations soumises à des génocides d'autant plus accablants que l'humanité a la mémoire d'autres génocides, mais elle est enfin dans le jeu du capital! Son taux de croissance global est là, qui indique qu'au milieu des bidonvilles et d'une pollution effrayante l'accumulation suit son cours. Un indice qui pourrait faire douter de son accrochage au train de l'économie mondiale est la fécondité des femmes. Mais elle commence à diminuer, suivant en cela le taux de fécondité de toutes les femmes du monde, peu à peu capables de contrôler les naissances. Le contrôle des naissances commence en France en 1750, dans le silence et le mystère. Il s'est répandu, en même temps que la croissance économique, en Grande-Bretagne, aux États-Unis, en Amérique du Sud, dans les pays musulmans. Des pays dominés par le catholicisme et qui semblaient voués à la fécondité comme

l'Espagne, l'Italie ou l'Irlande¹¹, menacent de ne plus faire d'enfants. Des pays comme l'Allemagne ou la Russie voient leur population décroître. La prédiction d'une implosion démographique, rappelée par Claude Lévi-Strauss, se vérifiera-t-elle? Peu importe. L'homogénéisation du monde est là, la mondialisation, l'ubiquité du comportement occidental d'épargne: on épargne de l'argent, on épargne de la vie en refusant de trop se reproduire, et l'un et l'autre sont liés.

La mondialisation, c'est aussi le choc des civilisations

L'expression de « choc des civilisations » renvoie au titre d'un article, puis d'un livre, publiés respectivement en 1993 et 1996 par le politologue américain conservateur Samuel Huntington. Pour Huntington, les conflits majeurs sont désormais la conséquence de divergences culturelles, telles que celles qui opposent les mondes musulman, juif et chrétien. Il n'est pas nécessaire d'adhérer à ses thèses et aux conséquences qu'il en tire pour constater que le choc des civilisations est une merveilleuse illustration du « narcissisme des petites différences » de Freud. La chute du mur de Berlin et la fin du monde bipolaire, relativement stable, de l'après-guerre, ont réveillé ce narcissisme de la proximité, qui s'est manifesté, par exemple, lors de la guerre civile au sein de l'Europe dans l'ex-Yougoslavie, aujourd'hui en Géorgie et en Ossétie, ainsi que dans les conflits qui déchirent le continent africain. Le « narcissisme des petites différences » dit que plus les peuples sont proches, par le niveau de développement notamment, plus ils ont de chances de se haïr. Les Hutu et leurs voisins tutsi parlent la même langue. La rivalité franco-allemande, dit Freud, fut un merveilleux

11. Le Québec a connu entre 1830 et 1870, à la suite de ce qu'on a appelé la « revanche des berceaux », un des taux de natalité les plus élevés au monde.

exemple de ce narcissisme. L'Europe d'après-guerre se construisit pour le dépasser. Mais l'Europe est fragile, et les nations prêtes à redécouvrir leurs haines vicinales. Le choc des civilisations est peut-être une construction idéologique destinée à des gouvernements bellicistes, mais il est surtout la manifestation éclatante du mimétisme de la haine. La haine du monde musulman ou de l'État d'Israël témoignent de ce narcissisme. La mondialisation a réalisé la proximité, ferment du narcissisme des petites différences.

La mondialisation, c'est aussi l'émergence des géants

L'émergence de la Chine, de l'Inde et du Brésil témoigne certes de la mondialisation. Celle de l'Inde eut peut-être surpris Keynes, qui commença sa carrière comme fonctionnaire au Bureau des affaires indiennes, et dont le premier livre est *Indian Currency and Finance* (1913). On pouvait difficilement imaginer, en 1944, que l'Inde puisse un jour commencer à sortir – pas pour tous les Indiens bien sûr – de la pauvreté. L'explosion de la croissance chinoise l'eut sans doute plus inquiété, d'abord par l'étonnant mélange dictature-capitalisme que présente ce pays. La rhétorique des dirigeants du parti unique, combinant les références au marxisme et l'éloge de la croissance capitaliste, est ubuesque et schizophrénique. La Chine montre jour après jour que l'accumulation n'a pas besoin de la démocratie¹². Au contraire, elle aime la servitude. L'absence de syndicalisme libre, permettant le maintien de bas salaires, fait d'ailleurs l'envie des entrepreneurs occidentaux. La dictature chinoise

12. Principal penseur du libéralisme, Hayek a déjà affirmé qu'un pouvoir politique autoritaire associé à une économie libre est préférable à un pouvoir démocratique associé à une économie dirigée. De son côté, en référence au régime Pinochet au Chili, Milton Friedman estimait que la dictature peut, dans certaines circonstances, être le prix à payer pour rétablir la liberté économique.

se sent comme un poisson dans l'eau au milieu des dictatures africaines, auxquelles elle ne parle pas liberté mais investissement et matières premières. Comment imaginer qu'un pays de 1,3 milliard d'habitants, dont la diaspora dépasse les 100 millions, et dont l'ambition avouée est la revanche sur l'Occident qui l'a humilié et le dépassement des États-Unis d'ici une génération, un pays qui vient de faire une forte démonstration de puissance avec les jeux Olympiques, n'ait pas quelque ambition politique mondiale? La Chine sera-t-elle la Carthage de l'Amérique? S'associera-t-elle provisoirement avec l'Inde – comme elle le fait dans le domaine militaire et spatial – pour lutter contre l'Occident? Vers qui ira la gigantesque quincaillerie atomique de la Russie, pays en pleine corruption, croissance rentière et déclin démographique?

La croissance de la Chine et de l'Inde, suivie par celle du Brésil et d'autres pays émergents d'Asie, est difficilement supportable pour le reste du monde. La course au pétrole et aux matières premières qu'elle implique ne peut se faire qu'au détriment de l'approvisionnement des pays avancés dont le niveau de vie se prétend « non négociable », au moins pour le plus puissant d'entre eux. Bien entendu, la Chine et les États-Unis commercent; leur monnaie est même une monnaie unique, ou commune, le yuan étant fermement aligné sur le dollar. Mais, en d'autres temps, le commerce croissant de la France et de l'Allemagne, n'empêcha pas leur rivalité en Afrique et l'explosion de la Première Guerre mondiale.

Combien de temps faudra-t-il à la Chine pour que ses habitants aient, ne disons pas le niveau, mais la moitié du niveau de vie des Européens? La Chine commence par désertifier ses propres territoires, mais cela n'est pas très rassurant pour autant. Comment le monde absorbera-t-il l'émigration de 200 ou 300 millions de Chinois? La Chine

ne peut plus réaliser son autosuffisance alimentaire, ce dont elle avait rêvé, ce qu'avait réussi un temps l'Inde, qui elle aussi s'est trouvée récemment dans l'obligation d'importer des céréales. Elle achète. Elle est condamnée à une féroce croissance industrielle pour nourrir sa population. Elle achète du riz à la Thaïlande, laquelle vient de découvrir que le riz pourrait être géré comme le pétrole, par un cartel mondial qui pourrait racketter les consommateurs de riz. La Chine est bien l'atelier du monde. Elle produit toute la pacotille du Nord, ou presque, mais, pour un écran plasma vendu à prix cassé, elle exporte autant de déchets et de pollution, surchauffe la planète, désertifie ses campagnes, et prépare de grandes migrations.

Entre le choc des civilisations et l'émergence des nouveaux géants consommateurs (les premiers marchés de l'automobile sont maintenant la Russie, l'Inde et la Chine), la pulsion de mort chemine avec Éros, traînant l'attelage de la mondialisation.

La mondialisation, c'est aussi le marché généralisé

Le marché n'est pas un pacificateur, contrairement à ce qui disait Montesquieu, mais un catalyseur. Loin d'un état de nature, il fut institué par les hommes, comme l'ont montré les historiens: on passa du grand au petit commerce, au commerce intérieur, par le biais du développement des villes. L'Organisation mondiale du commerce (OMC), dont le mandat est de systématiser et de contrôler l'échange marchand entre les nations, tente de substituer les relations marchandes aux relations de puissance. Elle condamne aujourd'hui la Chine, hier les États-Unis et l'Europe. Les États-Unis interdisent ainsi les relations commerciales avec certains États qui leur déplaisent, comme Cuba et l'Iran. L'Europe protège ses agriculteurs contre la concurrence des

pays pauvres. L'échange marchand est, pour reprendre une formulation de Marx, un échange de travail cristallisé dans des marchandises fabriquées et des matières premières, soit, au bout du compte, pour revenir cette fois à Freud et Keynes, une immense circulation du refoulement. Le marché fait passer la libido et le désir de meurtre refoulés. Pour continuer à accepter le joug du labeur et à mettre au rancart nos pulsions sexuelles et agressives, il faut que d'autres acceptent l'agression et la libido détournées dans les objets, fabriqués à la sueur de notre front.

Le marché est délétère en ce qu'il est une généralisation de l'égalité et de l'envie entre les hommes. Abolissant les relations de hiérarchie et de vassalité pour les soumettre à la pseudo-égalité de la loi monétaire, il crée les meilleures conditions du mimétisme. C'est en ce sens qu'il est un catalyseur. La crise économique se manifeste lorsque toute la souffrance cristallisée en marchandises n'est pas écoulée, n'est pas acceptée par autrui. On est au chômage. Les autres, bien sûr, en sont responsables, les Chinois, les Indiens, les Arabes. On mesure ici l'immense risque que présente pour l'humanité la généralisation des relations marchandes. Contrairement aux relations hiérarchiques, qui sont nettes et claires, et dont la transgression implique la punition, admise, les relations de marché sont fondées sur une «égalité» entre les hommes et leur rupture est inadmissible. Et voilà que cette rupture est là. C'est la crise pétrolière, la crise financière, la crise des céréales, la crise de l'environnement. La mondialisation (la conception à Paris, le travail en Chine, la vente aux États-Unis, le résultat caché au fisc aux Bahamas) réduit le coût du transport dans la valeur finale des produits. Même si internet se généralise, si les chirurgiens indiens opèrent *via* le net à Paris, il faut quand même transporter des objets, des pommes du Chili et des haricots du Kenya à Rungis, et des portables chinois

chez Wal-Mart. Avec la hausse du prix du pétrole, la généralisation du marché, qui a substitué à la violence physique des relations contractuelles, ralentit, après avoir créé les conditions d'un monde mimétique prêt à s'embraser. En même temps, l'extension et la pseudo-égalité du marché mondial ont occulté une incroyable explosion des inégalités, à l'intérieur et entre les pays. Depuis vingt ans, toutes les lois sur l'héritage dans les pays occidentaux ont pour but unique la constitution de fortunes patrimoniales encore plus importantes. Le marché a déshumanisé les relations humaines, qui ne sont plus de coopération, d'exploitation, de sujétion, d'adoubement ou de fraternité, mais faites d'immoralité et d'inhumanité.

LA LIQUIDITÉ ET LA CRISE FINANCIÈRE

À Bretton Woods, quarante-quatre nations alliées, auxquelles l'URSS fut associée comme observatrice, mirent sur pied un nouveau système monétaire international. Keynes, qui y dirigeait la délégation britannique, aurait souhaité la création d'une monnaie émise par une banque centrale internationale, et la mise en place d'un système de contrôle des mouvements de capitaux. Les États-Unis étaient les plus forts, et ce fut le plan White, du nom du chef de la délégation américaine¹³, qui s'imposa. Plus modeste, il mettait le dollar américain, relié à l'or au taux de 35 dollar l'once, au centre d'un système qui permettait aux États-Unis de financer ses investissements étrangers et de mener des guerres sans avoir à émettre de liquidités. Le diable était provisoirement dans son trou, les États étant tenus de contrôler leur émission monétaire. Il y est resté un peu plus d'une vingtaine

13. On soupçonne aujourd'hui White d'avoir été un agent soviétique!

d'années. Le 15 août 1971, les États-Unis ont coupé le lien entre le dollar et l'or en décrétant le premier inconvertible. C'était la fin du système de taux de change fixes entre les monnaies nationales, fin qu'appelaient de leurs vœux certains économistes libéraux, au premier rang desquels Milton Friedman. Des années soixante-dix jusqu'à aujourd'hui, l'émission monétaire a donc été libérée des contraintes du système de Bretton Woods. Les grandes banques, autrefois soumises aux États, ont été déliées de tout contrôle. Elles ont créé un marché international de la monnaie qui leur a permis d'échapper à la tutelle des démocraties et acquis la complicité de paradis fiscaux pour permettre aux plus riches, sociétés et hommes d'affaires, de ne pas payer d'impôts.

Cette immense masse de liquidité en circulation dans le monde s'est placée, entre autres, dans les bourses, dont la croissance a été très importante, jusqu'en Russie et en Chine. À chaque fois qu'une crise les menaçait, les responsables des banques centrales fabriquaient la monnaie nécessaire pour apaiser les boursiers. En même temps, les banques se sont tournées vers des opérations financières diversifiées, dont l'assurance, et des opérations spéculatives. Elles ont créé des marchés dits dérivés, extrêmement profitables pour elles-mêmes et coûteux pour les créateurs de valeurs d'usage, les entreprises et leurs salariés. Ces marchés dérivés sont des marchés de spéculation sur le futur : on y gère l'angoisse. Plus ces marchés sont volumineux – et les sommes qui s'y échangent aujourd'hui sont infiniment supérieures à la valeur de la production mondiale réelle –, plus l'angoisse est forte. Ce sont des marchés largement parasites. Ils captent et détruisent dans des activités inutiles une part de la richesse produite. Ainsi une banque comme la Société générale, qui fit parler d'elle grâce à un de ses audacieux « *traders* », tire la moitié de ses bénéfices de ces marchés dérivés, autrement dit de la spéculation sur l'angoisse.

Mais plus importante encore est la liquidité que font circuler les banques dans le monde, de bulle immobilière en bulle boursière, de bulle internet en bulle des matières premières. Cette liquidité existe par les seuls crédits que des fonds, d'autres banques, des entreprises, des personnes doivent assumer. Quelle est la «réalité» derrière ces crédits? Quels objets, quel travail? À côté des banques, une part du travail des agences de notation, avocats d'affaires, financiers, comptables et experts que compte la planète financière est également parasitaire. En ce sens, elle participe de la «part maudite» dont parlait Bataille, de la dépense inutile et somptuaire, du gaspillage. Elle a donc un rôle d'exutoire, de vanne de décompression, de stabilisateur dans l'économie mondiale.

En empilant ainsi des crédits aléatoires, le système bancaire et financier peut créer les conditions d'un *credit crunch*, une coupure brutale du crédit, comme cela vient de se produire avec la crise des *subprimes*. Au moment où ces lignes sont écrites, une crise financière mondiale sans précédent depuis celle de 1929 vient de se déclencher, crise dont on prévoit désormais qu'elle affectera l'économie réelle, générant décroissance, hausse du chômage, réduction des revenus réels. Et, fait sans précédent, les pays les plus identifiés au néolibéralisme triomphant, la Grande-Bretagne et les États-Unis, découvrent les vertus de la régulation. On injecte des centaines de milliards de dollars pour couvrir les résultats désastreux des spéculations. Ce sont les impôts de la majorité qui couvrent les pertes encourues par une minorité de prédateurs. La réaction populaire à ces mesures a forcé les gouvernements à mettre leurs nez dans les affaires bancaires, gouvernance occulte, bonis et parachutes dorés. On s'aventure même, timidement, dans la nationalisation des banques et, aux États-Unis, de la plus grande compagnie d'assurance au monde.

Des conférences internationales sont convoquées d'urgence. Enterré par Friedman et Hayek au milieu des années 1970, Keynes ressuscite et redevient respectable.

Imaginons-le témoin des événements qui nous menacent Il aurait de quoi sourire de sa prescience. La crise des *subprimes*, la menace d'effondrement du système américain d'accumulation, fondé sur un crédit perpétuellement renouvelé, l'empilement des risques dans les marchés dérivés trahit une boulimie de liquidité, qui aboutit à des scandales comme celui de la banque Bahrings ou de la Société générale, qu'un seul homme peut mettre en faillite (c'est dire si le système mondial de la liquidité est fragile). La crise de crédit est telle que les efforts des banques centrales pour inonder le marché de liquidités n'aboutissent à rien : la liquidité se perd comme l'eau dans le sable, et jamais la théorie keynésienne de la « trappe à liquidité » n'a été autant à l'ordre du jour.

LA RENTE

Nous avons dit dans ce livre que la pulsion de mort mise en avant par Freud existe aussi dans la vision de Keynes. Elle est présente, entre autres, dans la rente et rend compte de cette « euthanasie du rentier » souhaitée par lui. Peut-être penserait-il que les événements actuels nous mettent enfin sur le chemin de cette transformation, seule susceptible à ses yeux de permettre le passage à un monde meilleur, dans lequel l'amour de l'argent aura disparu. Le monde redécouvre en effet, la rareté, celle de l'énergie fossile, des biens alimentaires. La concurrence entre les biocarburants et la nourriture conduit un pays comme le Brésil à accélérer la déforestation afin de laisser les bonnes terres aux céréales et les terres défrichées au bétail. La pression de la population mondiale sur les céréales a fait exploser ces deux dernières

années les prix du maïs, du blé et du riz. La crise pétrolière est une manifestation frappante de la rareté. La rente pétrolière est dévolue à des pays et à des propriétaires qui n'ont pas fourni le moindre travail concret pour l'extraire. Tous les phénomènes de rareté induisent de la rente, qu'il s'agisse de la terre à bâtir (et de la bulle immobilière qu'elle entraîne), des matières premières, des céréales.

Où passe l'argent du pétrole? Dans des yachts, des élevages de chevaux, de l'immobilier de luxe, des jets privés, des tableaux, des diamants. Bref, la rente du pétrole est une taxe sur les travailleurs qui ne vivent que d'objets à forte valeur d'usage, comme des voitures destinées à les amener vers leur labour, détournée vers des objets qui n'ont pas de valeur d'usage. La rente se transforme en superflu. Mais au passage, elle vampirise la force de travail. Elle transforme la sueur en diamants ou en plus-value immobilière. Elle n'accroît pas la force de travail, elle la détruit. L'entrepreneur, contrairement au rentier, valorise en revanche le travail exploité. Un entrepreneur utilise des ouvriers pour fabriquer des valeurs d'usage – des produits qui serviront à reconstituer la force de travail de ces ouvriers – et au passage leur prend une partie de ces valeurs. Dans le processus de captation du profit, il y a la volonté de fabriquer des objets socialement utiles. Socialement utile n'a qu'un sens: permettre à des individus de travailler. Un manuel d'instructions permet à des individus de travailler. Un diamant n'est pas indispensable. Le profit peut être immoral, ou indu, il résulte d'un rapport de force, il rémunère peut-être un risque pris par un patron, ou le fils d'un patron, ou une idée, peu importe, il n'a rien à voir avec la rente. La rente ne peut croître qu'au détriment du salaire ou du profit. Plus la rente augmente, plus les salaires et les profits doivent être faibles.

Les grands économistes classiques, Smith, Ricardo et Mill, prédisaient qu'à long terme, les profits deviendraient nuls ou quasi nuls, les salaires permettant aux travailleurs de survivre – à peine – et la rente captant toute la valeur produite par la société. Cela entraînera un jour la fin de l'accumulation du capital, perçue par Ricardo comme une apocalypse, alors que Mill – annonçant Keynes – voit cet « état stationnaire » comme l'occasion de passer à un monde meilleur dans lequel on se tournera de la poursuite de l'argent, et de la destruction de la nature qu'elle provoque, vers la culture de l'art de vivre. Dans une autre version, on peut imaginer le monde comme un immense bidonville, dans lequel la population survit à peine, une infime minorité de rentiers (l'élite) captant les surplus. La fin de la croissance, l'état stationnaire dont on ne peut jamais sortir, ressemble au coma éternel, à la mort. Keynes préférait préparer l'état stationnaire par l'euthanasie du rentier, plutôt que le subir. L'économie politique de Ricardo et de Malthus était qualifiée, en son temps, à juste titre de *dismal science*, science lugubre, noire comme le diable, la science des ténèbres. John Ruskin, dans sa critique de l'économie, *Unto this Last*¹⁴, a dit de la « science des échanges » qu'elle est « fondée sur l'ignorance ». « C'est particulièrement, et seule entre toutes, la science des ténèbres ¹⁵. »

La surpopulation mondiale, ajoutée à la croissance chinoise et indienne, exerce une telle pression sur les matières premières que la rente s'envole et les inégalités explosent. À cela s'ajoute un autre phénomène : les populations du Nord vieillissent. Elles captent pour leur entretien des sommes « rentières », qui n'ont pas de contrepartie dans la production. Ces populations exigent, pour leurs fonds de pension,

14. Publié sous forme d'articles en 1860, puis d'un livre en 1862.

15. Ruskin (1862), p. 43.

des taux de rendement très élevés sur leurs placements. Le fameux *rate over return* de 15 % exigé par les fonds de pension, et qui oblige les entreprises à se restructurer en aval, s'ajoute à la rente immédiate qui naît de la simple hausse des cours. L'entretien des personnes âgées relève de la « part maudite », la destruction des surplus qui, contrairement à la destruction provoquée par la guerre, est consentie. Comme le vieillissement de la population affectera bientôt l'ensemble de la planète, cette part maudite, paisible, pacifique et discrète, devra croître toujours plus. Jusqu'où ? Ce bel équilibre des âges, des jeunes de moins en moins nombreux entretenant de plus en plus d'aînés, peut-il durer ?

Ainsi, notre époque ressemble-t-elle singulièrement à celle que décrivaient Keynes et Freud. À nouveau les « confituriers » sont à l'œuvre, qui accumulent les pots de confiture pour n'y jamais toucher. Les inégalités s'accroissent, avec le gâteau mondial, fabriqué par des pays émergents comme la Chine, et ce gâteau se révèle une tumeur, non seulement du pays qui le produit, mais de la terre entière. Keynes espérait une sortie possible de cette « horreur économique », Freud en doute : « Toute culture repose sur la contrainte au travail et le renoncement pulsionnel¹⁶. » Sans cesse l'homme doit être remis au travail, contraint à tourner sans repos sur lui-même. Sans trêve, il lutte contre la mort par sa pulsion de mort. Keynes n'aimait pas ce cercle vicieux. Il pensait que la concurrence et l'accumulation sont délétères, mais que l'humanité devait en passer par là pour sortir de la rareté.

Le terrorisme actuel aurait sans doute fasciné Freud : l'hypernarcissisme d'hommes souvent éduqués, et peut-être guère plus désireux de mourir que d'autres, ne s'accompagne même pas du plaisir sadique de voir les corps des victimes. Les attentats-suicides portent la pulsion de mort à un som-

16. Freud (1927), p. 150.

met encore inimaginable du temps des anarchistes, de Caserio, de Rivarol, ou de Gavrilo Princip, l'assassin de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo. Quant aux kamikazes japonais, leur sacrifice, tout militaire, pétri d'honneur et d'obéissance, a quelque chose de bucolique comparé aux carnages perpétrés jour après jour en Irak. On a peine à imaginer la quantité de haine et de fanatisme que peuvent accumuler des hommes – et de plus en plus de femmes et même d'enfants – pour se tuer au milieu de victimes innocentes.

Épilogue

Au-delà du capitalisme

La question décisive pour le destin de l'espèce humaine me semble être de savoir si et dans quelle mesure son développement culturel réussira à se rendre maître de la perturbation apportée à la vie en commun par l'humaine pulsion d'agression et d'auto-anéantissement. À cet égard, l'époque présente mérite peut-être justement un intérêt particulier. Les hommes sont maintenant parvenus si loin dans la domination des forces de la nature qu'avec l'aide de ces dernières il leur est facile de s'exterminer les uns les autres jusqu'au dernier. Ils le savent, de là une bonne part de leur inquiétude présente, de leur malheur, de leur fond d'angoisse. Et maintenant il faut s'attendre à ce que l'autre des deux « puissances célestes », l'Éros éternel, fasse un effort pour s'affirmer dans le combat contre son adversaire tout aussi immortel. Mais qui peut présumer du succès et de l'issue ?

Freud, *Le Malaise dans la culture*, 1930

Je nous vois donc libres de revenir à quelques-uns des principes les plus sûrs et certains de la religion et de la morale traditionnelle, tels que : l'avarice est un vice, l'usure est un délit, l'amour de l'argent est

détestable, ceux qui pensent le moins au lendemain sont véritablement sur la voie de la vertu et de la sagesse. Nous placerons une fois de plus les fins au-dessus des moyens et préférerons le bien à l'utile. Nous honorerons ceux qui sauront nous enseigner à cueillir chaque heure et chaque jour de façon vertueuse et bonne, ces gens merveilleux qui savent jouir immédiatement des choses, les lys des champs qui ne peinent ni ne filent.

Keynes, « Perspectives économiques pour nos petits-enfants », 1930

Quelles sont les perspectives face à ce présent, plutôt démoralisant ? L'effondrement des régimes qui se réclamaient du marxisme a été accompagné d'un retour du religieux, dans les pays musulmans mais aussi aux États-Unis et dans d'autres pays occidentaux. Puisque ce qui est réel est éphémère, n'est éternel que l'autre monde, dont l'idée pacifie les frustrés de la terre : l'éternité est la consolation d'une existence aliénée. Mais pour les autres, ceux qui ne croient pas à l'au-delà ?

EN 2030, L'HUMANITÉ AURA RÉ SOLU LE PROBLÈME ÉCONOMIQUE

Keynes n'a pas vu venir la Première Guerre mondiale, et lorsque les hostilités furent, à sa grande surprise, déclenchées, il s'attendait à ce que le conflit prenne rapidement fin. Il en fut de même pour la Dépression et la Seconde Guerre. Ses amis de Bloomsbury s'étonnaient de cet incorrigible optimisme. Keynes croyait que des hommes supérieurs, dotés de qualités intellectuelles, morales et psychologiques exceptionnelles, seraient en mesure de guérir les maux dont souffrait la société.

C'est en 1930, au moment où le monde s'enfonce dans la dépression commencée en 1929, et qui ne prendra véritablement fin qu'avec la Seconde Guerre mondiale, qu'il publie « Perspectives économiques pour nos petits-enfants ». Il y écrit que la crise en cours provoque « un grave accès de pessimisme économique¹ ». Il ne s'agit toutefois pas « des rhumatismes propres à la vieillesse, mais de douleurs de croissance résultant de changements trop rapides » (*ibid.*). L'aveuglement sur les causes profondes de la crise explique le pessimisme des réactionnaires et des révolutionnaires. Ce qui est vécu en 1930, c'est l'interruption momentanée dans un processus de perfectionnement technique extrêmement rapide (p. 111) : « À long terme, tout cela signifie que *l'humanité est en train de résoudre le problème économique.* » Ce long terme correspond à un siècle au bout duquel les besoins essentiels seront satisfaits et les énergies employées à des buts non économiques. Il se posera toutefois un problème majeur, si on n'a pas appris d'ici là comment employer sa liberté. On pourra alors produire en trois heures par jour ce qui est nécessaire à la subsistance : « Ainsi, pour la première fois depuis sa création, l'homme sera confronté à son problème véritable et permanent : quel usage faire de sa liberté, une fois dégagé de l'emprise des préoccupations économiques ? [...] Mais ce seront les gens qui sauront préserver l'art de vivre et le cultiver jusqu'à la perfection, et qui ne se vendront pas pour assurer leur subsistance, qui seront capables de jouir de l'abondance quand elle se présentera » (p. 113). Qui sera digne du *carpe diem*? Bloomsbury était sans doute dans son esprit un laboratoire de ce futur Éden : « Pour Keynes, l'art de la vie qui, à une époque d'abondance et de loisir, remplacera l'art d'accumuler les moyens de vivre, est un art difficile, exigeant une sensibilité raffinée, telle qu'on la vit manifestée parmi les

1. Keynes (1930a), p. 106.

membres du groupe de Bloomsbury et que l'ont immortalisée les œuvres de Virginia Woolf².» L'économie sera alors devenue secondaire, les économistes «des gens humbles, compétents, sur le même pied que les dentistes» (p. 118). Vers la même époque, il écrivait dans la préface de ses *Essais de persuasion*:

[...] le Problème Économique, comme on peut l'appeler en bref, ce problème du besoin et de la pauvreté et cette lutte économique entre classes et entre nations, tout cela n'est qu'une effroyable confusion, une confusion éphémère et *sans nécessité*. Pour venir à bout du Problème Économique qui absorbe maintenant nos énergies morales et matérielles, le monde occidental possède déjà en effet les ressources et les techniques nécessaires; il lui reste à créer l'organisation capable de les mettre en œuvre de manière adéquate³.

Ce sont des obstacles liés aux structures sociales qui empêchent de régler le problème de la pauvreté et du sous-développement, de l'alternance de phases d'expansion, de crises et de dépression. Ainsi, une baisse graduelle des taux d'intérêt pourrait provoquer la disparition sans violence de la classe pique-assiette, «l'euthanasie du rentier et par suite la disparition progressive du pouvoir oppressif additionnel qu'a le capitaliste d'exploiter la valeur conférée au capital par sa rareté⁴». À la fin de la *Théorie générale*, peu avant d'«euthanasier» le rentier, Keynes cite «l'étrange prophète Silvio Gesell» (p. 348), de la pensée duquel «l'avenir aura plus à tirer [...] que de celle Marx» (p. 350). Gesell a développé, en particulier dans *L'Ordre économique naturel*

2. Brown (1959), p. 55.

3. Keynes (1931), p. 12-13.

4. Keynes (1936), p. 369.

(1906-1911), une théorie de la monnaie « estampillée » ou « fondante », impropre à l'accumulation. L'atterrissage en douceur d'une société pilotée par l'élite, vers une société stationnaire, policée, où l'intelligence, la beauté et la culture sont dispensées à profusion à des hommes qui ne sont plus soumis à la rareté, telle est l'option proposée par Keynes. S'agit-il d'une utopie ? Pas vraiment, car la réalité de la satisfaction minimale des besoins essentiels de tous, santé, logement, culture, est là. Il appartient à l'humanité de la mettre en œuvre. Il faut renoncer à l'accumulation pour l'accumulation. Mais il faudra sans doute quelques catastrophes et quelques générations avant que la stationnarité, et même la décroissance, soit intégrée dans les gènes. Dans ce nouveau monde, il y aura encore des actifs, des économistes, des dentistes, et surtout des « artistes ».

LA BEAUTÉ ET LA DOUCE NARCOSE DE L'ART

La technique appelle l'utilité, et l'utilité la laideur : « Il n'y a de vraiment beau que ce qui ne peut servir à rien ; tout ce qui est utile est laid », disait Théophile Gautier⁵. Keynes et Freud considéraient aussi que la beauté est du côté de l'inutile : « Nous remarquons bientôt que l'inutile, dont nous attendons qu'il soit estimé par la culture, c'est la beauté ; nous exigeons que l'homme de la culture vénère la beauté là où il la rencontre dans la nature et qu'il l'instaure dans des objets, pour autant que le permet le travail de ses mains⁶. » L'homme moderne ne peut qu'être frappé par la laideur occasionnée par le progrès, laideur de la barre de cité, du

5. Gautier (1835), p. 54.

6. Freud (1930), p. 35-36.

périphérique autoroutier ou du bidonville. Déchet et laideur semblent ses productions majeures, tandis que les activités scientifiques et artistiques sont réservées à une minorité. À côté de la technique, « beauté, propreté et ordre occupent manifestement une position particulière parmi les exigences de la culture » (p. 37).

La beauté ne fait pas partie du plan capitaliste. À l'inutile et à la beauté, il n'est pas nécessaire de donner d'explication, c'est pourquoi la technique et la loi rationnelle les ignorent. La technique cherche l'efficacité. Keynes, fasciné par la capacité du capitalisme à produire de la laideur, plaide dans une intervention à la BBC pour la construction de bâtiments destinés aux classes défavorisées, mais d'une très grande beauté⁷. Il imagine que le capitalisme pourrait produire de magnifiques immeubles destinés à des pauvres. Il est vrai que les immeubles ouvriers du XIX^e siècle n'ont rien à voir avec les hideuses tours du XX^e. Il suffit de descendre la Seine, de Notre-Dame au musée d'Orsay, pour découvrir qu'une gare de trains pouvait être belle.

LA RÉSURRECTION DU CORPS

La « résurrection des corps », résurrection toute temporelle et concrète des corps délivrés de la culpabilité, de l'angoisse, du complexe d'argent et de la peur de mourir, est l'issue proposée par les disciples radicaux de Freud que sont Reich, Fromm, Brown et Marcuse, parmi d'autres. Le corps humain ressuscité deviendrait pervers et polymorphe, le refoulement disparaîtrait. Ainsi le capitalisme cesserait d'apporter la mort aux hommes. Il faut imaginer, dit Brown, « une civilisation

7. Keynes (1936a), p. 348.

assez forte pour se penser mortelle ». Ce serait une civilisation du jeu : « Du point de vue freudien, tout homme ordinaire a connu le paradis du jeu dans son enfance. Chez tout homme, sous les habitudes du travail, l'immortel instinct du jeu demeure. Les bases sur lesquelles sera créé l'homme de l'avenir existent déjà dans l'inconscient refoulé⁸. »

On peut évoquer ici le jeune Marx, celui qui pense à l'économie politique devenue la science des valeurs d'usage et non celle des valeurs d'échange, de la jouissance et non de l'accumulation :

L'homme s'approprié son être universel d'une manière universelle, donc en tant qu'homme total. Chacun de ses rapports *humains* avec le monde, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, la pensée, la contemplation, le sentiment, la volonté, l'activité, l'amour, bref tous les organes de son individualité, comme les organes qui, dans leur forme, sont immédiatement des organes sociaux⁹.

Cherchant à trouver une « sortie », au-delà du principe de réalité, Marcuse mobilise les images d'Orphée et de Narcisse contre Prométhée, « le héros culturel du travail, de la productivité et du progrès par la voie de la répression¹⁰ ». Orphée faisait chanter les pierres, ce qui dénote une symbiose parfaite avec la nature, et Narcisse substitue la contemplation à l'action, la jouissance de la beauté dans l'éternel présent.

Admire dans Narcisse un éternel retour
Vers l'onde où son image offerte à son amour
Propose à sa beauté toute sa connaissance.

Paul Valéry, *Cantate du Narcisse*, scène 2

8. Brown (1959), p. 55.

9. Marx (1844), p. 91.

10. Marcuse (1955), p. 144.

L'expérience orphique et narcissique du monde repousse le principe de rendement. L'être est vécu comme l'apaisement qui unit l'homme et la nature. Mais Narcisse est-il différent de Thanatos? Il est le repos, le sommeil et la mort. Il méprise Éros et l'amour. En vérité, l'espoir de Marcuse est que Narcisse ne soit pas tout à fait Thanatos et qu'il puisse « contenir le germe d'un principe de réalité différent: la *cathexis* libidineuse du moi peut devenir la source et le réservoir d'une nouvelle *cathexis* libidineuse du monde objectif, en transformant ce monde en un nouveau mode d'être » (p. 150). Cette nouvelle réalité évoquerait l'idée d'une « sublimation non répressive ». Marcuse rappelle que Hans Sachs, dans son essai sur « Le retard dans l'âge de la machine » se demandait pourquoi les Grecs n'avaient pas construit une technologie de la machine, bien qu'ils possédassent l'habileté et les connaissances nécessaires pour cela? La réponse tient au narcissisme dominant la culture grecque: « la *cathexis* libidineuse du corps était si forte qu'elle s'opposait à la mécanisation et à l'automatisation » (*ibid.*). Orphée pacifiait le monde non par la force mais par le chant et la poésie. Narcisse autorisait à aimer son corps: « L'Éros orphique transforme l'existence: il se rend maître de la cruauté et de la mort. Son langage est chant et son travail est jeu. La vie de Narcisse est celle de la *beauté* et son existence est *contemplation* » (p. 152).

C'est Fourier, avec le phalanstère, la papillone et la cabaliste, qu'il faut évoquer ici. Fourier voulut rendre le travail heureux, le capitalisme joyeux, faire de l'économie politique la science des valeurs d'usage et de la jouissance. Il faut découvrir le travail qui donne du plaisir, et laisser Éros s'immiscer dans la vie laborieuse. Réconcilier l'irréconciliable: le travail et le plaisir, l'érotisme et la vie sociale, la contemplation et la vie, l'absence de cruauté et la vie sociale, la présence d'autrui et l'absence de mimétisme. Nous serons alors

dans le royaume de la paix et de la beauté, où la terre redevient un jardin, un royaume jusqu'alors accessible aux seuls artistes, mais désormais accessible à tous : « Il nous faut donc soutenir la possibilité d'une activité (vie) qui soit aussi en repos », dit Brown¹¹. Quel paradoxe encore ! Bien entendu, il s'agit d'une utopie. Freud, contrairement à Marcuse, ne sombre pas dans cet irénisme. Sa théorie des pulsions est sans ambiguïté : il y a du sadisme et de l'instinct de destruction dans Éros, et il y a de l'érotisme dans l'instinct de mort et il y a de la pulsion de mort dans l'art, la création et la culture. Certes l'homme est joueur, et le jeu est inutile, mais le jeu aussi est utilisé dans la dynamique de la civilisation. Il suffit de voir la facilité avec laquelle le jeu devient de la compétition. L'idée d'un « présent apaisé » n'est ni celle d'un artiste ni celle d'un joueur : « ceux qui meurent dans l'angoisse et la douleur dressent l'acte d'accusation capital contre la civilisation¹² ». À la nuance près que les hommes vivent dans l'angoisse, la douleur et la culpabilité. Il est vrai que la psychanalyse envisage de soustraire l'homme à la tyrannie du temps, et lui promet l'apprentissage de la liberté.

QUELLE ABONDANCE ?

Il est facile de critiquer la valorisation excessive de la figure de l'artiste et du créateur, par Freud, Keynes et plusieurs autres. Elle se retrouve pourtant aujourd'hui dans la saga du logiciel libre. Les programmeurs de logiciels libres se sont révoltés contre les droits de propriété imposés par les

11. Brown (1959), p. 125.

12. Marcuse (1959), p. 204.

fournisseurs de logiciels fermés, comme Microsoft, qui les bridait dans le plaisir de la recherche. Bien entendu, cette élite des programmeurs était fort bien payée, mais son activité « artistique » se trouvait limitée par les monopoles de la propriété intellectuelle. L'essor du logiciel libre, adopté finalement par les grandes administrations publiques ou privées, montre que l'activité libre, coopérative, en réseau, fondée sur la gratuité et le plaisir de créer, est plus efficace que la vieille exploitation des cerveaux. Le modèle du programmeur de logiciel libre est simplement l'artiste ou le chercheur, dont la motivation essentielle n'est jamais l'argent. Pour notre propos, l'émergence d'une économie de la connaissance se substituant à l'économie matérielle est une piste à ne pas négliger : si l'abondance de la connaissance peut se substituer à la rareté des biens, on peut rêver d'une société d'artistes, ou de moines copistes de bibles, contemplative, séraphique et heureuse, mais cependant active dans la coopération et l'invention.

Ainsi le mur de la rareté serait franchi, et avec lui disparaîtrait la violence mimétique. C'est peu probable. Outre que l'économie de la connaissance doit représenter, tout au plus, 2 % de la production mondiale, l'économie matérielle, destructrice, n'a jamais été limitée par l'irruption des nouvelles technologies de l'information, au contraire. La destruction continue et le travail demeure et demeurera à jamais l'un des moyens irremplaçables pour assujettir les peuples. La vieille économie libidinale, le détournement de la libido vers la production, se perpétue plus que jamais aujourd'hui, au moment où la dictature chinoise procède à une exploitation forcenée de la main-d'œuvre et à un massacre sans précédent de la nature. Ce n'est pas la vision des Marcuse, Reich, Adorno, Georgescu-Roegen, et autres Charbonneau, Illich, Ellul qui est à remettre en cause, mais leur espoir irénique d'une « nouvelle » société capable de

marier sobriété et bonheur de vivre. Aucun de ces auteurs n'a vraiment osé lire dans Freud que malheur et plaisir, mort et vie, opportunisme et générosité, sadisme et altruisme étaient indissociablement liés dans une complexité du bien et du mal, pour utiliser la terminologie d'Edgar Morin. La culture contient le mal et le capitalisme a fait qu'il n'est plus possible de les dissocier. Ce n'est qu'au-delà de la destruction qu'on y verra un peu plus clair. La grande nouveauté est qu'on voit la maison brûler. Les prises de position d'un Al Gore ou d'un Arnold Schwarzenegger, le fait qu'un président de la République française, à côté d'un slogan immature qui aurait révolté Keynes («travailler plus pour gagner plus»), autorise un «Grenelle de l'environnement», l'intérêt que manifestent même certains patrons pour le «développement durable» signifie que la couleur des flammes a fini par dessiller les plus aveugles.

LA POSSIBILITÉ D'UNE ÎLE

Pour ceux qui gagnent leur pain quotidien à la sueur de leur front, le loisir est une douceur ardemment désirée – jusqu'au moment où ils y accèdent.

On connaît l'épithète traditionnelle qu'une vieille femme de ménage avait fait inscrire sur sa tombe :

«Ne vous lamentez pas sur moi, amis, ne me pleurez jamais, car je m'en vais me reposer à jamais pour l'éternité.»

Tel était son paradis. Comme d'autres qui aspirent au loisir, elle s'imaginait combien il serait agréable de passer le temps à écouter secrètement de la musique, car son poème comportait un autre couplet :

«Les cieux résonneront de psaumes et de douces mélodies, mais je n'aurai pas même la peine de chanter.»

Et pourtant cette vie ne sera tolérable que pour ceux qui prendront part au chant – et combien peu d'entre nous savent chanter¹³!

Combien peu sont capables de chanter! Et si la « sortie » était réservée à une élite, comme furent réservés aux plus riches les canots de sauvetage du *Titanic*? Avec le triomphe d'une maigre élite, cultivée, raffinée, au terme du processus d'accumulation, nous sommes à nouveau dans la perspective déprimante de Ricardo: la terre transformée en bidonville, sauf pour une petite minorité qui survit jusqu'à l'épuisement des dernières gouttes d'énergie. Souvent les romanciers sont plus éloquents que les scientifiques, les philosophes et, bien évidemment, les économistes. Balzac et Zola ont beaucoup mieux parlé de l'argent que leurs contemporains économistes. 1984 ou *Le Meilleur des mondes* ont décrit la termitière redoutée par Freud.

Dans *La Possibilité d'une île*, Michel Houellebecq évoque une terre dévastée, où la population est revenue à l'état sauvage, tandis qu'une minorité d'élus survit dans l'éternité par clonage. Cette population « mène une vie calme et sans joie ». Elle ne peut que contempler et attendre. Les jours se répètent. Les cellules vieillissent et, quand chaque machine humaine menace de se gripper, une duplication lui permet de vivre une nouvelle vie tout aussi insipide. Tous ces élus sont donc des morts vivants. À la limite, les sauvages qui s'entretuent hors des villas protégées vivent, même s'ils vivent affreusement. Le roman de Houellebecq pousse la logique du progrès technique et de l'obsession de survie de l'humanité jusqu'à l'extrême, jusqu'à l'extrême du capitalisme donc. Les paléontologues nous rappellent que l'espèce humaine, à ses débuts, peu nombreuse sur la vaste terre

13. Keynes (1930), p. 113.

(quelque vingt ou trente mille individus), a failli disparaître, faute d'atteindre le seuil critique qui permet à une population de se perpétuer. Il n'était donc pas écrit que l'espèce humaine dût coloniser la planète, pas plus qu'il n'est écrit qu'elle doive coloniser la galaxie. La disparition de l'espèce, même à travers des zombies qui poursuivent interminablement leur duplication jusqu'à l'extinction du soleil, est une possibilité. La possibilité d'une île peuplée par une « élite ».

Mais nous pouvons peut-être rêver d'une sortie plus sereine. Celle où une partie de l'élite, enfin consciente, sans doute par crainte de ceux d'en bas, promeut les conditions d'une vie apaisée sur la terre. La crise actuelle peut être le moment d'une transformation radicale. La lutte d'Éros et de Thanatos n'est pas achevée.

EN MÉMOIRE DE L'ESPÈCE HUMAINE

À propos de la crise déclenchée en 1929, Keynes évoquait le désir suicidaire des banquiers. Il semble que ce désir n'ait pas disparu, et qu'il les ait conduits, quatre vingts ans plus tard, sous couvert de recherche effrénée de profit, à une spéculation sur le crédit qui a abouti à une crise sans précédent. Les sommes captées par les patrons des banques, les propriétaires de *hedge funds* et autres traders de la Bourse, peu avant que le système ne tombe en faillite, donnent le vertige. Évidemment, aucun d'entre eux ne reconnaîtrait dans son avidité la pulsion de mort à l'œuvre. Comment soupçonner cette élite, formée dans les meilleures écoles, de vouloir inconsciemment détruire le monde qu'elle alimente en argent comme un mécanicien fou alimenterait la chaudière d'une machine roulant vers l'abîme ? Qui ne croit, dans la caste bancaire, faire le bien de tous, alors que ne s'enrichit jusqu'à la nausée qu'une toute petite minorité ?

La crise dans laquelle s'enfoncé le monde contemporain, avec son cortège de ressentiments et de rancœurs, les batailles et les carnages à suivre, pose la question de la mémoire : l'humanité est-elle capable de se souvenir des précédents désastres ? Existe-t-il une pédagogie de la catastrophe ? La peste fut éradiquée en Europe après celle de Marseille en 1720. Enfin le bien public dépassa l'intérêt privé des marchands cupides, désireux de vendre des soieries pourtant infectées par le virus à la foire de Beaucaire.

Oui, dirions-nous, il existe une mémoire de la catastrophe, en regardant les banques centrales inonder les banques de liquidités pour éviter leur faillite ; en observant les hommes politiques décidés, semble-t-il, comme le firent Keynes et ses collègues à Bretton Woods en 1944, à contrôler à nouveau les intermédiaires financiers en les soumettant à des normes prudentielles, à lutter contre les paradis fiscaux qui permettent aux banquiers d'effectuer la plupart de leurs transactions hors de tout contrôle et aux plus riches de frauder scandaleusement l'impôt, à imposer des normes de comptabilité indépendantes de l'évaluation au jour le jour des marchés, à contrôler les banques centrales elles-mêmes.

Mais la question n'est pas de « refonder le capitalisme », comme il est dit aujourd'hui un peu partout. Elle est de savoir si on peut dépasser un système fondé sur l'accumulation indéfinie et la destruction sans limite de la nature. Le virage vers une économie « environnementale » risque de n'être que le projet capitaliste peint en vert. La bulle de l'éolien – en espérant que celle des biocarburants ne verra pas le jour ! – ne succédera-t-elle pas à celle des nouvelles technologies ? Il ne s'agit plus de refonder, mais de dépasser, de penser autre chose.

Or, comment penser sans mémoire ? Il semblerait que les sociétés capitalistes manquent de mémoire, à la différence de certaines sociétés dites « primitives », qui géraient mieux

leurs rapports à la nature. La crise de 1929 n'a pas empêché la crise contemporaine, comme la Shoah n'a pas permis d'éviter le génocide des Tutsis. La disparition des espèces qu'on nous conte jour après jour, entre la météo et les cours boursiers, paraît anecdotique, un peu comme la disparition des dinosaures qui est bonne pour les livres. Il est à craindre que l'espèce humaine ne disparaisse avant le capitalisme. Où sont aujourd'hui les Condorcet, les Keynes, les Freud qui peuvent nous aider à ouvrir les yeux ?

Annexe

Bloomsbury et la psychanalyse

Le groupe de Bloomsbury tire son nom du quartier de Londres où la plupart de ses membres, dont Keynes, habitaient¹. C'était un groupe d'amis, et d'amants, qui partageaient des valeurs communes et une certaine vision du monde, radicalement opposée à la morale victorienne qui imprégnait encore fortement l'Angleterre au moment du décès de la reine Victoria, en 1901. La société victorienne était une société conservatrice, puritaine, « vertueuse » et répressive. Ce rigorisme concernait en premier lieu les affaires sexuelles, mais aussi l'organisation familiale, l'ordre social et l'économie. On y exaltait ainsi le travail, la frugalité et l'épargne. Le victorianisme n'était pas l'apanage de la seule Grande-Bretagne de Victoria. Il a connu des avatars dans plusieurs autres pays d'Europe, en particulier dans l'Autriche de l'enfance de Freud.

Le groupe émerge, autour de 1905, de la rencontre entre quelques anciens étudiants de Cambridge, la plupart mem-

1. Pour plus de détails, voir Dostaler (2005), p. 53-95, où on trouvera plusieurs références à l'énorme littérature qu'a suscitée le phénomène de Bloomsbury.

bres de la Société des Apôtres², et deux femmes exceptionnelles, Vanessa et Virginia Stephen. Peintre, Vanessa épouse Clive Bell en 1907, et Virginia Leonard Woolf en 1912. En 1904, après la mort de leur père, Leslie Stephen, auteur d'ouvrages importants sur l'histoire intellectuelle de l'Angleterre, ses quatre enfants, Vanessa, Virginia, Thoby et Adrian, s'installent dans le quartier de Bloomsbury, au 46, Gordon Square, qui deviendra plus tard la résidence londonienne de Keynes. On y reçoit le jeudi soir, pour discuter passionnément des choses de la vie. Plusieurs personnes se joindront graduellement aux « Bloomsberries », notamment : le peintre Duncan Grant, cousin de Lytton Strachey, qui eut une longue liaison avec Keynes ; le critique d'art Roger Fry, l'aîné du groupe, ancien apôtre, et qui devint le compagnon de Vanessa Bell avant que cette dernière n'unisse son destin à celui de Duncan Grant ; le romancier Edward M. Forster.

À Bloomsbury, rien ne devait être tenu pour acquis. La franchise et la sincérité la plus absolue étaient exigées de tous. On cultivait le scepticisme, mais on croyait dans le pouvoir de la raison, dans le progrès de la civilisation, dans la perfectibilité de l'humanité. Esthètes, les Bloomsberries plaçaient l'art au premier rang des réalisations humaines. Hédonistes, ils aimaient la fête, les voyages, la cuisine et le

2. Fondée en 1820, la Cambridge Conversazione Society, mieux connue sous l'appellation de « Société des Apôtres », est une institution typique du monde universitaire britannique. Il s'agit d'un groupe de discussion formé par cooptation, respectant un ensemble de règles et un jargon assez particuliers. Les discussions du groupe portaient généralement sur des questions d'ordre existentiel : le sens de la vie, la morale, la religion, l'art, la littérature, la philosophie. La liberté de parole était un principe fondamental et aucun sujet ne pouvait être considéré comme tabou. La société, secrète, et qui existe toujours, a compté dans ses rangs une partie de l'élite culturelle et scientifique de la Grande-Bretagne. Keynes fut élu apôtre peu après son arrivée à King's College, le 28 février 1903, et demeura très impliqué dans les affaires de la Société jusqu'à la fin de sa vie.

bon vin³. Francophiles pour la plupart⁴, ils importèrent en Angleterre des recettes artistiques, mais aussi culinaires. Fers de lance de la révolte contre la morale victorienne, pacifistes, les Bloomsberries tournaient en dérision les institutions qu'elle honorait, l'armée et l'Église, ces deux « masses artificielles » décrites par Freud dans *Psychologie des masses et analyse du moi*. Ils rejetaient les conventions sociales et en particulier la morale sexuelle. Les mariages bloomsberriens étaient très peu conformistes. L'homosexualité était non seulement tolérée, mais largement pratiquée. Les couples et les trios les plus singuliers se formaient et se défaisaient dans ce milieu qui scandalisait ses contemporains. Ainsi, Keynes écrit à Lytton Strachey, le 10 décembre 1905⁵ : « Lamb faisait plein de commérages sans intérêt (à mon avis) sur Henry et les Stephens – de quelle manière Henry Lamb est amoureux de Vanessa et Vanessa de Nine? Et Adrian de Nine? Et, j'imagine, toutes les autres relations, saphiques, sodomites et incestueuses, possibles et impossibles. »

Bloomsbury était ainsi une sorte de famille, de communauté que ses adversaires comparaient parfois à un bordel. L'amitié survivait à la fin des relations amoureuses, même si ce n'était pas sans séquelles. Bloomsbury se caractérisa avant tout par le fait que ses membres restèrent étroitement unis et solidaires jusqu'à la fin de leur vie, en dépit des inévitables conflits, désaccords et crises qui surgissaient épisodiquement. Les Bloomsberries étaient aussi des travailleurs acharnés, de brillants intellectuels et des créateurs exceptionnels

3. Freud était lui aussi passionné par les voyages et appréciait la bonne chère et le bon vin. Voir Freud (2005).

4. Mais Keynes était plus considéré comme germanophile que francophile. Sur les rapports de Bloomsbury avec la France, voir Caws et Wright (2000).

5. C'est cette année-là que Freud publie ses *Trois essais sur la vie sexuelle*, que James Strachey, son futur traducteur, frère cadet de Lytton, décrira plus tard comme son œuvre la plus originale et la plus importante.

qui ont marqué la culture et la société, en Angleterre et dans le monde occidental, et cela dans plusieurs domaines : le roman avec Virginia Woolf et E. M. Forster, la peinture avec Duncan Grant et Vanessa Bell, la critique d'art avec Roger Fry et Clive Bell, la biographie et l'histoire avec Lytton Strachey, la critique littéraire avec Desmond McCarthy et Virginia Woolf, l'économie et la politique avec Keynes et Leonard Woolf. La plupart ont aussi joué un rôle important dans le journalisme. Émergeant pendant une période de transformations sociales, politiques et économiques majeures, le groupe de Bloomsbury a défini de nouveaux critères esthétiques et culturels, qu'on caractérise parfois par l'expression « modernisme », qu'on a aussi utilisé pour caractériser la Vienne de la jeunesse de Freud. L'art, comme la littérature, doivent viser à susciter une émotion plutôt qu'à décrire une réalité. Le traitement compte plus que le sujet.

La culture de Bloomsbury et la psychanalyse émergent ainsi dans des contextes similaires. À Londres comme à Vienne, des artistes et des intellectuels, à la recherche de leur identité, réagissaient contre le conservatisme, l'obscurantisme, l'autorité arbitraire, la morale puritaine et la répression sexuelle. Ce groupe d'artistes et d'écrivains, qui étaient les plus proches amis de Keynes, étaient dotés de personnalités souvent complexes, torturées et égotistes, ce qui constituait un terrain propice pour la nouvelle discipline. Les thèses de Freud permettaient de se libérer et de se déculpabiliser quant à son mode de vie, dans l'étouffant univers victorien.

Keynes a écrit, dans un de ses rares textes autobiographiques, lu en 1938 devant ses amis du Bloomsbury Memoir Club⁶, que, vers les années 1905, lui et ses amis étaient « pré-

6. Fondé en 1921, ce club se réunissait quelques fois par année, souvent chez Keynes, pour écouter un de ses membres lire un document autobiographique.

freudiens», ayant « tout à fait mal compris la nature humaine, y compris la nôtre⁷ ». Il prêtait alors, disait-il, trop de rationalité à l'être humain. Les événements à venir, en particulier la guerre, et les réflexions qu'ils lui inspireront le convaincront du fait que les pulsions, inconscientes et souvent perverses, jouent dans la destinée humaine un rôle beaucoup plus important que la délibération rationnelle: « L'attribution de la rationalité à la nature humaine, plutôt que de l'enrichir, me semble maintenant l'avoir appauvrie. Cela ne tenait pas compte de certaines sources puissantes et précieuses de sentiments » (*ibid.*). Retrouvant les accents de Freud dans *Le Malaise dans la culture*, Keynes écrit: « Nous n'avions pas conscience que la civilisation était une croûte mince et fragile mise en place par la personnalité et la volonté d'un petit nombre, et maintenue seulement par des règles et des conventions adroitement mises en valeur et préservées d'une façon retorse » (p. 447). Le récit proposé par Keynes a toutefois été critiqué par certains de ses amis qui vécurent cette époque, en particulier par Leonard Woolf. Dans ses mémoires, ce dernier raconte comment Lytton Strachey et lui avaient inventé et expérimenté sur leurs amis, entre 1900 et 1905, une « méthode » pour explorer leur psychologie et permettre ainsi d'améliorer leurs relations interpersonnelles en les rendant plus authentiques: « c'était un genre d'investigation psychologique de troisième degré appliquée aux âmes des amis. Même si c'était bien avant d'entendre parler de Freud, il s'agissait d'une sorte de psychanalyse compulsive⁸ ».

C'est en 1914 que se fait le premier rapprochement entre Freud et Bloomsbury⁹. Cette année-là paraît la traduction

7. Keynes (1938), p. 448.

8. L. Woolf (1960), p. 113-114.

9. L'une des premières portes d'entrée des idées de Freud en Grande-Bretagne avait été la Society for Psychical Research, fondée en 1882, et dont Keynes a été membre.

anglaise de *Psychopathologie de la vie quotidienne*, dont Leonard Woolf publie un compte rendu dans la revue *New Weekly*. Lytton Strachey compose une pièce dans laquelle un couple discute des thèses de Freud (1914). Woolf a écrit : « Dans la décennie qui a précédé 1924, dans ce qu'on appelle le cercle de Bloomsbury, il y avait un grand intérêt pour Freud et la psychanalyse et cet intérêt était extrêmement sérieux¹⁰. » Quatre membres du groupe vont même prendre la décision d'exercer le métier de psychanalyste. Le premier est le frère cadet de Virginia Woolf, Adrian Stephen. Avec son épouse Karin Costelloe, il décide, à la fin de la guerre, de s'inscrire à la faculté de médecine, dans le but de devenir psychanalyste. Les époux commencent à pratiquer leur nouveau métier en 1926, à Gordon Square, près de la résidence des Keynes. À propos des activités de leur frère cadet, Virginia écrit à sa sœur Vanessa, le 22 mai 1927 : « Je m'introduisais en silence pour épier dans la salle à dîner des Stephen, là où certains après-midi, en plein jour, on pouvait voir une femme aux limites des affres du désespoir, étendue sur le sofa, son visage enfoui dans l'oreiller, pendant qu'Adrian la couvait comme un vautour, analysant son âme¹¹. »

James Strachey prend la même décision à la fin de la guerre. Il abandonne toutefois rapidement ses études de médecine et décide de passer à la psychanalyse en confiant son inconscient directement à l'observation du maître. Et Virginia Woolf de commenter, le 21 novembre 1918 :

10. L. Woolf (1967), p. 164.

11. V. Woolf (2003), p. 228. Cela peut éclairer les réticences de Virginia Woolf à passer par le divan pour régler les problèmes psychologiques aigus qui la mèneront, en 1941, au suicide. Sa première crise grave s'était déclarée après le décès de sa mère, en 1895. Elle fit une tentative de suicide après avoir achevé son premier roman, et fut sauvée par le frère de Keynes, Geoffrey, qui était médecin. Son neveu et biographe Quentin Bell estime que, si Leonard avait découvert Freud deux ans plus tôt, l'histoire médicale de Virginia aurait pu être différente : Bell (1972), vol. 2, p. 19.

« James, annoncé pour une conférence sur l'“onanisme”, se propose de gagner sa vie comme interprète de Freud sur Harley Street. Au moins, on peut se passer d'un diplôme¹². » Freud accepte de voir en même temps James et sa femme Alix Sargant-Florence. L'entreprise se poursuivra jusqu'au printemps 1922, Freud les jugeant alors aptes à pratiquer le métier¹³. Peu après leur arrivée à Vienne, Freud demande aux Strachey de traduire un de ses articles : « On bat un enfant ». Publiée en 1920, cette traduction est suivie de celle de *Psychologie des masses et analyse du moi*, assurée par James en 1922. Une entreprise plus vaste est confiée aux deux époux, en mars 1921, la traduction des cinq études de cas¹⁴, ce qui les occupera pendant cinq années. Freud apprécie ceux qu'il appelle ses « excellents traducteurs anglais ».

Le séjour viennois de James et Alix Strachey est l'occasion du premier échange, indirect, entre Freud et Keynes. Le 22 février 1921, Lytton Strachey écrit à Keynes : « Le mot ci-joint de James pourrait t'amuser. Apparemment ta renommée à Vienne est énorme, et le docteur Freud affirme qu'il jouit d'une bien plus grande notoriété lorsque tu mentionnes son nom quelque part que de toute autre source. Il a reçu plusieurs lettres de félicitations à cette occasion. Autrement, il est inconnu en Autriche. » La mention de Freud se trouve dans le troisième chapitre des *Conséquences économiques de la paix*, « La conférence », chapitre dans lequel Keynes fait le portrait des protagonistes de la Conférence de Versailles et écrit, à propos du président Wilson : « Pour parler le langage de la

12. V. Woolf (1977-1984), vol. 1, p. 221.

13. Dans une lettre à son frère Lytton, le 6 novembre 1902, James décrit Freud comme « un homme très affable et un artiste stupéfiant » (Meisel et Kendrick 1990, p. 43), et la séance « comme un tout organique et esthétique » (*ibid.*).

14. Dora, le petit Hans, l'Homme au rat, le président Schreber et l'Homme au loup.

psychologie médicale, suggérer au Président que le traité trahissait ses engagements revenait à mettre à vif son complexe freudien. Aborder ce sujet lui était intolérable, et toutes les forces de son inconscient se liguèrent pour empêcher un examen approfondi¹⁵». En 1930, Freud a lui-même entrepris la rédaction d'un portrait psychologique du président Wilson, avec le journaliste et diplomate américain William Bullitt¹⁶, qui lui en avait suggéré l'idée. Le livre ne fut publié qu'en 1967, après la mort de la deuxième épouse du président Wilson. Dans sa préface, Bullitt indique qu'ils ont lu le livre de Keynes pour préparer le leur¹⁷.

Lecteur de Keynes, Freud l'était aussi de Lytton Strachey, et cela avant même sa rencontre avec James. *Victoriens éminents* (1918), et *La Reine Victoria* (1921), qui firent la fortune de Strachey, inaugurent un nouveau style de biographie psychologique qui pourrait sembler avoir été influencé par Freud. Les victoriens éminents et leur souveraine sont dépeints comme des névrosés, et leur névrose est attribuée à des facteurs d'ordre sexuel. En réalité, Lytton Strachey était, à l'époque où il rédigeait ses premiers livres, très réticent face aux thèses de Freud et il ne l'avait pas beaucoup lu. Les choses changeront dans les années vingt et, comme Keynes, il lira les *Collected Papers* de Freud et utilisera finalement les thèses freudiennes dans *Elizabeth et Essex*, comme Virginia Woolf le fera plus tard dans *Trois guinées*. Cela vaudra d'ailleurs à Lytton une longue lettre, très élogieuse, de Freud :

15. Keynes (1919), p. 66. L'allusion à Freud disparaît dans la première traduction française, de Paul Franck, publiée par la *Nouvelle Revue Française* en 1920, où « *touch on the raw of a Freudian complex* » (JMK 2, p. 34) devient : « *toucher à vif un ganglion nerveux* » (p. 52).

16. Bullitt, alors ambassadeur des États-Unis à Paris, aidera Freud à quitter Vienne après l'*Anschluss*. Il avait participé à la conférence de paix de Paris et, comme Keynes, il avait démissionné, en désaccord avec la nature des réparations imposées à l'Allemagne.

17. Freud et Bullitt (1967), p. 8.

J'ai lu vos textes précédents avec le plus grand plaisir. Mais ce plaisir a surtout été d'ordre esthétique. Cette fois-ci vous m'avez ému plus que d'habitude car, vous-même, vous avez atteint de grandes profondeurs. [...] Vous êtes parfaitement conscient de ce que les autres historiens laissent habituellement de côté : à savoir le fait qu'il est impossible de comprendre le passé avec certitude, car nous ne sommes pas capables de faire suffisamment d'hypothèses sur les motivations des hommes et sur l'essence de leurs âmes, de sorte que nous ne pouvons interpréter leurs actes. [...] En tant qu'historien, donc, vous montrez combien vous êtes ancré dans l'esprit de la psychanalyse¹⁸.

Leonard Woolf est approché par James Strachey, au début de l'année 1924, pour être l'éditeur des *Collected Papers* de Freud, dont quatre volumes seront publiés dans une traduction due à une équipe menée par Alix et James Strachey. Leonard accepte et, comme il le raconte dans ses mémoires, cette décision aura des conséquences importantes pour l'avenir de Hogarth Press qu'il a fondé avec Virginia en 1917¹⁹. Le pari était en effet très risqué. L'éditeur Unwin avait refusé de s'y engager et déconseilla à Leonard de le faire. Publiés entre 1924 et 1925, les quatre volumes connurent pourtant un immense succès, aux États-Unis autant qu'en Angleterre, et circuleront pendant quarante ans. Un cinquième tome sera publié en 1950. C'est dans cette édition que Keynes et les autres membres du groupe de Bloomsbury prirent connaissance des plus importants travaux de Freud. James Strachey écrit à Alix, le 18 juin 1925 : « À propos, Maynard a dit qu'il était plongé dans les *Case Histories*, et il a fait un

18. Lettre de Freud à Lytton Strachey, 25 décembre 1928, in Meisel et Kendrick (1990), p. 373.

19. Cette maison a publié plusieurs des courts essais de Keynes, qui destinait ses écrits plus volumineux à Macmillan

certain nombre de compliments sur la traduction. Selon lui, il paraîtrait qu'il serait en train de lire l'intégrale des travaux du Professeur afin de bien saisir tout le sujet²⁰.» Keynes y trouve des idées dont il se servira dans le *Treatise on Money* comme dans la *Théorie générale*. Sous le pseudonyme « Siela » qu'il utilisait parfois, il écrit, aux termes d'un débat dans les colonnes du périodique *Nation and Athaeneum* dont il présidait le conseil d'administration :

Le Professeur Freud me semble doté jusqu'au génie de l'imagination scientifique qui peut donner corps à une abondance d'idées novatrices, à des ouvertures fracassantes, à des hypothèses de travail qui sont suffisamment établies dans l'intuition et dans l'expérience commune pour mériter l'examen le plus patient et le plus impartial, et qui contiennent, selon toute probabilité, à la fois des théories qui devront être abandonnées ou remaniées jusqu'à ne plus exister, mais aussi des théories d'une signification immense et permanente²¹.

À partir de 1924 et jusqu'à la mort de Freud, Hogarth Press publie toutes les traductions anglaises de ses livres, comme l'ensemble des ouvrages de la Psycho-Analytical Library reliée au London Institute of Psycho-Analysis, soit environ 70 titres. De cette expérience, Woolf dit dans ses mémoires que le plus grand plaisir qu'il en a retiré fut la relation qu'elle a créée avec Freud. Ils ne se sont rencontrés qu'une fois, le 28 janvier 1939, en présence de Virginia, à qui Freud, « extraordinairement courtois, dans un style cérémonieux et suranné » a offert un narcisse : « Il y avait quelque chose en lui comme dans un volcan à moitié éteint, quelque chose de sombre, de refoulé, de réservé. Il m'a donné une impression que bien peu de gens que j'ai rencontrés m'ont

20. Meisel et Kendrick (1990), p. 331.

21. Keynes (1925a), p. 392.

donnée, une impression de grande gentillesse, mais derrière la gentillesse, de grande force²². » Virginia en revanche décrit Freud comme « un très vieil homme ratatiné et paumé, avec des yeux clairs de singe, des mouvements spasmodiques et paralysés, inarticulé mais alerte [...], un vieux feu maintenant vacillant²³ ». C'est après cette rencontre qu'elle se met sérieusement à la lecture de Freud « pour élargir la circonférence, pour donner à mon cerveau une plus grande envergure : pour le rendre objectif ; pour sortir. Donc pour vaincre la contraction de l'âge. Toujours prendre de nouvelles choses²⁴ ». Elle dira que cette lecture lui a permis d'y voir plus clair dans l'ambivalence de ses relations avec ses parents, dans ce mélange d'amour et de haine dont Freud a montré qu'il était naturel.

Elle n'aura pas eu le temps d'en profiter longtemps. Le 28 mars 1941, elle s'avance dans les flots de la rivière Ouse, près de chez elle, des pierres dans les poches de son pardessus. La pulsion de mort aura été plus forte que le génie créatif. Freud s'était éteint six mois plus tôt, le 23 septembre 1939. Il avait demandé à son médecin de mettre fin aux souffrances que lui faisait endurer, depuis seize années, son cancer de la mâchoire. Épuisé par les efforts consentis pendant la guerre pour construire un monde meilleur, Keynes meurt à soixante-deux ans, le 21 avril 1946.

22. L. Woolf (1967), p. 168-169.

23. 1977-1984, vol. 5, p. 202.

24. 1977-1984, entrée du 2 décembre 1939, vol. 5, p. 248.

Remerciements

Certaines des idées présentées dans ce livre ont été exposées dans des travaux publiés antérieurement¹. Nous remercions, pour leurs commentaires sur ces versions antérieures ou sur celle-ci, Bradley Bateman, Gilles Bourque, Robert Dimand, Bernard Élie, Crauford Goodwin, Ric Holt, Olivier Favereau, Catherine Martin, Alexandre Minda, Robert Nadeau, Pepita Ould-Ahmed, Karl Polanyi-Levitt, Patrick Raines, Antoine Rebeyrol, Louis-Bernard Robitaille, Pierre Rochon, John Smithin et Ted Winslow. Enfin, nous remercions Hélène Monsacré et Delphine Ayrat pour leur relecture patiente, minutieuse, et plus que souvent avisée.

1. Voir en particulier Dostaler (1997), Maris (1999), Dostaler et Maris (2000), Dostaler (2005), Dostaler et Maris (2006).

Bibliographie

NOTE LIMINAIRE

Nous étayons nos propos de nombreuses citations, tirées principalement des textes de Freud et de Keynes, dont plusieurs sont mal connus. Ces textes, ainsi que les écrits d'autres auteurs mentionnés ou cités, sont regroupés ici dans une bibliographie très complète eu égard aux rapports entre Freud et Keynes. Nous utilisons, pour faciliter la tâche du lecteur qui souhaite trouver rapidement la source des citations, le système auteur-date-pages. La date mentionnée après le nom de l'auteur dans la bibliographie est généralement celle de la première édition originale de l'œuvre. Si elle est dans une langue étrangère et qu'une traduction française en a été publiée, c'est cette traduction que nous utilisons et à laquelle les numéros de pages renvoient. Par contre, si aucune édition française n'est mentionnée en bibliographie, cela signifie que la traduction est de nous¹, ce que nous ne mentionnerons pas dans le texte. Les citations des lettres de

1. Plusieurs traductions des textes de Keynes, tirées de Dostaler (2005), ont été effectuées par Marielle Cauchy. Nous lui en sommes reconnaissants.

Keynes, lorsqu'aucune source n'est mentionnée, sont tirées des archives que nous avons consultées. Les passages en italiques dans les citations sont soulignés par l'auteur.

ABRÉVIATIONS

JMK: *The Collected Writings of John Maynard Keynes*, Londres, Macmillan, 1971-1989, 30 volumes.

KP: *Keynes Papers*, King's College Library, Cambridge.

OC: Sigmund FREUD, *Œuvres complètes: Psychanalyse*, Paris, PUF, depuis 1989, 21 volumes prévus.

AGLIETTA, Michel et ORLÉAN, André (1982), *La Violence de la monnaie*, Paris, PUF.

ARISTOTE (1971), *Politique*, trad. Marcel Prélot, Paris, Gonthier.

ASSOUN, Paul-Laurent (2004), « L'argent à l'épreuve de la psychanalyse: le symptôme social et son envers inconscient », in Marcel Drach (éd.), *L'Argent: croyance, mesure, spéculation*, Paris, La Découverte, p. 61-82.

BACHELARD, Gaston (1938), *La Formation de l'esprit scientifique: contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Vrin, 2004.

BALZAC (1839), *Beatrix*, Paris, Gallimard, 1979.

BATAILLE, Georges (1949), *La Part maudite*, Paris, Minuit, 1967.

BEAUD, Michel et DOSTALER, Gilles (1993), *La Pensée économique depuis Keynes: historique et dictionnaire des principaux auteurs*, Paris, Seuil; édition abrégée, « Points économie », 1996.

BELL, Quentin (1972), *Virginia Woolf: A Biography*, Londres, Hogarth Press, 2 vol.

- BERTHOUD, Arnaud (2004), « Monnaie et mesure chez Aristote », in Marcel Drach (éd.), *L'Argent : croyance, mesure, spéculation*, Paris, La Découverte, p. 85-93.
- BONADEI, Rossana (1994), « John Maynard Keynes : contexts and methods », in Alessandra Marzola et Francesco Silva (éd.), *John Maynard Keynes : Language and Method*, Aldershot, Hants, Edward Elgar, p. 13-75.
- BORMANS, Christophe (2002), « Keynes et Freud : De la "vision" à la "révolution" keynésienne : l'hypothèse Freud », <http://www.psychanalyste-paris.com/Keynes-et-Freud.html>
- BORNEMAN, Ernest (éd.) (1978), *Psychanalyse de l'argent : une recherche critique sur les théories psychanalytiques de l'argent*, Paris, PUF, 1978 [1^{re} édition allemande, 1973].
- BROWN, Norman O. (1959), *Life against Death: the Psychoanalytical Meaning of History*, Middletown, Connecticut, Wesleyan University Press; *Éros et Thanatos*, Paris, Denoël, 1972.
- CAWS, Mary Ann et WRIGHT, Sarah Bird (2000), *Bloomsbury and France: Art and Friends*, New York, Oxford University Press.
- COMTE, Auguste (1841), *Catéchisme positiviste*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.
- DEBORD, Guy (1967), *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992.
- DELUMEAU, Jean (1978), *La Peur en Occident (XIV^e-XVIII^e siècles) : une cité assiégée*, Paris, Fayard.
- DESCARTES (1649), *Les Passions de l'âme*, B. Timmermans (éd.), Paris, Livre de poche, 1990.
- DESCOLA, Philippe (2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- DIDIER-WEILL, Alain (éd.) (2004), *Freud et Vienne: Freud aurait-il inventé la psychanalyse s'il n'avait pas été Viennois?*, Ramonville, Éditions Erès, 2004.

- DOSTALER, Gilles (1997), « Keynes and Friedman on money », in Avi J. Cohen, Harald Hagemann et John Smithin (éd.), *Money, Financial Institutions and Macroeconomics*, Boston, Kluwer Academic, p. 85-100.
- (2001), *Le Libéralisme de Hayek*, Paris, La Découverte.
- (2005), *Keynes et ses combats*, Paris, Albin Michel; nouvelle édition revue et augmentée, « Bibliothèque de l'Évolution de l'humanité », 2009.
- (2005a), « Les "prix Nobel d'économie" : une habile mystification », *Alternatives économiques*, n° 238, juillet-août, p. 88-91.
- et Bernard Maris (2000), « Dr Freud and Mr Keynes on money and capitalism », in John Smithin (éd.), *What is Money?*, Londres, Routledge, p. 235-256.
- (2006), « L'argent, le capitalisme et la psychanalyse : Freud et Keynes », *Mortibus: critiques du capitalisme incarné*, n° 2, p. 47-71.
- DUPUY, Jean-Pierre (1992), *Le Sacrifice et l'envie*, Paris, Calmann-Lévy.
- DUPUY, Yves et MARIS, Bernard (1996), « Le pouvoir et le marché », *Sciences de la Société*, n° 38, p. 7-22.
- FERENCZI, Sandor (1914), « Sur l'ontogenèse de l'intérêt pour l'argent », in Borneman 1978, p. 94-105.
- (1916), « "Pecunia olet" (L'argent a une odeur) », in Bornemann 1978, p. 106-109.
- (1924), *Thalassa: Psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, Paris, Payot, 1962.
- (1931), « La naissance de l'intellect », notes et fragments, 30 juillet, in *Psychanalyse IV, Œuvres complètes, t. IV, 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 285-287.
- FREUD, Sigmund (1908), « Caractère et érotisme anal », OC 8, p. 187-194.
- (1911), « Formulation sur les deux principes de l'advenir psychique », OC 11, p. 11-19.

- (1911a), « Rêves dans le folklore », OC 11, p. 55-84.
- (1913), *Totem et tabou*, OC 11, p. 189-385.
- (1913a), « Le Moïse de Michel-Ange », OC 12, p. 127-158.
- (1914), « Pour introduire le narcissisme », OC 12, p. 213-244.
- (1915), *Actuelles sur la guerre et la mort*, OC 13, p. 125-155.
- (1916-1917), *Introduction à la psychanalyse*, OC 14.
- (1917), « Sur les transpositions pulsionnelles, en particulier dans l'érotisme anal », OC 15, p. 53-62.
- (1920), *Au-delà du principe de plaisir*, OC 15, p. 273-338.
- (1921), *Psychologie des masses et analyse du moi*, OC 16, p. 1-83.
- (1927), *L'Avenir d'une illusion*, OC 18, p. 141-197.
- (1930), *Le Malaise dans la culture*, Paris, PUF, 1995.
- (1939), *L'Homme Moïse et la religion monothéiste : trois essais*, Paris, Gallimard, 1986.
- (1979), *Correspondance, 1873-1939*, Paris, Gallimard.
- (2005), « *Notre cœur tend vers le Sud* » : *Correspondance de voyage, 1895-1923*, Paris, Fayard.
- (2006), *Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, Paris, PUF.
- et ABRAHAM, Karl (2006), *Correspondance complète, 1907-1925*, Paris, Gallimard.
- et BULLITT, William (1967), *Le Président T. W. Wilson : portrait psychologique*, Paris, Payot, 1990.
- FROMM, Erich (1932), « La caractériologie psychanalytique et sa signification pour la psychologie sociale », in *La Crise de la psychanalyse : essais sur Freud, Marx et la psychologie sociale*, Paris, Denoël, 1971, p. 175-208.
- (1980), *Grandeurs et limites de la pensée freudienne*, Paris, Robert Laffont.
- GARDAZ, Michel (1987), *Marx et l'argent*, Paris, Économica.
- GAUTIER, Théophile (1835), *Mademoiselle de Maupin*, Paris, Gallimard.

- GEORGESCU-ROEGEN, Nicholas (1971), *The Entropy Law and the Economic Process*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press.
- GIRARD, René (1972), *La Violence et le sacré*, Paris, Hachette.
- (1978), *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset.
- (1999), *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Paris, Grasset.
- (2002), *La Voix méconnue du réel. Une théorie des mythes archaïques et modernes*, Paris, Grasset.
- (2004), *Les Origines de la culture*, Paris, Desclée de Brouwer.
- GIRAUDOUX, Jean (1951), *Sodome et Gomorrhe*, Paris, Grasset.
- GODBOUT, Jacques T. (2007), *Ce qui circule entre nous: donner, recevoir, rendre*, Paris, Seuil.
- GOUX, Jean-Joseph (1973), *Freud, Marx: Économie et symbolique*, Paris, Seuil.
- GRAVES, Robert (1955), *The Greek Myths*, Londres, Penguin; Paris, Fayard, 1967.
- GRUNBERGER, Bela (1971), *Le Narcissisme: essai de psychanalyse*, Paris, Payot.
- HARNICK, J. (1919), «Éléments d'histoire de la civilisation sur le thème du complexe de l'argent et de l'érotisme anal», in Borneman 1978, p. 123-124.
- (1925), «Die triebhaft-affektiven Momente im Zeitgefühl», *Imago*, vol. 11, p. 32-57.
- HÉNAFF, Marcel (2002), *Le Prix de la vérité: le don, l'argent et la philosophie*, Paris, Seuil.
- HOUELLEBECQ, Michel (2005), *La Possibilité d'une île*, Paris, Fayard.
- JONES, Ernest (1916), «Théorie du symbolisme», *British Journal of Psychology*, vol. 9; in *Théorie et pratique de la psychanalyse*, Paris, Payot, 1997, p. 82-131.
- (1919), «Traits de caractère se rattachant à l'érotisme anal», *Journal of Abnormal Psychology*, vol. 13; in

- Théorie et pratique de la psychanalyse*, Paris, Payot, 1997, p. 378-398.
- KANT, Emmanuel (1793), *La Religion dans les limites de la simple raison*, Paris, Vrin, 1979.
- KEYNES, John Maynard (1909) [Science and art], lu à la Société des Apôtres, 20 février; KP, UA/32.
- (1914), «The prospects of money, November 1914», *Economic Journal*, vol. 24, décembre, 610-34; JMK 11, p. 299-328.
- (1919), *The Economic Consequences of the Peace*, Londres, Macmillan; JMK 2; *Les Conséquences politiques de la paix*, Paris, Gallimard, 2002.
- (1921), *A Treatise on Probability*, Londres, Macmillan; JMK 8.
- (1923), *A Tract on Monetary Reform*, Londres, Macmillan; JMK 4; *La Réforme monétaire*, Paris, Simon Kra, 1924.
- (1925), *A Short View of Russia*, Londres, Hogarth Press; JMK 9, 253-71; «Un aperçu de la Russie», in Keynes (2002), p. 31-54.
- (1925a), «Freudian psycho-analysis», *Nation and Athenaeum*, vol. 35, 29 août, p. 643-644; JMK 28, p. 392-393.
- (1926), *The End of Laissez-Faire*, Londres, Hogarth Press; *La Fin du laissez-faire*, in Keynes (2002), 55-86.
- (1926a), «Liberalism and labour», *Nation and Athenaeum*, vol. 38, 20 février, p. 707-708; JMK 9, p. 307-311.
- (1927), «Clissold», *Nation and Athenaeum*, vol. 40, 22 janvier, p. 561-562; JMK 9, p. 315-320.
- (1929), «Is there enough gold? The League of Nations enquiry», *Nation and Athenaeum*, vol. 44, 19 janvier, p. 545-546; JMK 19, p. 775-780.

- (1930), *A Treatise on Money*, Londres, Macmillan: vol. 1, *The Pure Theory of Money*; vol. 2: *The Applied Theory of Money*; JMK 5 et 6.
- (1930a), «Economic possibilities for our grandchildren», *Nation and Athenaeum*, vol. 48, 11 et 18 octobre, p. 36-37, 96-98; JMK 9, p. 321-332; «Perspectives économiques pour nos petits-enfants», in Keynes (2002), p. 103-119.
- (1930b), «New process», JMK 20, p. 157-165.
- (1931), *Essays in Persuasion*, Londres, Macmillan; version augmentée JMK 9; traduction partielle, *Essais sur la monnaie et l'économie: les cris de Cassandre*, Paris, Payot, 1971.
- (1931a) «The future of the world», *Sunday Express*, 27 septembre; «La fin de l'étalon-or», in 1971, p. 109-115.
- (1932), «Banks and the collapse of money values», *Vanity Fair*, janvier 21-3; «Les effets de l'effondrement des prix sur le système bancaire», in Keynes (1971), p. 69-78.
- (1933), «A monetary theory of production», in G. Clausing (éd.), *Der Stand und die nächste Zukunft der Konjunkturforschung: Festschrift für Arthur Spiethoff*, Munich, Duncker & Humblot, p. 123-125; JMK 13, p. 408-411.
- (1933a), «M. Lloyd George: a fragment», in *Essays in Biography*, Londres, Macmillan, p. 31-41; JMK 10, p. 20-26.
- (1933b), «National self-sufficiency», *New Statesman and Nation*, vol. 6, 8 juillet, 36-7, 15 juillet, 65-7; JMK 21, p. 233-246; «L'autosuffisance nationale», in Keynes (2002), p. 197-212.
- (1935), «Future interest rates: Mr J. M. Keynes on the outlook», discours prononcé le 20 février à la National Mutual Life Assurance Society, *Times*, 21 février; JMK 12, p. 208-216.

- (1936), *The General Theory of Employment, Interest and Money*, Londres, Macmillan; *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, Paris, Payot, 1982.
- (1936a), « Art and the State », *Listener*, 26 août; JMK 28, p. 341-349.
- (1937), « The general theory of employment », *Quarterly Journal of Economics*, vol. 51, février, p. 209-223; JMK 14, p. 109-123; in Keynes (2002), p. 239-260.
- (1938), « My early beliefs »; JMK 10, p. 433-450.
- (1971), *Essais sur la monnaie et l'économie*, Paris, Payot.
- (2002), *La Pauvreté dans l'abondance*, Paris, Gallimard.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (2005), *Discours d'acceptation du Prix international Catalunya*, prononcé à l'Académie française, mai; reproduit dans *Le Nouvel Observateur*, 1^{er}-7 mai 2008, p. 11-12.
- MARCUSE, Herbert (1955), *Éros et civilisation*, Paris, Minuit, 1963.
- MARIE, Pierre (2005), *Les Fous d'en face. Lecture de la folie ordinaire*, Paris, Denoël.
- MARIS, Bernard (1995), « Les figures du marché et le champ de l'économie des conventions », *Cahiers d'économie politique*, n° 26, p. 183-209.
- (1999), *Keynes ou l'économiste citoyen*, Paris, Presses de Sciences Po.
- (2006), *Antimanuel d'économie, 2: Les Cigales*, Rosny-sous-Bois, Bréal.
- MARX, Karl (1844), *Manuscrits de 1844 (Économie politique & philosophie)*, Paris, Éditions sociales, 1972.
- (1859), *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, Éditions sociales, 1972.
- (1867), *Le Capital. Critique de l'économie politique, livre premier: le développement de la production capitaliste*, 3 tomes, Paris, Éditions sociales, 1973.

- (1875), *Critique du programme du Parti ouvrier allemand*, in *Œuvres, Économie*, I, Paris, Gallimard, 1965, p. 1407-1434.
- MEISEL, Perry et KENDRICK, Walter (1990), *Bloomsbury-Freud: James & Alix Strachey. Correspondance 1924-1925*, Paris, PUF, 1990 [1^{re} édition anglaise, 1985].
- MINI, Piero V. (1994), *John Maynard Keynes: A Study in the Psychology of Original Work*, Londres, Macmillan.
- MORE, Thomas (1516), *L'Utopie*, Paris, Flammarion, 1987.
- MORIN, François (2006), *Le Nouveau Mur de l'argent: essai sur la finance globalisée*, Paris, Seuil.
- NIETZSCHE, Friedrich (1883-85), *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Gallimard, 1971.
- (1887), *Généalogie de la morale*, Paris, Flammarion, 2002.
- ORLÉAN, André (éd.) (1994), *Analyse économique des conventions*, Paris, PUF.
- (1999), *Le Pouvoir de la finance*, Paris, Odile Jacob.
- PARSONS, Wayne (1997), *Keynes and the Quest for a Moral Science: a Study of Economics and Alchemy*, Cheltenham, Edward Elgar.
- PHILLIPS, Adam (2005), *La Mort qui fait aimer la vie: Darwin et Freud*, Paris, Payot.
- POLANYI, Karl (1944), *La Grande transformation, aux origines économiques et politiques de notre temps*, Paris, Gallimard, 1983.
- REBEYROL, Antoine (1998), « Psychanalyse et économie politique », in Pierre Kaufmann (éd.), *L'Apport freudien: éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*, Paris, Larousse, p. 683-690.
- REISS-SCHIMMEL, Ilana (1993), *La Psychanalyse et l'argent*, Paris, Odile Jacob.
- RÓHEIM, Géza (1923), « L'argent sacré en Mélanésie », in Borneman (1978), p. 215-231.

- RUSKIN, John (1862), *Unto this Last: Four Essays on the First Principles of Political Economy*, Londres, Smith, Elder and Co. ; <http://www.forget-me.net/Ruskin/>.
- ROUDINESCO, Élisabeth et PLON, Michel (2000), *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard.
- SAHLINS, Marshall David (1976), *Âge de pierre, âge d'abondance*, Paris, Gallimard.
- SARTRE, Jean-Paul (1988), *L'Idiot de la famille: Gustave Flaubert de 1821 à 1857*, Paris, Gallimard, vol. 1.
- SCHNEIDER, Louis (1948), *The Freudian Psychology and Veblen's Social Theory*, Morningside Hights, New York, King's Crown Press.
- SCHORSKE, Carl E. (1983), *Vienne fin de siècle*, Paris, Seuil.
- SCHUR, Max (1975), *La Mort dans la vie de Freud*, Paris, Gallimard.
- SIMMEL, Georg (1900), *Philosophie de l'argent*, Paris, PUF, 1987.
- SKIDELSKY, Robert (1992), *John Maynard Keynes*, vol. 2, *The Economist as Saviour: 1921-1937*, Londres, Macmillan.
- STRACHEY, Lytton (1914), «According to Freud», in *The Really Interesting Question and Other Papers*, édité par Paul Levy, Londres, Weidenfeld & Nicolson, p. 112-120.
- THUREAU-DANGIN, Philippe (1995), *La Concurrence et la mort*, Paris, Syros.
- TOCQUEVILLE, Alexis DE (18340), *De la démocratie en Amérique*, II, Paris, Garnier-Flammarion, 1981.
- VIDERMAN, Serge (1992), *De l'Argent: en psychanalyse et au-delà*, Paris, PUF.
- WEBER, Max (1904-1905), *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964.
- WHITEHEAD, Alfred North (1925), *La Science et le monde moderne*, Paris, Vrin, 2006.

- WINSLOW, E. G. (1986), « Keynes and Freud: psychoanalysis and Keynes's account of the "animal spirits" of capitalism », *Social Research*, vol. 53, n° 4, p. 549-578.
- (1990), « Bloomsbury, Freud, and the vulgar passions », *Social Research*, vol. 57, n° 4, p. 785-819.
- (1992), « Psychonalysis and Keynes's account of the psychology of the trade cycle », in Bill Gerrard et John Hillard (éd.), *The Philosophy and Economics of J. M. Keynes*, Aldershot, Hants, Edward Elgar, p. 212-230.
- (1995), « Uncertainty and liquidity-preference », in Sheila Dow et John Hillard (éd.), *Keynes, Knowledge and Uncertainty*, Aldershot, Hants, Edward Elgar, p. 221-243.
- WOOLF, Leonard (1960), *Sowing: an Autobiography of the Years 1890 to 1904*, Londres, Hogarth Press.
- (1967), *Downhill all the Way: an Autobiography of the Years 1919 to 1939*, New York, Harcourt Brace Jovanovich.
- WOOLF, Virginia (1975-1980), *The Letters of Virginia Woolf*, Londres, Hogarth Press, 6 vol.
- (1977-1984), *The Diary of Virginia Woolf*, Londres, Hogarth Press, 5 vol.
- (2003), *Congenial Spirits: The Selected Letters of Virginia Woolf*, Londres, Pimlico.
- ZARETSKY, Eli (2008), *Le Siècle de Freud: une histoire sociale et culturelle de la psychanalyse*, trad. Pierre-Emmanuel Dautzat, Paris, Albin Michel.

Table

AVANT-PROPOS.....	7
PROLOGUE. <i>MORITURI...</i>	11
1. FREUD ET LA PULSION DE MORT.....	25
Éros et Thanatos	28
Refoulement et principe de réalité.....	33
La technique, ou comment ressembler à Dieu.....	39
Mondialisation et accumulation	43
Du narcissisme des petites différences à la servitude volontaire	47
Argent et analité	54
2. KEYNES ET LE DÉsir D'ARGENT	59
L'argent et la mort.....	62
<i>Auri sacra fames</i> : Midas	66
L'argent ou l'art comme assurance contre la mort ?....	77
Confiture et liquidité	80

La théorie du marché-foule	84
L'argent bouc émissaire	91
La dette de vie : le capitalisme et la culpabilité	96
La concurrence et la mort	102
3. FREUD ET KEYNES AUJOURD'HUI	107
La mondialisation	113
<i>La mondialisation, c'est aussi le choc des civilisations</i>	114
<i>La mondialisation, c'est aussi l'émergence des géants</i>	115
<i>La mondialisation, c'est aussi le marché généralisé.....</i>	117
La liquidité et la crise financière	119
La rente	122
ÉPILOGUE. AU-DELÀ DU CAPITALISME	127
En 2030, l'humanité aura résolu le problème économique	128
La beauté et la douce narcose de l'art	131
La résurrection du corps	132
Quelle abondance ?.....	135
La possibilité d'une île	137
En mémoire de l'espèce humaine	139
ANNEXE. BLOOMSBURY ET LA PSYCHANALYSE	143
Remerciements	155
Bibliographie	157

*Impression CPI Bussière en janvier 2009
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
Éditions Albin Michel
22, rue Huyghens, 75014 Paris
www.albin-michel.fr*

*ISBN 978-2-226-18699-7
N° d'édition : 25803. – N° d'impression : 090234/1.
Dépôt légal : janvier 2009.
Imprimé en France.*

Krach financier, panique, fuite vers la liquidité : la crise qui entraîne aujourd'hui le monde vers son effondrement est comparable à celle des années trente, mue à nouveau par ce que Keynes appelait « le désir morbide de liquidité », et Freud, plus abruptement, « la pulsion de mort ». Nichée au cœur du capitalisme, cette pulsion le pousse à détruire et à s'autodétruire.

Cet ouvrage propose une lecture du capitalisme à travers le double prisme de Freud et de Keynes. Il dévoile ce que ce tout jeune système au regard de l'histoire de l'humanité recèle de menaces pour elle à travers son énergie mortifère, et laisse entrevoir « l'au-delà du capitalisme ». Fruit de plus de dix ans de recherches, il se trouve être, brutalement, d'une extraordinaire actualité.

Agrégé d'économie, journaliste connu pour ses talents de polémiste, Bernard Maris est notamment l'auteur de *Malheur aux vaincus*, *La Bourse ou la vie* et *Antimanuel d'économie*.

Spécialiste renommé de l'histoire de la pensée économique, Gilles Dostaler a publié plusieurs ouvrages de référence dont *La Pensée économique depuis Keynes* et *Keynes et ses combats*.



9 782226 186997